This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE

EX DONO

JEAN LARGUIER DES BANCELS

1876
1961

1961

Digitized by Google

Digitized by Google

Reid a professé 45 ans la philo à Aberdeen, puis à l'Université Glascow où il a remplacé Adam Smith auteur de la Théorie des sentimens moraux et du Traité sur la richesse des Nations.

Il a publié en 1763 ses recherches, et en 1786 un ouvrage plus étendu sur les pouvoirs ou facultés intellectuelles, et actives et morales en 2 vol. 4° ou 3 vol 8°.

Il est mort en 1796 agé de 87 ans. Ses ouvrages pourraient utilement servir à l'enseignement en extraisant. Il se rapproche beaucoup de Platon Descartes Fénelon Malebranche Leibnitz.

Digitized by Google

RECHERCHES
SUR
L'ENTENDEMENT
HUMAIN,

D'après les Principes du ſens commun,

Par THOMAS REID,

Profeſſeur de Philoſophie dans le College du Roi à Aberdeen.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

L'inſpiration du Tout-puiſſant leur donne l'intelligence Job.

TOME PREMIER.

D. Sec. Prof. 18 A2 3293

A AMSTERDAM,

Chez JEAN MEYER,

M. DCC. LXVIII.

Digitized by Google

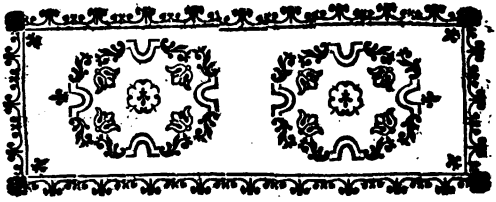
Glocester a fait aussi un traité sur
les facultés intellectuelles Intel powers
Essais

Voyez Dans le Traité des Systèmes de
philo. comp. de Degerando ce
qu'il dit de Reid

51395

BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
UNIVERSITAIRE

Digitized by Google



A

MYLORD DESKFOORD

CHANCELIER DE L'UNIVERSITÉ D'ABERDEEN.

MYLORD,

QUOIQUE *je sois persuadé qu'il y a des choses neuves & de quelque importance dans l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter, cependant ce n'est pas sans crainte, que je me suis déterminé à le publier. Ce sujet a déja été manié par des hommes de génie & de la plus grande pénétration, tels que les* Descartes, *les* Mallebranche, *les* Locke, *les* Berkeley *&* *les* Hume. *Un nouveau traité sur l'entendement humain qui présente des résultats si différens des leurs, ne sauroit*

Digitized by Google

manquer d'être desapprouvé, même sans examen. On le regardera comme l'ouvrage d'un esprit téméraire & vain.

J'espere cependant qu'il se trouvera des lecteurs pleins de candeur & de discernement, capables de suivre les opérations de leur ame, qui, avant que de condamner mon livre, voudront bien le lire attentivement, & peser dans la balance de l'équité, les principes & les raisons de ma nouvelle Théorie.

C'est à eux seuls que j'en appelle, comme à mes juges compétents. Si leur jugement est contre moi, il est probable que j'ai tort; & je suis prêt à changer de sentiment dès qu'ils m'auront convaincu que je me trompe. S'ils me sont favorables, je réunirai tous les autres suffrages: car de tout temps les gens sensés forcent enfin la multitude à céder à leur autorité & à penser comme eux.

Quoique mes idées soient très différentes de celles des grands philosophes que je viens de nommer, je dois leur rendre cette justice, que leurs spéculations m'ont été fort utiles; ce sont eux qui m'ont frayé la route que j'ai suivie, & vous sçavez, Mylord, que la gloire

Digitized by Google

potheſe ſinguliere, je réſolus de faire de nouvelles recherches ſur ce ſujet ſans avoir égard à aucune hypotheſe.

L'ouvrage que je prends la liberté de vous préſenter aujourd'hui, Mylord, eſt le fruit de toutes les recherches que j'ai faites à ce ſujet, du moins pour ce qui regarde les Cinq Sens. Je ne prétends d'autre mérite que celui d'avoir donné une grande attention aux opérations de mon propre entendement, & d'avoir exprimé avec toute la clarté poſſible ce que tout homme, avec la même attention, ſentira & percevra comme moi. Les productions de l'imagination exigent un génie qui prenne l'eſſort, & qui s'éleve au deſſus de la ſphere commune. Mais les thréſors des ſciences ſont communément enſevelis fort profondément, il faut creuſer pour les trouver & avec de la patience & du travail, l'homme le moins ſpirituel peut venir à bout de les découvrir. Les expériences dont je me ſuis ſervi en travaillant à cet ouvrage, ne m'ont pas occaſionné beaucoup de dépenſe; elles ne m'ont

Digitized by Google

collité que du temps & du travail, & c'étoit tout ce que je pouvois faire. Le loisir que me laissoit une vie académique, dégagée de tout l'embarras & de toutes les sollicitudes qui marchent toujours à la suite de l'ambition & de l'intérêt; le devoir de mon état qui m'obligeoit à donner des leçons sur ce sujet à la jeunesse confiée à mes soins; & un panchant particulier que j'ai eu de bonne heure pour les spéculations de ce genre, m'ont mis en état, j'ose m'en flatter, de donner à l'objet de ce traité une attention plus exacte & plus scrupuleuse qu'on ne l'avoit fait auparavant.

Depuis plusieurs années, j'avois réduit mes pensées sous une autre forme pour l'usage de mes écoliers, & je les ai soumises ensuite, aux lumieres & au jugement d'une société particuliere de philosophes, dont j'ai l'honneur d'être membre. Vous-même, Mylord, vous m'avez fait l'honneur de parcourrir mon manuscrit. C'est l'approbation où plutôt l'encouragement *que vous m'avez donné, vous & d'autres personnes dont je*

Digitized by Google

respecte les jugements, & dont l'amitié m'honore, qui a balancé ma timidité & la défiance que j'avois de moi-même, & qui m'a déterminé à l'offrir au public.

S'il vous paroît, Mylord, que cet ouvrage soutienne les droits du sens-commun & de la raison de l'homme, contre les subtilités sceptiques qui dans ce siecle ont fait tous leurs efforts pour la battre en ruine; & si vous croyez qu'il jette quelque nouvelle lumiere sur une des plus nobles parties des ouvrages du créateur, je m'estimerai heureux & content. La maniere dont vous honorez les arts & les sciences, l'attention que vous avez pour tout ce qui peut contribuer à leur avancement, de même qu'à ce qui peut augmenter la félicité de votre pays, ne me laissent aucun lieu de douter que vous ne fassiez un accueil favorable à cet essai; que vous ne le receviez comme le fruit de mes travaux dans une profession où je vous suis comptable de mes moments; & que vous ne le regardiez

Digitized by Google

comme un témoignage assuré de l'estime & du respect avec lesquels je suis, &c.

Au college du Roi,
6 Novemb. 1763.

TH. REID.

RECHER-

Digitized by Google

RECHERCHES SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

SECTION I.

Importance des recherches sur l'Entendement humain, & maniere d'y procéder.

LA conſtitution de l'entendement humain eſt auſſi merveilleuſe, auſſi ſavante que celle du corps. Les facultés de l'un ne ſont pas moins ſagement appropriées à leurs différentes fins, que les organes de l'autre. Ou plutôt, comme l'eſprit eſt un ouvrage plus noble, & d'un ordre plus relevé que la machine du corps, il doit naturellement porter une empreinte

Digitized by Google

plus éclatante de la sagesse de l'habile ouvrier qui fit l'un & l'autre. Ainsi l'entendement humain est déja, par l'excellence de sa nature, un objet très digne de nos recherches. Il en est encore plus digne par la grande influence que la connoissance de ses opérations, & de tout ce qui le concerne, a nécessairement sur toutes les branches de la science.

Dans l'étude des sciences & des arts qui ont la moindre connexion avec l'entendement, ses facultés sont les seuls moyens que nous employons pour nous y perfectionner: mieux nous connoissons leur nature & la maniere de s'en servir, leurs défauts & la maniere d'éviter les inconvéniens qui en résultent, plus nous sommes capables de les appliquer convenablement & avec succès.

Mais dans les arts plus nobles, l'esprit est lui-même le sujet sur lequel nous opérons. Le peintre, le poëte, l'acteur, l'orateur, le moraliste, l'homme d'état, s'efforcent tous d'agir sur l'esprit, quoiqu'en diverses manieres & pour des fins différentes; & celui d'entre eux qui l'a touché d'une maniere plus douce ou plus forte, selon les circonstances,

Digitized by Google

eſt celui qui a le mieux réuſſi. Leur art, quel qu'il ſoit, n'a de fondement ſolide & ne s'éleve à la dignité de ſcience, qu'autant qu'il a pour baſe les principes même de la conſtitution humaine.

Les ſages conviennent ou doivent convenir unanimement qu'il n'y a qu'une ſeule voie de parvenir à la connoiſſance des ouvrages de la nature, la voie de l'obſervation & de l'expérience. Nous ſommes naturellement portés à nous faire des regles générales de l'obſervation d'un fait ou de quelques faits particuliers, & à nous en ſervir pour juger des autres effets, de leur enchaînement, & de leurs ſuites. Souvent même nous tranſportons cette méthode du monde phyſique dans le monde ſocial pour nous en ſervir de regle de conduite. Cette maniere de procéder eſt familiere à tous les hommes dans le commerce ordinaire de la vie; & on la regarde communément comme le ſeul flambeau qui puiſſe nous guider pour faire de véritables & réelles découvertes en philoſophie.

Celui qui découvrit le premier que le froid convertiſſoit l'eau en glace, & que le chaud la convertiſſoit en vapeurs, fui-

Digitized by Google

vit les mêmes principes généraux, & la même méthode qui firent découvrir ensuite à Newton la loi de la gravitation, & les propriétés de la lumiere. Ses regles pour procéder en philosophie (*Regulæ philosophandi*) ne sont que les pures maximes du sens commun, celles que les hommes prudens suivent dans la conduite ordinaire de la vie. Quiconque prétend philosopher sur d'autres regles soit qu'il s'agisse du monde matériel ou du système des esprits, court risque de se méprendre & de n'atteindre pas le but où il tend.

Les conjectures & les théories sont des productions de l'homme, que nous trouverons toujours très différentes des créatures de Dieu. Si nous voulons connoître parfaitement celles-ci, il faut les observer, les contempler, les éprouver, les analyser, sans rien ajouter du nôtre aux résultats que nous donnera l'observation. Une juste interprétation de la nature, voilà la philosophie orthodoxe; tout ce que nous y ajoutons de nous-mêmes est apocriphe.

Toutes nos belles hypotheses sur la formation de la terre, la génération des

Digitized by Google

animaux, l'origine du mal physique & du mal moral, ne sont que folie & vanité, dès qu'elles passent les bornes de la juste induction des faits; elles ne méritent pas plus de crédit que les Tourbillons de Descartes, & l'Archée de Paracelse. La science des esprits n'a peut-être pas été moins altérée par les conjectures des philosophes, que la science du monde matériel. La théorie des idées est à la vérité très ancienne, & elle a été assez généralement reçue. Mais, comme ni l'un ni l'autre de ces deux titres, ne peut lui donner un seul degré d'authenticité, parce que la vérité ne souffre point de prescription, & ne reconnoît point d'autorité à laquelle elle doive céder; cette théorie fut-elle encore plus ancienne, & plus générale, son antiquité & son universalité n'empêcheroient pas qu'elle ne dût être soumise de nouveau à un examen libre, droit & desintéressé, dans un siecle sur-tout où elle a produit un système de scepticisme qui maîtrise toutes les sciences, même les axiômes du sens commun.

Tout ce que nous savons du corps hu-

Digitized by Google

main est le produit des dissections, & des observations anatomiques. C'est par la même voie que nous pouvons espérer de parvenir à la connoissance de l'esprit, de ses principes, de ses facultés. Il faut l'anatomiser, le disséquer pour ainsi dire si l'on veut connoître sa construction & sa constitution.

SECTION II.

Des obstacles qui s'opposent au progrès de nos connoissances sur l'Entendement humain.

Il faut avouer que cette espece d'anatomie dont je viens de parler, est beaucoup plus difficile que l'autre. C'est pourquoi il n'est pas étrange qu'on y ait fait moins de progrès. Suivre avec une exactitude scrupuleuse les opérations de l'esprit humain & la génération de ses facultés, en mesurer la portée, en évaluer la force, ce n'est pas une discussion aisée, même pour les gens les plus accoutumés aux méditations philosophiques; & c'est quelque chose d'absolument impossible pour le commun des hommes.

Digitized by Google

Un anatomiſte qui a d'heureuſes occaſions de diſſéquer, peut voir par ſes propres yeux, & examiner avec une égale attention des ſujets de tout âge, de tout ſexe & d'un tempérament différent; enſorte que ce qu'il trouve obſcur & comme incertain dans l'un il a occaſion de l'éclaircir dans un ſujet plus ſain. Si la nature ſe montre altérée ou viciée quelque part, il la voit ailleurs dans ſon état de perfection. Celui qui cherche à faire l'anatomie de l'eſprit n'a pas le même avantage; il ne peut opérer que ſur ſon propre eſprit, ſans qu'il lui ſoit permis de lire dans les autres. Tout ce qu'il peut à leur égard, c'eſt de juger de l'intérieur par les ſignes externes, ſignes ſouvent trompeurs, au moins incertains, & qu'il ne ſauroit interpréter que par comparaiſon à ce qui ſe paſſe dans lui-même; & cela le ramene encore à l'examen de ſon propre eſprit.

Quand il ſe trouveroit un homme capable de nous tracer diſtinctement l'hiſtoire de toutes les opérations du principe penſant qui eſt dans lui, phénomene qui ne s'eſt jamais vu, il ne nous

Digitized by Google

donneroit pourtant que l'anatomie d'un ſujet particulier, laquelle deviendroit trompeuſe & défectueuſe ſi l'on vouloit l'appliquer à la généralité des eſprits. Car, pour peu que l'on ait d'expérience, on ne peut ignorer combien il y a de variété entre les eſprits : il y en a plus que dans toute autre eſpece d'êtres.

Parmi le grand nombre de facultés que nous poſſédons, il en eſt quelques-unes que la nature ſemble avoir tellement perfectionnées & développées, qu'il ne reſte plus rien à faire à l'induſtrie humaine pour leur accroiſſement. Telles ſont les facultés qui nous ſont communes avec les brutes, celles qui concernent la conſervation de notre être individuel & la propagation de l'eſpece. Il y en a d'autres dont la nature n'a fait que jetter les ſemences dans notre ame en nous laiſſant le ſoin de les cultiver, de les faire croître & fructifier. C'eſt par une culture propre de ces facultés, que nous devenons capables de cette perfection de jugement, de goût, de moralité, qui éleve l'eſpece humaine au deſſus de toutes les autres de ce monde.

Mais

Digitized by Google

Mais si nous les négligeons, elles se pervertissent, elles dégénerent, & nous rentrons dans la classe des especes inférieures.

L'animal à deux pieds qui mange les productions de la nature, telles qu'elle les lui offre, sans autre regle ni assaisonnement que son appétit, qui ne songe à la propagation de son espece que quand l'occasion se présente, ou que l'instinct le sollicite, qui se venge sans remords du mal qu'on lui fait, & se livre tour-à-tour au travail & au repos; ce sauvage, dis-je, est comme l'arbre de la forêt, l'enfant inculte de la nature. Cependant ce même sauvage a dans lui le germe d'un logicien, d'un littérateur, d'un orateur, d'un poëte, d'un politique, d'un sage, d'un saint, si l'on veut. Mais, faute de culture, ce germe étouffé se corrompt & dépérit, ignoré du sauvage même, & méconnu des autres.

Le plus bas terme de la vie sociale, une société commencée suffiroit pour faire éclore les semences cachées dans l'ame du sauvage, & qui meurent s'il persiste dans cet état d'abrutissement. Quel-

Digitized by Google

ques-unes se développeroient, selon le degré de communication qu'il auroit avec ses semblables, tant par leur énergie naturelle, que par la force de la culture: elles pourroient même s'élever à une très grande perfection. Il y en auroit d'autres qui seroient modifiées, même dénaturées; plusieurs, gênées dans leur développement, avorteroient; quelques-autres seroient absolument étouffées.

Voilà ce qui produit cette multitude de formes variées que prend la Nature humaine dans les individus, & qui servent à les distinguer: variété si prodigieuse dans le système moral & intellectuel, qu'elle surpasse de beaucoup tout ce que nous pouvons imaginer, & remplit l'espace immense qu'il y a depuis les brutes, inférieures à l'homme, jusqu'aux êtres celestes qui sont au dessus de lui. Cette diversité augmente de nouveau les difficultés de la connoissance de l'esprit humain. Comment au milieu de tant de variations, reconnoître au juste les principes naturels communs à toute l'espece?

Le langage des philosophes touchant les facultés primitives de l'esprit, est

Digitized by Google

tellement approprié au syſtême dominant, qu'il ne peut convenir à aucun autre. Il eſt préciſément comme un habit fait pour la taille d'un homme ; il lui donne un air élégant & agréable ; au-lieu qu'un autre, avec le même habit, ſeroit difforme & monſtrueux, quoique peut-être celui-ci ait la taille auſſi belle & auſſi fine que le premier. Il eſt preſque impoſſible de faire la moindre innovation dans le ſyſtême philoſophique actuel concernant l'entendement humain, ſes facultés & leurs opérations, ſans y introduire de nouveaux mots, des phraſes nouvelles, ou ſans donner une autre ſignification aux mots uſités, aux phraſes reçues : liberté qui, quoique néceſſaire, peut occaſionner des mépriſes, produire des préjugés nouveaux en détruiſant les anciens, & qui de plus doit attendre la ſanction du tems pour être autoriſée. Car l'innovation dans le langage, ainſi que dans la religion & le gouvernement, eſt toujours ſoupçonnée & desapprouvée du grand nombre, juſqu'à ce qu'elle ſoit devenue familiere, & qu'elle ait obtenu du tems le droit de preſcription.

Digitized by Google

Si les idées & les perceptions ſimples de la nature ſe préſentoient à l'eſprit dans leur ordre naturel, telles qu'elles naiſſent, ſans aucun mêlange, lorſqu'il eſt en état de les contempler; un homme accoutumé à réfléchir auroit beaucoup moins de peine à ſe les retracer dans leur progreſſion primordiale, à les expoſer, à les développer. Mais longtems avant que nous ſoyons capables de réflexion, elles ſont déja ſi compoſées, ſi mêlées, en un mot ſi contrefaites par une foule d'habitudes, de préjugés, d'abſtractions, d'aſſociations, qu'à peine eſt-il poſſible de diſtinguer dans cet état ce qu'elles ont d'originel, de ce qu'elles empruntent des accidens qui les modifient. L'eſprit peut être comparé à cet égard à un chymiſte. Toutes les matieres ſur leſquelles il opere, lui ſont fournies par la nature; mais les regles de ſon art & le but où il tend, lui apprennent à les décompoſer, à les mêlanger, à les diſſoudre, à les évaporer, à les ſublimer, juſqu'à ce que par une multitude de procédés & de manipulations, il parvienne à leur donner une forme toute différente de leur état naturel; de ſorte qu'il eſt

Digitized by Google

fort difficile alors de reconnoître ce qu'elles ont été d'abord, & encore plus de leur rendre leur forme originelle.

Il y a pourtant cette différence entre le chymiſte & l'eſprit; que celui-ci n'opere pas ſuivant des principes réfléchis, ni des procédés étudiés qu'il pourroit ſe rappeller dans la ſuite, ni d'après une mure délibération de ſa raiſon. Il ſuit aveuglément des goûts, des inſtincts, des habitudes, des préjugés, & d'autres moyens pareils qui agiſſent avant l'uſage de la raiſon.

Delà vient qu'il lui eſt ſi difficile de revenir ſur ſes pas, de ſe rappeller la marche qu'il a ſuivie depuis l'inſtant qu'il a commencé de penſer, & de réfléchir ſur ſes penſées.

Si nous pouvions avoir une hiſtoire complette & ſuivie de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſprit d'un enfant depuis ſa premiere ſenſation, c'eſt-à-dire depuis le premier mouvement de vie qu'il a eu, juſqu'au premier uſage qu'il a fait de ſa raiſon; une hiſtoire où nous viſſions ſes facultés enfantines commencer d'opérer, produire & façonner toutes les différentes notions, opinions, jugemens, que

Digitized by Google

nous trouvons dans notre ame lorſque nous ſommes capables de réfléchir; ce ſeroit un tréſor d'hiſtoire naturelle qui répandroit beaucoup plus de lumiere ſur la ſcience de notre eſprit & de ſes facultés, que tous les ſyſtêmes bâtis par les philoſophes depuis la naiſſance de la philoſophie. Mais il y auroit de la puérilité à ſouhaiter ce que la nature n'a pas mis en notre pouvoir. La réflexion eſt le ſeul moyen que nous ayons de deſcendre en nous-mêmes, pour y contempler les opérations de notre eſprit. Comment connoître ce qui s'y paſſe, lorſque ſon flambeau ne nous éclaire pas encore? Elle vient trop tard, pour que nous puiſſions obſerver les premiers progrès de l'eſprit, les premiers développemens de ſes facultés, juſqu'à leur état de perfection.

Quelle précaution, quelle étude, quelle application ne faut-il pas à un homme élevé dans tous les préjugés de l'éducation, de la coutume & de la ſcience, pour débrouiller le tiſſu de ſes idées & de ſes opinions, juſqu'à ce qu'il en trouve la trame originaire? Quelles décompoſitions il lui faut faire pour parvenir aux

Digitized by Google

principes primitifs de la constitution de son esprit, dont on ne peut donner d'autre raison que la volonté de celui qui l'a faite. C'est-là ce qu'on peut appeller l'analyse des facultés humaines, & jusqu'à ce que nous l'ayons, on ne doit pas espérer de système exact sur l'esprit: c'est-à-dire une énumération exacte des puissances originelles & des loix de notre constitution intellectuelle, avec une explication des phénomenes de la nature humaine d'accord avec ces loix, & fondée sur l'énergie constatée de ces puissances.

Il ne faut pas présumer un succès complet dans une recherche de ce genre; peut-être aussi n'est-il pas impossible d'éviter l'erreur à force de précaution & d'exactitude. Le labyrinthe peut être si tortueux, & si rempli de détours, que le fil ne soit ni assez long ni assez fort pour nous y conduire; mais si nous nous arrêtons dès que nous ne croyons pas pouvoir avancer plus loin sans risque de nous égarer, & si parvenus à ce point nous ayons soin de nous bien assurer du terrain que nous avons gagné, ce sera déja beaucoup. Un plus habile pourra faire dans la suite un pas de plus.

Digitized by Google

C'eſt le génie, & non le manque de génie, qui remplit d'erreurs les voies de la ſcience : c'eſt lui qui altere la philoſophie. Un eſprit créateur doué d'une imagination ardente dédaigne les petits moyens, & les petits détails. Semblable à un architecte il trace le plan, & laiſſe à des ouvriers inférieurs le ſoin d'écarter les décombres, d'amener les matériaux, & de creuſer les fondements.

Le ſyſtême eſt beau : l'invention & le caprice l'ont embelli de tous les ornemens dont il eſt ſuſceptible ; & la hardieſſe ſupplée à la ſolidité. Le charme de l'illuſion le fait admirer. L'ouvrage plaît à tout le monde, au moins tant que dure le preſtige. Il ſemble même aſſez d'accord avec les phénomenes naturels, juſqu'à ce que le ſouffle envieux d'un nouvel architecte faſſe crouler l'édifice pour en élever un autre ſur ſes ruines, tout auſſi apparent que le premier. Heureuſement pour notre ſiecle, les faiſeurs de châteaux bâtiſſent plus dans le pays de la Romancie, que ſur le ſol de la Philoſophie. Le premier eſt leur véritable domaine. C'eſt-là que l'imagination peut exercer ſa fécondité. Les en-

Digitized by Google

fans auxquelles elle donne le jour y ſont reconnus pour légitimes, au-lieu qu'ils ne jouiſſent pas du même privilege dans les régions de l'auſtere Philoſophie.

SECTION III.

De l'état préſent de cette partie de la Philoſophie; de Deſcartes, de Mallebranche & de Locke.

Que cette partie de notre philoſophie qui traite de l'eſprit & de ſes facultés, ſoit encore dans l'enfance, c'eſt de quoi conviendront non ſeulement ceux qui ſont verſés dans cette branche des ſciences, mais encore ceux qui n'en ayant pas fait une étude particuliere ne la connoiſſent que ſuperficiellement. Y a-t-il en effet quelques principes à cet égard, qui ſoient établis avec cette clarté & cette évidence qui accompagnent ceux de l'aſtronomie, de l'optique, & des méchaniques. Voilà ce qu'on doit appeller des ſciences, puiſqu'elles ſont fondées ſur des loix univerſellement reçues. Les

découvertes qu'on y a faites ne souffriront plus de contestation ; les âges à venir pourront y ajouter, mais tant que le cours de la nature restera le même, les loix qui leur servent de base subsisteront, & ne pourront être détruites. Mais si nous portons notre attention sur nous-mêmes, si nous descendons dans notre intérieur, si nous considérons les phénomenes de la pensée, de l'opinion, & des perceptions humaines, cherchant à les rapporter aux loix générales, & aux premiers principes de la constitution de l'homme; alors nous sentons pour ainsi dire les nuages s'assembler autour de nous: de profondes ténebres nous environnent de toutes parts. C'est alors que le sens commun, & les principes d'une bonne éducation doivent nous prêter une assistance opiniâtre, sans quoi il y aura à parier cent contre un que nous tomberons dans le scepticisme le plus outré.

Descartes ne trouvant rien d'établi dans cette partie de la philosophie, résolut pour jetter bien avant les fondements de l'édifice qu'il vouloit élever, de commencer par douter de sa propre exisen-

Digitized by Google

ce, jusqu'à ce qu'il fût en état de se la démontrer. C'est peut-être le premier & le seul qui ait pris une telle résolution. Mais s'il l'eût exécutée, & qu'il fût réellement venu à bout de se persuader qu'il n'existoit pas, cet état auroit été bien déplorable; & ni la raison, ni la philosophie n'eussent pu y apporter de rémede. Un homme qui ne croit pas son existence est surement aussi propre à raisonner & à entendre raison, que celui qui croit que son corps est de verre. La foiblesse humaine peut être sujette à des maladies qui produisent ces extravagances; elles seront toujours l'écueil du raisonnement. Descartes à la vérité veut nous faire croire qu'il se guérit de ce délire par cet argument, *Je pense, donc je suis.* Il est plus probable qu'il resta toujours dans son bon sens, malgré ce prétendu délire; & qu'il ne douta jamais sérieusement de son existence; car il la regarde comme prouvée par un raisonnement qui dans le fonds ne prouve rien. *Je pense, donc je suis*, dit-il; mais ne peut-on pas dire également, *Je dors, donc je suis;* ou *Je repose, donc je suis*, &c. Si un corps est en mouve-

Digitized by Google

ment, il faut qu'il existe: cela est indubitable; s'il est dans le repos, & dans l'inaction, il faut aussi qu'il existe.

Peut-être que Descartes ne prétend pas assurer sa propre existence dans cet enthymême, mais seulement l'existence de sa pensée. Notre intérieur, dira-t-on, la prouve assez; mais qui est-ce qui prouvera cet intérieur, & quel est l'homme qui puisse dire que cet intérieur ne peut pas le tromper? Personne assurément n'osera l'assurer; & la meilleure raison que nous puissions donner de la confiance que nous avons en ce sentiment intérieur, c'est que tout homme, lorsque son esprit est sain, est déterminé par la constitution de sa nature à croire implicitement à ce sentiment intérieur, & à regarder avec compassion un homme qui douteroit de son témoignage.

La même objection peut avoir lieu pour l'autre proposition comprise dans cet argument; *la pensée ne peut subsister sans l'esprit* ou *sans un sujet pensant*. Ce n'est pas qu'il manque d'évidence; c'est que son évidence n'est pas plus claire, ni plus concluante que celle de la proposition à laquelle il sert de preuve. En prenant

Digitized by Google

toutes ces propoſitions à la fois. *Je penſe, j'ai un ſentiment intérieur, tout ce qui penſe exiſte, j'exiſte*, &c. tout homme qui eſt dans ſon bon ſens ne regarderoit-il pas avec compaſſion celui qui douteroit ſérieuſement de l'une ou de l'autre ? Et s'il avoit un ami, cet ami ne lui conſeilleroit-il pas plutôt d'attendre ſon ſalut du ſecours de la médecine & d'un bon régime, que des lumieres de la métaphyſique & de la logique ?

Suppoſons pourtant qu'il fût prouvé que ma penſée & le ſentiment intime que j'ai de moi-même duſſent avoir un ſujet, & par conſéquent que j'exiſte ; comment puis-je ſavoir que toute cette chaîne & cette ſucceſſion de penſées dont je me reſſouviens, appartient à un ſeul ſujet, & que le *moi* du moment où je parle eſt le même *moi* individuel d'hier & de tous les jours qui ſe ſont écoulés depuis que je penſe ?

Deſcartes n'a pas jugé à propos de former ce doute, mais Locke l'a élevé ; & dans l'intention de le réſoudre, il détermine gravement que l'identité perſonelle conſiſte dans le ſentiment intime,

Digitized by Google

c'eſt-à-dire que ſi vous êtes perſuadé intérieurement que vous avez fait telle choſe il y a un an, cette perſuaſion intérieure prouve aſſez que vous êtes vraiment l'agent de telle action paſſée. Or le ſentiment intérieur de ce qui eſt paſſé ne peut prouver autre choſe que la réminiſcence de l'action. Le principe de Locke devroit donc être, que l'identité conſiſte dans le ſouvenir: tout homme qui ne ſe reſſouviendra pas d'une choſe, perdra ſon identité perſonnelle relativement à chaque choſe qu'il aura oubliée.

Ces exemples ne ſont pas les ſeuls qui faſſent voir que notre philoſophie touchant l'eſprit humain, eſt très féconde en doutes, & très ſtérile en connoiſſances réelles.

Deſcartes, Mallebranche & Locke ont employé tout leur génie à prouver l'exiſtence d'un monde matériel, & il paroît qu'ils l'ont fait avec peu de ſuccès.

Les habitans de la campagne & des forêts, les pauvres, les bergers, les ouvriers, les artiſans, & le commun des hommes croient tous fermement qu'il y a un ſoleil, une lune, des étoiles; une terre que nous habitons; une patrie, des amis, & des parens que nous aimons;

Digitized by Google

des terres & des maisons que nous possédons. Les philosophes regardant en pitié cette crédulité du vulgaire, ne croient & ne veulent croire que ce qui est véritablement fondé sur le raisonnement. Ils veulent puiser dans les sources de la philosophie, & ils y trouvent des motifs de croire ce que le genre humain avoit toujours cru sans raisonnement. On devoit s'attendre que dans des matieres si importantes leur preuve seroit aisée & à la portée de tout le monde: au contraire, c'est là précisément ce qu'il y a de plus difficile à comprendre. Ces trois grands hommes avec toute la bonne volonté possible, n'ont jamais été capables de tirer des trésors de la philosophie un seul argument propre à convaincre un homme qui sait raisonner, de l'existence d'un seul des corps qui l'environnent. O sublime philosophie! Fille de la lumiere! mere de la sagesse & de la science! si tu es telle, à coup sûr tu ne t'es pas encore montrée à l'esprit humain, & tu n'as encore répandu sur nous de l'éclat de tes rayons, que ce qu'il en falloit pour nous faire appercevoir l'obscurité qui couvre les facultés hu-

Digitized by Google

maines, & pour troubler cette paix & cette tranquillité dont jouiſſent les heureux mortels qui n'ont jamais encenſé tes autels, & qui n'ont point reçu tes céleſtes influences. Si tu n'as pas la puiſſance de diſſiper ces nuages & ces phantômes que tu as toi-même élevés, retire ce rayon que tu ne donnes jamais que d'une main avare, & qui a jetté une eſpece de ſort ſur nos eſprits. Je n'ai plus pour toi, ni foi, ni reſpect; je renonce à ton flambeau. Laiſſe mon ame ſuivre bonnement la pure lumiere du ſens commun.

SECTION IV.

Apologie de ces Philoſophes.

Au lieu de déclamer contre la Philoſophie, nous devrions en eſpérer, en ſouhaiter les progrès. Au lieu de blâmer ces philoſophes, & de rélever les défauts de leurs ſyſtêmes, nous devrions plutôt reſpecter leur mémoire, & les honorer comme

Digitized by Google

comme les premiers qui ont découvert en philoſophie une vaſte région trop longtems inconnue. Et en effet, quelque peu de progrès qu'ils aient fait, ils ont tracé la route aux découvertes à venir, & ils doivent partager la gloire qui en réſultera. Ils ont écarté tous les décombres & toutes les ruines qui leur fermoient le paſſage, & que les ſiecles des ſophiſtes y avoient entaſſés. Ils nous ont mis dans la route la plus droite, celle de l'expérience & d'une ſage réflexion. Ils nous ont appris à donner des définitions exactes, à éviter toute ambiguité, à ne laiſſer rien d'équivoque dans les mots, & ils ont parlé & écrit ſur ce ſujet avec une clarté & une préciſion qu'on ne connoiſſoit pas avant eux. Ils ont donné des ouvertures qui peuvent conduire à des vérités qu'ils n'ont pu atteindre, & faire éviter des erreurs dans leſquelles ils ſont involontairement tombés.

Il faut obſerver que les taches qu'on reproche à cette partie de la philoſophie moderne qui regarde la ſcience de l'eſprit humain, & les défauts qui ont le plus contribué à l'expoſer au mépris &

Digitized by Google

aux railleries des gens d'esprit, doivent se rapporter à ceci, savoir que les partisans de cette philosophie, par un préjugé naturel en faveur de cette science, se sont efforcés d'étendre son domaine au-delà de ses justes limites, en voulant lui soumettre les regles du sens commun. Celles-ci ne sont pas de son district, elles dédaignent avec raison l'examen du raisonnement dont elles récusent l'autorité. Elles n'ont pas besoin de la philosophie, & n'en ont rien à craindre.

Dans cette contestation inégale entre le sens commun & la philosophie, cette derniere aura toujours le dessous, & ne se retirera jamais du combat qu'avec deshonneur & avec perte. Il ne faut pas qu'elle s'attende à gagner du terrain, avant que cette rivalité ne soit évanouie, que les usurpations ne cessent de sa part, & qu'une amitié cordiale ne soit rétablie des deux côtés. Dans le fait, le sens commun ne doit rien à la philosophie parce qu'il ne tient rien d'elle. Celle-ci au contraire, s'il m'est permis de passer à une autre métaphore, est, comme un arbre qui a pour tronc & pour racines le sens commun & ses principes. Sépa-

Digitized by Google

ré de ce tronc & de ſes racines à qui il doit ſa naiſſance, ſon accroiſſement & ſa force, l'arbre philoſophique voit flétrir ſes feuilles, & ſa ſeve s'exhaler en vapeurs; il ſe deſſeche & tombe bientôt en pourriture.

Les philoſophes du dernier ſiecle ont paru oublier qu'il leur importoit extrêmement de maintenir cette union & cette ſubordination, & de la maintenir avec tout le ſoin qui convenoit pour l'honneur & pour l'intérêt de la philoſophie. Nos contemporains ont déclaré une guerre ouverte au ſens commun, & ils n'eſperent rien moins que de faire la conquête entiere de ſon domaine à l'aide des ſubtilités ſcolaſtiques: projet auſſi vain, auſſi inſenſé, & auſſi audacieux que celui que les Titans conçurent contre Jupiter & la Cour céleſte.

SECTION V.

De Berkeley, de l'Auteur du Traité de la Nature Humaine, & du Scepticiſme.

Le ſiecle préſent n'a pas produit, ce

Digitized by Google

me semble, deux hommes plus subtils, ni plus exercés dans les subtilités de la philosophie que l'Evêque de Cloyne, & l'Auteur du Traité de la Nature Humaine. Le premier n'étoit pas l'ami des sceptiques, & il avoit pour les principes de la religion & de la morale, un zele & une chaleur convenables à l'état qu'il avoit embrassé. Cependant le résultat de ses recherches fut qu'il étoit sérieusement convaincu qu'il n'y avoit point de monde matériel; qu'il n'existoit dans la nature que des esprits & des idées; & que la croyance des substances matérielles & des idées abstraites, étoit la cause principale de toutes nos erreurs en philosophie, & de toutes nos infidélités en religion. Ses argumens sont fondés sur les principes établis avant lui par Descartes, Mallebranche & Locke, & qui depuis ont été généralement adoptés.

Les personnes les mieux instruites & le plus en état de juger son ouvrage, sont d'avis qu'on n'a jamais réfuté, qu'on ne pourra jamais réfuter son système; & qu'il a prouvé par des arguments insolubles ce qu'aucun homme dans son bon sens ne peut croire.

Digitized by Google

Quant à l'Auteur du Traité de la Nature Humaine, il procede sur les mêmes principes; mais il les développe entiérement, & leur donne plus d'étendue; & comme l'Evêque de Cloyne défait & détruit tout le monde matériel, celui-ci usant des mêmes armes, fait main basse sur tout le monde des esprits, & ne laisse dans la nature que des idées & des impressions, sans y souffrir aucun sujet qui puisse les recevoir.

Je crois que cet Auteur a voulu s'égayer, lorsque dans son Introduction il promet gravement de ne pas donner moins qu'un système complet de toutes les sciences, sur un plan entiérement neuf, c'est-à-dire, un Traité nouveau de la nature humaine; tandis que dans tout le cours de son ouvrage, il fait voir qu'il n'existe ni nature humaine, ni science, dans le monde. Il seroit peut-être injuste de blâmer ce procédé dans un homme qui ne croit ni sa propre existence ni celle de son lecteur; & qui par conséquent n'a point prétendu le tromper, ni rire de sa crédulité. Cependant je ne puis me persuader que l'Auteur de ce livre singulier soit assez sceptique pour

Digitized by Google

révoquer en doute ou pour conteſter cette apologie. Il croyoit contre ſes principes mêmes qu'il ſeroit lu, & qu'il devoit encore retenir ſon identité perſonnelle juſqu'à ce qu'il eût recueilli l'honneur & la gloire juſtement dus à ſes ſubtilités métaphyſiques. Il confeſſe ingénuement que ce n'étoit jamais que dans la ſolitude & la retraite, qu'il pouvoit donner croyance à ſa propre philoſophie. La ſociété comme la lumiere du jour diſſipoit les nuages & les ténebres du ſcepticiſme, & le ramenoit aux notions & aux regles du ſens commun. Je n'ai point entendu dire qu'il eût jamais rien fait, même dans ſa retraite, qui prouvât qu'il eût pratiqué ce ſcepticiſme juſqu'au point que ſes principes l'exigeoient. Certainement ſi ſes amis euſſent craint qu'il ſe livrât ainſi à ſon ſyſtême, ils auroient bien fait de ne le laiſſer jamais ſeul.

Pyrrhon d'Elée, le pere de cette philoſophie, ſemble l'avoir portée à une ſi grande perfection, & à un ſi haut degré qu'aucun de ſes ſucceſſeurs n'a jamais pu y atteindre. Si nous en croyons Antigone le Carien, dont parle Diogene Laer-

Digitized by Google

ce, la vie de Pyrrhon fut toujours conforme à sa doctrine. Si un chien faisoit mine de l'assaillir, ou s'il venoit à rencontrer un précipice, il ne branloit pas, & ne vouloit point se retirer pour fuir le danger, ne croyant rien de tout ce que ses sens lui représentoient. Heureusement pour lui ses disciples qui l'accompagnoient & qui ne portoient pas le doute aussi loin que leur maître, avoient soin d'y suppléer, ensorte qu'il vécut ainsi toujours d'accord avec lui-même jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il ne faudroit cependant pas croire que ses principes eussent une influence habituelle sur toutes les actions de sa vie; ou il faudroit supposer en même-tems que ses amis ne le quittoient point d'un seul pas, & qu'ils veilloient continuellement sur lui.

Il est probable que le Traité de la nature humaine n'a pas été écrit dans la société; cependant on y trouve des indices manifestes que l'Auteur retomboit de tems en tems dans la croyance vulgaire, & ce n'est guere que dans une douzaine de pages qu'il prend le caractere d'un sceptique absolu.

Digitized by Google

Ainſi le grand Pyrrhon lui-même, quoi qu'on en diſe, oublioit quelquefois ſes principes, pour ſe rapprocher des maximes du ſens commun; & l'on dit qu'un jour il étoit dans une telle colere contre ſon cuiſinier qui n'avoit pas apparemment accommodé quelque mets à ſa fantaiſie, qu'il le pourſuivit juſqu'à la place du marché la broche à la main.

C'eſt une philoſophie bien hardie, que celle qui rejette ſans ſcrupule & ſans cérémonie toutes les regles qui gouvernent irrévocablement la croyance & la conduite du genre humain dans les affaires & dans le train de la vie, & auxquelles le philoſophe lui-même eſt obligé de céder dans le tems même qu'il s'imagine les avoir détruites. Ces regles ont plus d'antiquité & plus d'autorité que la philoſophie. Elle en doit faire ſa baſe, au lieu que les axiômes du ſens commun n'ont beſoin ni de l'appui ni de la protection de la philoſophie. S'il arrivoit jamais qu'elle les renverſât, elle s'enſeveliroit elle-même ſous leurs ruines. Du reſte un tel malheur n'eſt pas à craindre, toutes les forces & les ruſes ſubtiles de la philoſophie ne peuvent aller juſ-

Digitized by Google

jusques-là. Cette entreprise ne seroit pas moins ridicule que si un méchanicien prétendoit inventer un levier pour remuer la terre & l'écarter de son point d'appui, ou que si un mathématicien vouloit démontrer que deux choses égales à une troisieme ne sont pas égales entre elles.

Zénon s'est efforcé de démontrer l'impossibilité du mouvement. Hobbes a cru qu'il n'y avoit point de différence entre le juste & l'injuste ou le bien & le mal; & l'Auteur du Traité de la nature humaine pense qu'on ne doit point donner de crédit ni à nos sens, ni à notre mémoire, ni même à la démonstration. Une telle philosophie paroît ridicule à ceux mêmes qui ne sauroient en appercevoir le défaut ni en découvrir le foible. Elle ne peut avoir d'autre objet que celui de faire briller la vaine subtilité d'un sophiste, aux dépens de la raison & à la honte de l'humanité.

Digitized by Google

SECTION VI.

Du Traité de la Nature Humaine.

Il y a d'autres préjugés contre cet ouvrage, qui inſpirent de la méfiance & qui demandent qu'on ſoit ſur ſes gardes en le liſant.

Deſcartes, Hobbes & l'Auteur de ce livre nous ont donné chacun un Traité de la nature humaine, entrepriſe trop vaſte pour un ſeul homme, quelque génie qu'il puiſſe avoir & quelque habile qu'on le ſuppoſe. On aura toujours raiſon de craindre que pluſieurs parties de la nature humaine n'aient échappé à leurs obſervations, & que d'autres n'aient été trop agrandies, trop élargies, afin de remplir les vuides & de completter le ſyſtême. Chriſtophe Colomb ou Sebaſtien Cabot auroient eu preſque autant de raiſon d'entreprendre de nous donner une carte complette de l'Amérique.

Les ouvrages de la nature ont une certaine empreinte & un certain caractere que la plus parfaite imitation ne ſauroit

Digitized by Google

rendre; & c'eſt là préciſément ce qui manque dans ces ſyſtêmes de la nature humaine dont j'ai parlé, & ſurtout dans le dernier. En voyant un pantin ou une marionette faire toutes ſortes de mouvemens & de geſticulations, on eſt frappé d'abord à cette premiere vue; mais ſi nous briſons cette machine, ou ſi même nous la conſidérons de près, nous reconnoiſſons l'art de l'ouvrier, & notre admiration ceſſe. Qu'elle nous ſemble alors éloignée de ce qu'elle veut repréſenter! Que cette machine devient pitoyable, dès que nous la comparons avec le corps de l'homme, cette merveille dont plus nous examinons la ſtructure, plus nous y découvrons de prodiges, & plus nous ſentons notre ignorance! Seroit-il donc ſi aiſé de comprendre le méchaniſme de l'eſprit, lorſqu'il eſt ſi difficile de connoître l'organiſation du corps? Cependant, dans ce ſyſtême particulier, on prétend expliquer, avec trois loix & quelques ſentimens primitifs, tout le méchaniſme de l'eſprit, de l'imagination, de la mémoire, de la foi, de toutes les actions & de toutes les paſſions de l'homme. Eſt-ce donc là l'enfant de la na-

Digitized by Google

ture tel qu'il ſortit de ſes mains? Je penſe qu'il n'eſt pas auſſi aiſé de voir ce qui ſe paſſe derriere la toile dans le ſpectacle de la nature, & ſurtout des eſprits. Cet homme n'eſt à coup ſûr qu'une marionnette, fabriquée par quelque téméraire apprentif de la nature qui aura voulu contrefaire ſon ouvrage. La vue en eſt agréable à la chandelle; on reconnoît au grand jour combien la machine eſt groſſiere & mal fabriquée. Plus nous connoiſſons les autres parties du grand tout, plus elles nous charment, plus nous les admirons. Pour peu que je connoiſſe la formation du monde planétaire, la terre que nous habitons, les minéraux, les végétaux, les animaux, mon propre corps, & toutes les loix qui regnent dans ces différentes parties de l'univers; cette connoiſſance offre à mon eſprit des ſcenes admirables, grandes, majeſtueuſes qui contribuent toutes également à mon bonheur & à ma félicité. Lorſque je rentre en moi-même & que je m'attache à conſidérer mon eſprit, cet eſprit qui me rend capable de jouir de cette vue délicieuſe & qui me procure ce bonheur que j'éprouve au-dedans de moi, ſi je le trou-

Digitized by Google

ve ou si je le crois tel que le représente l'Auteur du Traité de la nature humaine, alors je sens que j'étois dans des châteaux enchantés qui n'avoient rien de réel, & que j'ai été trompé par des spectres & de vaines apparitions; je rougis intérieurement d'avoir été ainsi la dupe de moi-même; je suis honteux de ma fragile structure & de l'illusion qu'elle m'a fait; je ne puis m'empêcher de plaindre ma triste & cruelle destinée. N'étoit-ce donc que par voie d'amusement, ô nature, que tu formas l'homme? Pourquoi en avoir imposé si cruellement à une innocente créature? Ou du moins, pourquoi lui ôter le masque & lui laisser voir jusqu'à quel point tu l'as trompé? Si cette philosophie est celle de la nature humaine, n'entre point, ô mon ame, dans ses secrets. C'est sûrement le fruit de l'arbre défendu, & je n'en aurai pas plutôt goûté, que je me verrai nud, dépouillé de tout, peut-être même privé de moi-même. Je verrai mon être & celui de toute l'espece se réduire à quelques idées passageres qui comme les atômes d'Epicure flottent dans un vuide immense.

Digitized by Google

SECTION VII.

Le système de tous ces Philosophes est le même & conduit au scepticisme.

Est-il donc de la destinée de ces profondes & savantes recherches sur les premiers principes de la nature humaine, de plonger l'homme dans l'abîme du scepticisme? Nous n'en pouvons guere douter à en juger par ce qui est arrivé. Descartes n'eut pas plutôt commencé à éventer cette mine, que le scepticisme fut prêt à en sortir; & il manqua lui-même d'en être la premiere victime. Il fit ce qu'il put pour la refermer: il étoit trop tard. Mallebranche & Locke qui creuserent beaucoup plus avant que Descartes, trouverent aussi plus de difficultés à contenir l'ennemi & à l'empêcher de s'élancer sur eux; leurs efforts multipliés l'empêcherent d'envahir le domaine de la science. Cependant il gagna du terrain. Alors Berkeley qui conduisit l'ouvrage plus loin que les autres, desespérant de mettre le tout en

Digitized by Google

sureté, s'avisa d'un expédient. Il livra le monde matériel au scepticisme, croyant pouvoir le lui abandonner impunément, même avec avantage; car il espéroit, au moyen d'un retranchement qu'il croyoit impénétrable, mettre à couvert le monde des esprits. Mais, hélas! le Traité de la nature humaine, d'un souffle léger, a sappé les fondations de ce retranchement, & il a tout plongé dans un déluge universel.

Ces faits qu'on ne peut révoquer en doute, donnent effectivement lieu de craindre que le système de Descartes sur l'entendement humain qu'on me permettra d'appeller *idéal*, système qui, depuis que quelques Auteurs l'ont rendu moins imparfait, est aujourd'hui universellement reçu, n'ait originairement & dans ses principes des défauts essentiels, un levain caché de scepticisme, qui a fermenté depuis & s'est développé à mesure que le système lui-même a été poussé & perfectionné. C'est pourquoi nous devons descendre jusqu'aux fondemens & en examiner tous les matériaux, avant que nous puissions espérer d'élever sur cette base un édifice solide & durable.

Digitized by Google

SECTION VIII.

Nous ne devons pas désespérer d'avoir un meilleur système.

Parce que Descartes & ses successeurs sont tombés dans l'erreur, devons-nous perdre toute espérance d'avoir un meilleur système? Cette pusillanimité seroit injurieuse à l'homme & à la vérité. Les découvertes utiles sont quelquefois le produit d'un génie supérieur; elles sont plus souvent un effet du tems & du hazard. Un voyageur, quoique rempli de jugement, peut se tromper de chemin, & s'égarer par mégarde dans des routes écartées. Le chemin le plus beau du monde sera devant lui, mais il ne l'appercevra pas; il en prendra un autre sans se douter qu'il y en ait un meilleur; peut-être encore que d'autres voyageurs s'égareront à sa suite. Mais lorsqu'il trouvera des endroits inaccessibles, il s'appercevra alors qu'il s'est trompé, & peut-être aussi qu'il reconnoîtra ce qui aura causé sa mépriſe.

Digitized by Google

L'état déplorable de cette partie de la philoſophie a produit un effet qui n'inſpire que le découragement & le dégout pour toute entrepriſe de cette nature; c'eſt pourtant un effet auquel on devoit s'attendre, & auquel le tems ſeul & un effort plus heureux peuvent rémedier. Les gens de bon ſens qui banniſſent tout ce qui a l'air ſceptique des affaires de la vie, traitent avec peu de ménagement tout ce qui a été dit ou tout ce qu'on peut dire ſur ce ſujet. C'eſt de la métaphyſique, diſent-ils, qui eſt-ce qui peut s'en ſoucier? Abandonnons les ſophiſtes à eux-mêmes, & laiſſons ces araignées ſcolaſtiques s'embarraſſer dans leur toile légere. Nous ſommes réſolus de croire fermement notre exiſtence & celle de tous les êtres qui nous environnent; nous voulons croire que la neige eſt froide & que le miel eſt doux, nonobſtant tout ce qu'on pourroit nous dire pour nous en faire douter. Il faut, continuent-ils, que le ſophiſte ſoit fou, & qu'il veuille me rendre fou comme lui, s'il prétend me faire raiſonner d'une maniere ſi déraiſonnable & ſi peu d'accord avec mes ſens.

Digitized by Google

Je ne vois pas, je le confesse, ce qu'un sceptique peut répondre à cela, ni en vertu de quoi il puisse même obtenir le droit de représentation; car, ou ce qu'il dira ne sera que du sophisme tout pur, & alors on ne doit pas l'écouter; ou il voudra nous persuader qu'il n'y a point de réalité dans les facultés humaines, & en ce cas il est inutile de raisonner avec lui.

Quand un homme de bon sens, qui cherche de bonne foi la vérité, se trouve pris dans toutes ces subtilités métaphysiques, est-il étonnant qu'il maudisse cette partie de la philosophie, & qu'il dissuade tous les hommes de s'y appliquer? Si j'avois été conduit dans des fondrieres & des précipices, en suivant un feu follet, pourrois-je rien faire de mieux que d'avertir les autres de se tenir sur leurs gardes, & de ne pas se laisser prendre à cette lueur trompeuse? Si la philosophie est en contradiction avec elle-même, si elle rend insensés ses sectateurs & ses partisans, & si elle les dépouille cruellement de tous les objets qui méritent leur attachement & dont ils jouissent, pourquoi ne la pas renvoyer dans les régions

Digitized by Google

ſouterraines où il eſt probable qu'elle a pris naiſſance?

Mais tous ces reproches ſont-ils bien fondés? Ne pourroit-il pas arriver qu'on eût repréſenté la philoſophie ſous de fauſſes couleurs? Des hommes de génie dans les ſiecles paſſés ont ſouvent donné leurs rêves pour des oracles; n'en ſeroit-il pas ainſi des déclamations contre la philoſophie? Enfin doit-on la condamner ſans l'entendre? Cela ne ſeroit pas raiſonnable. Pour moi, je l'ai toujours trouvée dans toutes les autres branches des ſciences, une compagne agréable, un conſeiller fidèle, l'amie du ſens commun & du genre humain. Tous ces titres m'autoriſent à lui donner ma confiance, juſqu'à ce que j'aie des preuves de ſon infidélité.

Digitized by Google

CHAPITRE SECOND.

DE L'ODORAT.

SECTION I.

Ordre de procéder dans cette recherche. Du moyen de sentir, ou de l'organe de l'odorat.

IL est si difficile d'éclaircir & de débrouiller les opérations de l'entendement humain, & de les ramener à leurs premiers principes, que nous ne devons pas nous flatter de réussir dans cette entreprise si nous ne commençons par les choses les plus simples, en avançant doucement & avec circonspection vers des objets plus compliqués. Les cinq sens extérieurs exigent par cette raison d'être considérés les premiers dans une analyse des facultés humaines. Le même motif nous a déterminés à faire un choix parmi ces cinq sens, & à commencer, non par le plus noble ou le plus utile, mais par le plus simple de tous, celui

Digitized by Google

dont les objets sont le moins en danger d'être confondus avec toutes les autres choses.

Dans cette vue, il me semble qu'on peut donner une analyse de nos sensations avec beaucoup de précision & de clarté, si on les range dans cet ordre: l'odorat, le goût, l'ouie, le toucher, & la vue.

L'histoire naturelle nous apprend que tous les animaux & les végétaux, & probablement tous ou presque tous les autres corps, tandis qu'ils sont exposés à l'air, exhalent continuellement une quantité étonnante de matiere fort subtile, non seulement dans leur état de vie & d'accroissement, mais encore dans l'état de fermentation & de putréfaction. Ces particules volatiles se poussent probablemenr les unes les autres, & se répandent dans l'air jusqu'à ce qu'elles aient trouvé quelque autre corps avec lequel elles aient assez d'affinité pour s'y attacher, s'y incorporer, & former ainsi un nouveau composé. L'odeur des plantes & des autres corps odoriférans est produite par ces parties volatiles, & elle se fait sentir par tout où l'air les

Digitized by Google

porte. La fineſſe de l'odorat dans certains animaux, nous fait voir que ces écoulemens de particules volatiles ſe répandent fort au loin & qu'il faut qu'ils ſoient d'une ſubtilité inconcevable.

Quelques chymiſtes prétendent que chaque corps ſpécifique a un eſprit recteur, (*Spiritus rector*) c'eſt-à-dire une ſorte d'ame qui produit l'odeur & toutes les autres vertus de ce corps, & que cet eſprit étant extrêmement agile & ſubtil, il voltige dans l'air, cherchant quelque réceptacle qui lui ſoit propre. Mais cette queſtion eſt étrangere à mon ſujet. Cette théorie, comme preſque toutes les autres, eſt peut-être plutôt un jeu de l'imagination que le réſultat d'un juſte raiſonnement. Que tous les corps à une certaine diſtance, ſoient ſentis par le moyen d'un flux de particules volatiles qu'ils ne ceſſent d'exhaler, & que ces mêmes particules paſſent avec l'air dans les narines, c'eſt de quoi il n'eſt pas poſſible de douter. Or il paroît manifeſtement que la nature a eu un deſſein particulier en plaçant l'organe de l'odorat dans l'intérieur du canal au travers duquel l'air paſſe conti-

Digitized by Google

nuellement soit par l'inspiration soit par l'expiration.

L'anatomie enseigne que la membrane pituitaire & les nerfs olfactifs distribués dans les parties de cette membrane garnies de poils, sont les organes destinés par la nature à cette sensation; enforte que, quand un corps n'exhale point de ces particules, ou lorsqu'elles n'entrent pas dans le nez, ou lorsque la membrane pituitaire ou les nerfs olfactifs sont devenus inhabiles à remplir leur fonction, ce corps ne peut être senti par l'odorat.

Cependant nonobstant cela, il est évident que ni l'organe de l'odorat, ni le milieu qui nous transmet cette sensation, ni tous ces mouvemens que nous concevons excités dans cette membrane pituitaire ou dans les nerfs ou dans les esprits animaux, ne ressemblent en aucune maniere à la sensation de l'odorat, & que cette sensation considérée en elle-même ne nous auroit jamais conduits à songer aux nerfs, aux esprits animaux, & à l'émission des particules volatiles.

Digitized by Google

SECTION II.

La sensation de l'odeur considérée abstractivement.

APrès ces préliminaires touchant l'organe de l'odorat, & le milieu ou *medium* qui nous transmet les odeurs, considérons à-présent avec attention quel est le sentiment intime dont l'ame est agitée, lorsque nous respirons l'odeur d'un lis ou d'une rose; & puisque notre langue ne nous fournit point d'autre expression que celle d'*odeur*, nous nous en servirons, en nous attachant scrupuleusement à ne rien entendre par ce nom que la sensation elle-même, du moins jusqu'à ce que nous l'ayons soigneusement examinée.

Supposons un homme qui ait toujours été privé d'odorat, & qui tout-à-coup éprouve une sensation d'odeur en flairant une rose. Peut-on croire qu'il trouve aucune relation ou ressemblance entre l'odeur & la rose, ou entre cette odeur & quelque autre objet que ce soit? Non, as-

Digitized by Google

assurément; il se sent affecté d'une maniere nouvelle, sans savoir à quelle occasion, ni pour quelle cause. Ainsi ému, il ressemble à un homme qui éprouve un plaisir ou une peine dont il n'a jamais eu d'idée, & qui sait seulement qu'il ne s'est point donné à lui-même cette sensation desagréable ou flatteuse. Il ne sauroit déterminer, par la nature de la chose, si c'est un corps ou un esprit qui agit sur lui, ni si cet agent est près de lui ou s'il en est à quelque distance. Il ne connoît rien à quoi il puisse comparer l'état où il se trouve, & par conséquent il n'en peut conclure autre chose, sinon qu'il y a là-dedans quelque cause extraordinaire à lui inconnue.

Il seroit évidemment absurde de donner à cette impression de la figure, de la couleur, de l'extension, ou quelque autre qualité corporelle. Il ne peut pas plus lui attribuer une place qu'à la joie ou à la tristesse; & il ne peut s'imaginer que la rose ait de l'existence, que lorsqu'il la porte à son nez. Il a donc lieu de croire que c'est une affection simple, un sentiment original de l'esprit, qui est inconcevable & inexplicable. En effet

Digitized by Google

il eſt impoſſible que cette affection réſide en aucun corps; c'eſt une ſenſation, & une ſenſation ne peut être inhérente que dans un ſujet ſentant.

Les odeurs ont chacune leur degré de force & de foibleſſe; la plûpart ſont agréables ou deſagréables, & ſouvent celles qui ſont agréables dans un certain degré de foibleſſe, deviennent deſagréables quand elles ont acquis plus de force. Quand on vient à comparer les odeurs entre elles, on n'y apperçoit que très peu de reſſemblance, & très peu de relations d'une eſpece avec une autre. Elles ſont toutes ſi ſimples en elles-mêmes, & toutes ſi différentes les unes des autres, qu'il eſt preſqu'impoſſible de les diviſer ou de les claſſer par genres & eſpeces. La plûpart des noms que nous leur donnons ſont particuliers à chacune; nous diſons l'odeur de la roſe, l'odeur du jasmin, *&c.* Elles ont auſſi des noms généraux: l'on dit une odeur douce, fétide, rance, cadavéreuſe, aromatique, *&c.* Quelques-unes de ces différentes odeurs ſemblent réjouir l'eſprit & l'animer; & d'autres paroiſſent le faire languir & le jetter dans le dégoût & l'abattement.

Digitized by Google

SECTION. III.

La ſenſation & la mémoire, principes naturels de la perſuaſion intime.

Juſqu'ici nous avons conſidéré la ſenſation priſe abſtractivement. Nous allons à préſent la comparer avec d'autres choſes auxquelles elle a quelque relation; je la comparerai d'abord avec le ſouvenir & l'imagination d'une telle affection.

Je puis penſer à l'odeur d'une roſe, quoique je n'aie pas cette roſe préſente, & que je ne la ſente pas; & il eſt très poſſible que, lorſque je penſe à cette odeur, il n'y ait ni odeur, ni roſe actuellement exiſtante. Mais lorsque je la ſens, je ſuis néceſſairement déterminé à croire que la ſenſation exiſte. Ceci eſt commun à toutes les ſenſations; & comme elles ne peuvent exiſter ſi elles ne ſont perçues, de même elles ne peuvent exciter de perception ſi elles n'exiſtent. Je pourrois auſſi aiſément douter de mon exiſtence, que de l'exiſtence de mes ſenſations. Les

Digitized by Google

grands philosophes qui se sont efforcés de croire qu'ils n'existoient pas, ont cependant laissé subsister leurs sensations en entier; & ils les ont plutôt laissé exister sans sujet, que de douter de la réalité de leur existence.

Une sensation, telle que l'odeur, par exemple, peut donc se présenter à l'esprit sous trois formes différentes: on peut l'éprouver; on peut se la rappeller, ou s'en souvenir; on peut l'imaginer ou en avoir une idée. Dans le premier cas, elle est nécessairement accompagnée de la persuasion que l'on a de son existence actuelle. Dans le second, elle est nécessairement accompagnée de la persuasion que l'on a de son existence passée. Dans le troisieme cas, elle n'est absolument accompagnée d'aucune persuasion ni d'aucune idée d'existence, & elle est précisément ce que les logiciens appellent *une simple appréhension.*

Pourquoi une sensation nous force-t-elle à croire l'existence d'une chose? Pourquoi la mémoire produit-elle la persuasion d'une existence passée; & pourquoi l'imagination n'imprime-t-elle le

Digitized by Google

sentiment d'aucune d'existence? C'est de quoi les philosophes n'ont jamais donné une raison plausible. Ils se contentent de dire que telle est la nature de ces opérations, qu'elles sont simples & primitives, & par conséquent des actes inexplicables de l'esprit.

Supposons qu'étant entré une seule fois dans une chambre où j'aie vu une tubereuse élevée dans un pot, & senti l'odeur charmante qu'elle répandoit dans tout l'appartement, le lendemain je raconte ce que j'ai vu, & ce que j'ai senti. Si à cette occasion rentrant en moi-même, je prends garde à ce qui se passe dans mon esprit, il me paroît évident que la tubereuse que je vis hier & son odeur que je respirai, sont actuellement les objets immédiats de ma pensée, lorsque je me les rappelle. Bien plus, je puis imaginer que le pot & la fleur que j'ai vus hier ailleurs que chez moi, sont actuellement transportés dans ma chambre & près de la place où je suis assis; je puis même imaginer que cette fleur jette le même parfum. Alors il me paroît encore évident que ce que j'ai vu & flairé hier, devient actuellement l'objet de mon imagination.

Digitized by Google

Les philosophes me disent que l'objet immédiat de ma mémoire & de mon imagination, dans un cas semblable, n'est pas la sensation passée, mais seulement une idée de cette sensation, une image, un phantôme, un modele, de l'odeur que j'ai sentie; que cette idée existe présentement dans mon esprit; que contemplant cette idée qui lui est présente, il la trouve une représentation de ce qui s'est passé, ou de ce qui peut exister; & qu'en conséquence il appelle cela mémoire ou imagination. Tel est le dogme ou la doctrine de cette philosophie idéale, c'est-à-dire fondée sur les idées. Nous allons l'examiner d'abord afin de ne pas couper le fil de la question présente.

Il me paroît, après la plus scrupuleuse attention, que la mémoire a pour objet des choses qui sont passées & non pas des idées présentes. Nous examinerons dans la suite ce système des idées, & nous ferons en sorte de montrer qu'on n'a jamais donné de preuves solides de cette prétendue existence des idées; qu'elles ne sont qu'une fiction vuide, & une pure hypothese imagi-

Digitized by Google

née pour résoudre les phénomenes de l'entendement humain; qu'elles ne répondent point à cette fin pour laquelle elles ont été inventées; & que cette supposition des idées ou des images des choses dans l'esprit, dans le siege de nos pensées, est la source d'où sont sortis ces paradoxes infinis en nombre si révoltans pour le sens commun, & finalement le scepticisme, fléau terrible de la philosophie, qui l'a décréditée auprès de bien des honnêtes gens, qui même a jetté sur cette science respectable un ridicule & un mépris dont elle aura de la peine à se préserver dans la suite.

Pour moi, je demande la permission de penser avec le vulgaire que lorsque je me ressouviens de l'odeur d'une tubereuse, cette sensation que j'éprouvai hier & qui actuellement n'a plus d'existence, est l'objet immédiat de ma mémoire, & que, quand je l'imagine actuellement présente, c'est la sensation elle-même, & non pas l'idée de cette sensation, qui est l'objet de mon imagination. Mais quoique dans le cas présent, l'objet de ma sensation, de ma mémoire & de mon imagination soit le même, cepen-

Digitized by Google

dant ces opérations de l'esprit sont aussi différentes & aussi aisées à distinguer que l'odorat, le goût & le son. Je sens qu'il y a une différence spécifique entre la sensation & la mémoire, & une autre entre elles & l'imagination. Je trouve encore que la sensation atteste l'existence actuelle de l'odeur, & que ma mémoire en atteste également l'existence passée. Dès qu'il y a de l'odeur, il y a aussi un témoignage de sensation; dès qu'il y a eu de l'odeur, il y a un témoignage de mémoire. Si vous demandez, pourquoi je pense que cette odeur existe ou a existé hier, je ne puis & ne pourrai jamais vous en donner d'autre raison, si non que je la sens actuellement ou que l'ai sentie hier.

La sensation & la mémoire sont donc des opérations de l'esprit simples, originales & parfaitement distinctes; & elles sont l'une & l'autre les principes fondamentaux de la persuasion intime. L'imagination, différente de ces deux sensations, n'est point un principe de persuasion intérieure. La sensation renferme en elle-même l'existence présente de son objet; la mémoire l'existence passée

Digitized by Google

sée de ce même objet ; & l'imagination ne renferme aucune idée d'existence, ni de non-existence ; elle montre son objet nud & dépouillé de toute persuasion intérieure qu'il existe ou n'existe pas ; & c'est là ce qu'on appelle dans l'école *une simple appréhension*.

SECTION IV.

Le jugement & la persuasion dans quelques cas particuliers précedent la simple appréhension.

Voici le système des idées qui se trouve encore dans notre chemin. Il nous apprend que la premiere opération de l'esprit n'est qu'une simple appréhension, c'est à-dire un concept pur d'une chose, une idée nue, sans aucun jugement intérieur. Il nous apprend encore que plusieurs de ces idées simples étant présentes à l'esprit, il les compare & sent par la comparaison qu'il en fait, en quoi elles se ressemblent, en quoi elles different ; & que c'est cette perception de la convenance ou de la disconve-

Digitized by Google

nance des idées entre elles que nous appellons jugement, persuasion, ou connoissance.

Pour moi j'avoue que cette théorie me paroît une pure fiction, sans fondement réel. Tout le monde reconnoît que la sensation doit précéder la mémoire & l'imagination: d'où il s'ensuit nécessairement qu'une appréhension accompagnée d'une persuasion ou connoissance intérieure doit précéder une simple appréhension, du moins pour ce qui regarde les matieres que nous agitons actuellement. Ainsi, au lieu de dire que la connoissance intime & la persuasion sont venues de ce qu'on a comparé entre elles les simples apperceptions, il faudra dire que le concept pur est formé par la réduction & l'analyse d'un jugement naturel & primitif. Il en sera alors des opérations de l'esprit, comme des corps naturels qui sont réellement composés d'élémens ou de principes simples. La nature ne nous montre point ces éléments séparés, pour que nous puissions en faire un composé; mais elle nous les fait voir mêlés & composés dans les corps concrets, & ce n'est que par l'art des

Digitized by Google

analyſes chymiques qu'on peut en faire la ſéparation.

SECTION V.

Réfutation de deux théories ſur la nature de la perſuaſion. Concluſion de ce qui a été dit.

Qu'eſt-ce que cette perſuaſion intime ou cette connoiſſance, dont la ſenſation & la mémoire ſont accompagnées? Tout le monde le ſait, & perſonne ne peut le dire. Qui pourra définir la ſenſation, ou décrire le ſentiment intime? C'eſt un bonheur en vérité que cela ne ſoit dans la puiſſance d'aucun homme; & ſi les philoſophes ne s'étoient jamais mêlé de vouloir expliquer & définir le ſens intime, nous ſerions encore à avoir ces beaux paradoxes d'une philoſophie idéale qui paroîtra toujours auſſi étrange aux gens ſenſés, que les rêves de l'enthouſiaſme & les folies de la ſuperſtition. Il faut mettre au même rang cette prétendue découverte des philoſophes idéaliſtes qui

veulent que la ſenſation, la mémoire, le ſens intime, & l'imagination, dès qu'ils ont un même objet, ne ſoient que des différens degrés de force & de vivacité dans l'idée. Suppoſons que cette idée ſoit celle d'un état futur après la mort, & qu'un homme le croie fermement. Eh bien! cela ne voudroit dire autre choſe, ſinon qu'il en a une idée forte & vive. Un autre n'a pas de croyance décidée ſur ce dogme, c'eſt qu'il n'en a qu'une idée foible. S'il y en avoit un troiſieme fortement perſuadé qu'il n'y a point de tel avenir, je voudrois bien ſavoir ſi ſon idée ſeroit foible ou forte. Si elle eſt foible, il peut donc y avoir une perſuaſion forte dans une idée foible; ſi ſon idée eſt forte, alors la croyance d'une vie future, & la perſuaſion du contraire ſeront abſolument une même choſe. Les argumens dont on ſe ſert à prouver que la perſuaſion intime n'eſt qu'une idée plus forte de l'objet que la ſimple appréhenſion, pourroient également prouver que l'amour n'eſt qu'une idée plus forte de l'objet que la froide indifférence. Alors que dirons-nous de la haine, qui doit, dans cette hypotheſe, n'ê-

Digitized by Google

tre autre chose qu'un degré d'amour, ou un degré d'indifférence? Si l'on dit que dans l'amour il y a quelque chose de plus qu'une idée & qu'il y a encore une affection de l'esprit, pourquoi ne pourra-t-on pas dire également que dans la croyance il y a quelque chose de plus qu'une idée, savoir un sentiment, une persuasion de l'esprit?

Mais peut-être, dira-t-on, qu'il est aussi ridicule de combattre cette étrange opinion que de la maintenir. Si quelqu'un en effet vouloit soutenir que le cercle, le quarré, & le triangle ne different qu'en longueur ou en largeur & non pas en figure, je crois qu'il ne se trouveroit personne assez simple pour le croire ou pour le réfuter. Il n'est pas moins déraisonnable, selon moi, de prétendre que la sensation, la mémoire & l'imagination ne different qu'en degrés & non pas en espece. S'ensuit-il delà que ceux qui ne sont ni plongés dans un rêve, ni ensévelis dans le délire, ne puissent ou ne sachent pas les distinguer? Comment un homme saura-t-il qu'il n'est pas dans le délire? Je ne saurois le dire, & je ne saurois dire non plus com-

Digitized by Google

ment un homme ſait qu'il exiſte. Mais s'il ſe trouvoit un homme qui doutât ſérieuſement s'il eſt en délire, je penſerois qu'il y ſeroit réellement, & qu'il devroit au plutôt avoir recours à des remedes qu'il ne trouvera jamais dans le ſyſtême entier de la logique.

J'ai expoſé plus haut la notion que Locke nous donne de la croyance ou connoiſſance. Il la fait conſiſter dans une perception de la reſſemblance ou de la différence des idées: ce qu'il regarde comme une découverte très importante.

Nous aurons occaſion dans la ſuite d'examiner plus particuliérement ce grand principe de la philoſophie de Locke, & de faire voir que ce principe eſt une des plus fermes colonnes du ſcepticiſme moderne, quoique Locke n'ait jamais penſé à en faire un pareil uſage; voyons ſeulement ici combien ce principe s'accorde avec les exemples de perſuaſion intime que nous conſidérons à préſent.

Je crois que la ſenſation que j'ai actuellement, exiſte; & que la ſenſation dont je me reſſouviens, n'exiſte pas à la vérité, mais qu'elle a exiſté hier. Ici, ſuivant le ſyſtême de Locke, je com-

Digitized by Google

pare l'idée d'une ſenſation avec les idées d'une exiſtence préſente & paſſée. Je perçois, ou je ſens dans un tems, que cette idée s'accorde avec celle de l'exiſtence préſente, & qu'elle differe de celle de l'exiſtence paſſée; une autrefois elle a de la convenance avec l'idée de l'exiſtence paſſée, & de la diſconvenance avec celle d'une exiſtence préſente. En vérité ces idées ſont paroître bien du caprice dans leurs rapports de convenance & de différence. Outre cela, je ne puis, à quelque prix que ce ſoit, concevoir ce qu'on entend par ces deux idées. Quand je dis: Cette ſenſation exiſte, je crois que je comprends parfaitement ce que cela veut dire. Mais vous devez vous expliquer plus clairement, dira-t-on, & pour cela il faut dire qu'il y a un rapport de convenance entre l'idée de cette ſenſation & l'idée de l'exiſtence.

A parler ingénuement, ceci ne fait qu'embrouiller une choſe très ſimple, au lieu de l'éclaircir; & tout ce que j'y conçois, c'eſt qu'une telle façon de s'exprimer eſt étrange, obſcure & biſarre. Il faut donc que je conclue que la

Digitized by Google

croyance ou persuasion dont la sensation & la mémoire sont accompagnées, est un acte simple de l'esprit vraiment indéfinissable. Il en est de même des organes de la vue & de l'ouie; on n'en donnera jamais une explication assez claire, pour les faire comprendre à ceux qui sont privés de ces deux facultés, & quant à ceux qui en jouissent, il n'y a point de définition, quelle qu'elle soit, qui puisse leur rendre ces opérations plus claires qu'elles ne l'étoient auparavant. C'est ainsi qu'un homme qui se sent intimement persuadé de quelque chose, & que la curiosité porte à rechercher s'il a réellement une telle persuasion ou s'il ne l'a pas, sçait très bien qu'il l'a & en quoi elle consiste, sans pouvoir en donner de définition ni d'explication.

Je conclus aussi que la sensation, la mémoire, & l'imagination, lors même qu'elles ont un même objet, sont des opérations d'une espece absolument différente, & très aisées à distinguer, pour ceux au moins qui ont l'esprit sain, un sens droit & une imagination qui n'est affectée d'aucun vice. Quiconque est sujet à les confondre mérite de la com-

Digitized by Google

passion. Il pourra trouver quelques remedes à son mal dans les arts ou dans les sciences, mais à coup-sûr la logique & la métaphysique ne lui en fourniront point.

Je conclus encore que la nature humaine est tellement constituée, que nous sommes aussi forcés d'admettre l'existence présente de nos sensations, & l'existence passée d'une chose dont nous nous ressouvenons, que de croire que deux & deux font quatre. L'évidence du sentiment, l'évidence de la mémoire, & l'évidence des relations que les choses ont nécessairement entre elles, sont des genres d'évidence parfaitement distincts & originaux, également fondés sur notre constitution, tous indépendans les uns des autres, & tous d'une nature inaltérable. Il seroit absurde de combattre ces genres d'évidence; que dis-je? il seroit absurde de vouloir les prouver. Ce sont des premiers principes qui ne sont pas même du domaine de la raison: ils appartiennent uniquement au sens commun.

Digitized by Google

SECTION VI.

Apologie pour les absurdités métaphysiques. Que la sensation sans un sujet sentant est une conséquence de la théorie des idées. Autres conséquences de cette étrange opinion.

Après avoir considéré le rapport qui se trouve entre la sensation de l'odorat & le souvenir & l'imagination de cette sensation, nous allons examiner quelle relation elle a avec l'esprit, c'est-à-dire avec le principe sentant. Il est certain qu'il n'est point d'homme dans l'univers, qui puisse concevoir ou croire que l'odeur existe par elle-même, sans un principe qui la reçoive, sans un être, un sujet qui ait la faculté de respirer une odeur, & sur lequel tombe cette sensation, cette opération, ce sentiment. Si quelqu'un demandoit une preuve que cette sensation ne peut pas exister sans un sujet ou un être sentant, je lui dirois que je ne prétends lui en donner aucune; & qu'il seroit aussi ridicule de vouloir le prouver que de le nier.

Digitized by Google

Ceci n'avoit pas besoin d'apologie avant que le *Traité de la Nature Humaine* parût dans le monde; car je ne sache pas que personne jusqu'à cette époque, ait jamais songé à révoquer en doute ce principe, ou à demander pourquoi on l'admet. On avoit bien disputé sur la nature des êtres pensans, sçavoir si elle étoit éthérée ou ignée, matérielle ou immatérielle; mais on avoit toujours accordé que la pensée étoit l'opération d'un être, quel qu'il fût, d'une espece ou d'une autre; & on l'avoit accordé comme un axiôme sur lequel on ne pouvoit former aucun doute.

Cependant puisque l'Auteur de ce traité, qui est sans contredit un des plus habiles métaphysiciens qui aient jamais paru, a regardé ce principe comme un préjugé vulgaire, & qu'il a soutenu que l'esprit n'est absolument qu'une succession d'idées & d'impressions sans sujet pensant, il faut qu'il ait eu quelques raisons pour cela; & son opinion, quelque contraire qu'elle soit aux idées communes du genre humain, demande des égards & de la considération. Je supplie donc une fois pour toutes qu'on ne me fasse pas un

Digitized by Google

crime de montrer que ces notions métaphyſiques & d'autres ſemblables ſont remplies d'abſurdité & incompatibles avec le ſens commun. Je ne prétends point avilir ou rabaiſſer l'eſprit de ces Auteurs, ni de ceux qui croient pouvoir maintenir, ou devoir ſoutenir de telles opinions. Et en vérité, ce n'eſt jamais l'eſprit qui manque dans leur maniere de procéder; on doit dire au contraire qu'il y en a trop & qu'ils ne tombent dans l'erreur que parce qu'ils veulent trop raffiner; ils s'y laiſſent entraîner par une maniere de raiſonner qui répand ſouvent beaucoup de jour ſur les ſujets qu'ils traitent, & qui montre toujours dans eux une pénétration profonde; enſorte que les prémiſſes ſont quelque choſe de plus que cacher les vices des conſéquences.

S'il exiſte des principes certains, ainſi que je le penſe, des principes que la conſtitution de notre nature nous force d'admettre, que nous ſommes néceſſités à regarder comme des données, des axiômes admis dans les affaires de la vie commune, ſans que l'on puiſſe toujours en rendre raiſon, ces principes doivent être

ce que nous appellons les regles ou les maximes du sens commun: tout ce qui leur est manifestement contraire doit être réputé une absurdité.

S'il est vrai, en effet, & si l'on doit admettre pour un principe philosophique, que la sensation & la pensée peuvent être sans sujet pensant, comme le prétendent ces auteurs; il faut convenir que c'est-là la plus étonnante découverte qui ait été jamais faite. La doctrine ordinaire des idées est la cause génératrice d'une conséquence aussi singuliere; elle a du y conduire tout raisonneur conséquent. Il est à croire qu'elle a été entre-vue par plus d'un philosophe; & qu'elle auroit été avouée & soutenue plutôt, si elle n'étoit pas si révoltante & si contraire aux notions ordinaires pour lesquelles les esprits les plus forts conservent toujours une sorte de respect dont ils ont peine à se défaire. Elle demandoit donc un degré d'intrépidité philosophique extraordinaire & peu commun pour l'introduire dans le monde & l'y accréditer.

C'est un point fondamental du système des idées, que chaque objet de la pen-

Digitized by Google

sée doit être une empreinte ou image; c'est-à-dire une foible copie de quelque impression précédente. Ce principe est si généralement reçu & tellement accrédité que l'Auteur de ce Traité de la nature humaine dont nous avons parlé, en fait la base sur laquelle porte tout l'édifice de son système, sans se mettre seulement en devoir de le démontrer, sans en présenter la moindre preuve. C'est comme un fort sur lequel il dresse toutes ses batteries métaphysiques pour porter la destruction dans le ciel, sur la terre, sur le corps & sur l'esprit. Il sentoit tout le parti qu'il pourroit en tirer; & réellement ce seul principe lui suffisoit pour parvenir à son but. Si les empreintes intectuelles sont les seuls objets de la pensée, il faut que la terre & le ciel, les esprits & les corps, & tout ce qu'il vous plaîra, ne désignent que des empreintes intellectuelles & des ideçs; ou bien il faut qu'elles soient des expressions vagues, des mots vuides de sens. Voilà comme cette conséquence, toute étrange qu'elle paroît, est étroitement liée avec la doctrine des idées; il faut, de toute nécessité, ou combattre celle ci, ou admettre l'autre.

Digitized by Google

Les idées semblent être d'une nature ennemie de toutes les autres. Elles furent d'abord & premiérement introduites dans la philosophie sous l'humble dénomination d'images ou de représentations des choses, & l'on ne crut pas que sous une dénomination si douce & si modeste en apparence; elles pussent jamais nuire. Au contraire, on s'en servit avec une adresse merveilleuse à expliquer heureusement les opérations de l'entendement humain. Dès qu'elles furent admises & adoptées, elles commencerent à s'en prévaloir. A mesure qu'on raisonna & qu'on se familiarisa avec elles, elles s'autoriserent du crédit qu'elles avoient pour supplanter peu-à-peu des êtres plus réels: elles sapperent pour-ainsi-dire l'existence de toutes les autres choses pour mieux affermir la leur propre. Elles attaquerent d'abord toutes les qualités secondaires des corps; elles firent voir d'une maniere assez plausible, que le feu n'étoit pas chaud, que la neige n'étoit pas froide, & que le miel n'étoit pas doux; en un mot, que la chaleur, le froid, les sons, les couleurs, le goût, & l'odorat leur appartenoient, n'étant que

Digitized by Google

des idées & des impressions. L'évêque de Cloyne agrandit encore leur domaine. Il trouva, en suivant toujours les mêmes principes avec autant de justesse & de précision que de clarté, que l'étendue, la solidité, l'espace, la figure, & les corps, étoient aussi des idées; & qu'il n'y avoit dans la nature que des idées & des esprits. Enfin le triomphe des idées fut parfait dans le Traité de la nature humaine qui anéantit les esprits, en ne laissant dans l'univers d'autre existence que celle des impressions & des idées. Qui sait si dans la suite des tems ces deux puissances ne tourneront pas leurs armes contre elles-mêmes, & si, ne trouvant plus rien à combattre, elles ne s'entre-détruiront pas, plongeant alors la nature entiere dans un vuide affreux, sans qu'il y ait aucune existence quelconque? Cet événement mettroit à-coup-sûr la philosophie aux abois; car quelle matiere de dispute lui resteroit-il, si les idées & les impressions étoient détruites?

Jusqu'ici néanmoins ces philosophes ont reconnu l'existence des impressions & des idées; ils admettent certaines loix d'analogie, certaines regles de préséance

ſéance en vertu deſquelles les idées & les impreſſions s'arrangent elles-mêmes ſous différentes formes, & ſe ſuccedent l'une à l'autre dans un certain ordre. Dire qu'elles appartiennent à l'eſprit, qu'elles forment ſon domaine, qu'elles n'exiſtent que par lui & dans lui, c'eſt ce qu'ils regardent comme une erreur de la philoſophie vulgaire. Ces idées ſont auſſi libres & auſſi indépendantes, ſelon eux, que les oiſeaux de l'air, ou les atômes d'Epicure errans dans un vuide immenſe. Ne pourrions-nous pas les imaginer ſemblable à ces ſimulacres déliés des choſes qui jouent un ſi grand rôle dans le même ſyſtême?

Principio hoc dico, rerum ſimulacra vàgari,
Multa modis, multis in cunctas undique parteis
Tenuia, quæ facile inter ſe junguntur in auris,
Obvia cum veniunt. LUCR.

Peut-être qu'elles reſſemblent plutôt aux *eſpeces intelligibles* d'Ariſtote, après qu'elles ont été fournies par leur objet, & avant qu'elles viennent frapper l'intellect. Mais pourquoi chercher quelque choſe à quoi l'on puiſſe les comparer, puiſqu'el-

Digitized by Google

les ſont ſeules dans la nature & qu'il n'y a point d'autre exiſtence que la leur? Elles forment elles ſeules l'enſemble de l'univers, prenant & quittant elles-mêmes leur exiſtence ſans aucune cauſe extérieure, ſe combinant enſemble ſous des formes variées & produiſant ainſi divers petits compoſés que le vulgaire appelle *Eſprits*, ſe ſuccédant enſuite les unes aux autres ſuivant des loix fixes dont l'Auteur eſt auſſi inconnu que le tems & le lieu où elles s'exécutent.

Malgré cette brillante & ſubtile théorie, ces idées exiſtantes par elles-mêmes, & indépendantes de tout ſujet d'inhérence, paroiſſent bien nues, quand on les conſidere ainſi abandonnées à elles-mêmes & flottant toutes ſeules dans cet immenſe univers; à la rigueur, leur condition eſt pire que celle où elles étoient auparavant. Deſcartes, Mallebranche & Locke qui faiſoient un grand uſage des idées, les traiterent poliment, eurent des égards & de la conſidération pour elles: l'un les logea dans la glande pinéale, l'autre leur aſſigna le pur intellect pour demeure, le troiſieme les plaça dans Dieu. Ils leur donnerent en-

Digitized by Google

core une commiſſion fort honorable & ils les regardoient comme les repréſentations des choſes ; ce qui les anoblit & leur donna un caractere & de la dignité. Mais l'Auteur du *Traité de la Nature Humaine*, quoiqu'il ne fût pas moins redevable aux idées que ces grands hommes, ne paroît pas avoir eu aſſez de reconnoiſſance pour les ſervices qu'elles lui ont rendus, en leur faiſant préſent d'une exiſtence indépendante ; puiſque par-là elles ſe ſont vues honteuſement chaſſées des poſtes honorables qu'elles occupoient, & obligées de voguer ſur l'océan immenſe de l'univers, ſans amis, ſans ſecours, nues, & privées de tout. Qui ſait ſi elles ne périront pas ; & à qui en attribuer la cauſe, ſi ce n'eſt au zele indiſcret de leurs amis qui ont voulu les trop exalter ?

Quoi qu'il en puiſſe arriver, c'eſt toujours une grande & ſurprenante découcouverte, que celle qui nous fait voir la penſée & les idées ſubſiſtantes ſans être penſant ; découverte accompagnée de conſéquences qui ne ſeront jamais compriſes ni adoptées par ces pauvres mortels plongés dans l'illuſion & les ténebres de

Digitized by Google

l'ignorance, ni par les hommes judicieux qui ne veulent penser & raisonner que sur les principes du sens commun.

Nous avions toujours cru jusqu'ici que la pensée supposoit un sujet pensant, la trahison un traître, l'amour un amant. Tout cela n'est que fumée, erreur & mensonge. Aujourd'hui il est démontré qu'il peut y avoir de la trahison sans traître; de l'amour sans amant; des loix sans législateur; des châtimens sans coupables; des successions de tems sans un tems réel; du mouvement sans choses mues, & sans espace où elles se meuvent. Mais si dans ces exemples nous devons regarder les idées comme l'amant, comme le coupable, comme le traître, l'Auteur de ce système auroit du, par bonté, nous apprendre si ces idées conversent ensemble, si elles ont des devoirs & des obligations réciproques, si elles se doivent mutuellement des égards, si elles peuvent faire des promesses, des traités, des alliances; si elles doivent les garder, ou si elles peuvent les rompre à volonté, si l'on punit l'infracteur, &c. En supposant qu'une suite ou plutôt une compagnie de ces idées fasse un traité,

Digitized by Google

qu'une autre le rompe & qu'une troiſieme puniſſe celle-ci de cette infraction, il y aura lieu de croire que la juſtice, dans ce ſyſtême, n'eſt qu'une vertu idéale.

Il paroiſſoit fort naturel de croire que le *Traité de la Nature Humaine* avoit eu pour Auteur un homme d'un eſprit ſubtil & ingénieux; mais à préſent nous voyons que cet Auteur n'étoit qu'un compoſé d'idées, nées toutes enſemble, & qui ſe ſont arrangées elles-mêmes en vertu de certaines loix, de certaines attractions.

Après tout, ce ſyſtême ſi curieux, ne paroît point adapté à l'état préſent de la nature humaine. Il ne convient véritablement qu'à ces eſprits ſublimes, à ces génies d'élite, fort élevés au deſſus de la ſphere du reſte des mortels, & qui ne portent point l'empreinte de la tache du ſens commun. Tout le monde reconnoît, je penſe, qu'il n'y a que les plus ſubtils ſpéculatifs qui puiſſent atteindre à une ſi haute contemplation: de cette hauteur inacceſſible à tout autre, ils perdent de vue ce monde périſſable, & donnent un nouvel eſſor à leur eſprit

Digitized by Google

pour s'attacher uniquement à la pourſuite de ces idées exiſtantes par elles-mêmes. Il eſt vrai que, lorſqu'ils redeſcendent parmi les mortels & qu'ils viennent converſer avec leurs amis, ce monde idéal s'évanouit comme une ombre légere. Le ſens commun comme un torrent rapide les entraîne malgré eux; & en dépit de leurs raiſonnemens & de toute leur philoſophie, ils ſont obligés de croire à leur propre exiſtence & à celle de tout ce qui les environne.

A dire vrai, c'eſt un bonheur pour eux; car s'ils apportoient dans le monde la ſcience de leur cabinet, on les regarderoit bientôt comme des eſprits malades, ou dignes d'avoir place aux petites maiſons. Je crois encore que la prudence exigeroit d'eux, qu'ils imitaſſent Platon: ce Maître dans l'art de philoſopher n'admettoit perſonne à ſon école que ſous de certaines conditions. Les docteurs de cette école idéale devroient agir ſur les mêmes principes & avoir la précaution de ne point recevoir indifféremment parmi eux tous ceux qui ſeroient aſſez foibles pour croire qu'ils doivent dans la ſociété a-

Digitized by Google

voir les mêmes sentimens & la même doctrine que dans le fond de leur cabinet, & qu'ils doivent suivre dans le cours ordinaire de la vie les principes sur lesquels ils philosophent. Cette philosophie ressemble assez à un de ces petits chevaux sur lesquels se promènent les enfans. Un homme peut, sans faire tort à sa réputation, équiter ainsi puérilement dans le sécret de son cabinet & sans témoins; mais s'il se servoit d'une pareille monture pour aller ou à l'église, ou à la bourse, ou à la comédie, ses parens obtiendroient bientôt un ordre pour le faire renfermer.

SECTION VII.

Notre propre constitution nous force à croire l'existence d'un être sentant, ou de l'esprit. La notion des relations n'est pas toujours acquise par la comparaison des idées considérées sous leurs différens rapports.

Nous abandonnerons donc cette philo-

Digitized by Google

ſophie idéale à ceux qui veulent s'y appliquer, & qui regardent cette étude comme un exercice qu'ils peuvent prendre dans l'ombre de leur cabinet. A préſent nous nous occuperons uniquement à rechercher pourquoi tout le reſte des hommes, en y comprenant même les adeptes (excepté dans les momens où ils ſont livrés à la contemplation dans leur ſolitude) croit ſi fortement & ſi irrévocablement que la penſée doit avoir un ſujet, & qu'elle doit être l'acte ou l'opération d'un être penſant; & pourquoi chaque homme ſe croit lui-même quelque choſe de très diſtinct de ſes idées & de ſes impreſſions, en un mot quelque choſe qui continue toujours d'être identiquement la même, malgré la ſucceſſion, & pendant la variation de ſes idées & de ſes impreſſions. Il eſt impoſſible de remonter à l'origine de cette opinion: tous les monumens hiſtoriques la montrent établie & univerſellement reçue, ſans indiquer l'époque de ſa naiſſance, ou de ſon introduction parmi les hommes. Tous les peuples l'ont adoptée dès leur fondation, comme un point de doctrine inconteſtable. Tous les gouver-

Digitized by Google

vernemens, toutes les loix, de même que toutes les fonctions de la vie, l'ont également ſuppoſée comme invariable & de toute certitude.

Il eſt encore impoſſible à chaque individu de ſe reſſouvenir du moment où il a reçu cette notion; car d'auſſi loin que nous pouvons nous reſſouvenir, nous avons toujours été auſſi fermement perſuadés de notre exiſtence & de celle de toutes les autres choſes, que nous avons été perſuadés qu'un ajouté à un faiſoient deux. Il ſemble donc que cette opinion a précédé tout raiſonnement, toute expérience, toute inſtruction; ce qui eſt d'autant plus probable que nous ne pouvons l'acquérir par aucune de ces voies différentes. Voici donc un fait qu'on ne peut révoquer en doute, ſavoir que tous les hommes, depuis le premier moment qu'ils ont réfléchi, ont intérieurement & conſtamment reconnu que leurs penſées & leurs ſenſations leur atteſtoient une faculté de penſer & de ſentir, avec un être permanent, un eſprit dans qui réſidoit cette faculté; & que nous rapportons tous, d'une maniere uniforme, ſans crainte,

même sans soupçon de mépriſe, toutes les eſpeces de nos ſenſations & de nos penſées à un eſprit qui reſte individuellement le même, quelques différentes & multipliées qu'elles ſoient.

Par quelles regles de logique tirons-nous ces conſéquences? C'eſt ce qu'il eſt impoſſible de dire. Bien plus, il eſt également impoſſible de montrer comment nos ſenſations & nos penſées nous donnent cette notion & cette conception intérieure d'une telle faculté & de ſon ſujet d'inhérence. La faculté de l'odorat, par exemple, eſt quelque choſe de très différent de la ſenſation actuelle de l'odeur; la faculté peut reſter lorſque nous n'avons plus de ſenſation; l'odorat, ſans que nous ſentions actuellement aucune odeur. De même l'être ſentant eſt différent de la faculté de ſentir: il perſiſte encore dans ſon identité individuelle après avoir perdu cette faculté. Cependant cette ſenſation annonce dans nous une faculté & un eſprit; elle nous porte, diſons mieux, elle nous force à en croire l'exiſtence, quoique la raiſon ne puiſſe découvrir aucune liaiſon eſſentielle, aucune connexion néceſſaire en-

Digitized by Google

tre la ſenſation d'une part, & la faculté de ſentir & l'être ſentant de l'autre.

Que croire dans cette alternative? Regarderons-nous le témoignage de nos ſenſations, lorſqu'elles nous atteſtent l'exiſtence de l'eſprit & de ſes puiſſances, comme un préjugé de l'éducation & de la philoſophie, comme une pure fiction de l'imagination, qui ne mérite pas plus de foi auprès des gens ſenſés que les contes des Fées? Croirons-nous au contraire que ce ſont des oracles de la nature, des jugemens que nous n'avons pas portés en comparant des idées entre elles, ou en percevant leur convenance & leur diſconvenance, mais qui nous ſont intimés par la voix même de la nature, qui partent du fond même de notre être, & ſont dans nous indépendamment de nous?

Si ce dernier parti eſt le ſeul raiſonnable, le ſeul conforme à la vérité, comme je le penſe, il nous ſera impoſſible de nous défaire de ces opinions, quelques efforts que nous puiſſions faire pour les rejetter; & ſi, par une obſtination inconcevable, nous venions à bout de les bannir entiérement de notre

Digitized by Google

esprit, nous n'agirions plus en philosophes, mais en vrais insensés. Il faut que ceux qui pensent que ce ne sont pas là des principes naturels fondés sur la constitution de notre être, nous montrent en premier lieu par quelle autre voie nous pouvons acquérir la notion d'un esprit & de ses puissances, ensuite comment nous sommes venus à nous tromper nous-mêmes en croyant que la sensation ne peut exister sans un sujet sentant.

C'est une doctrine reçue de tous les philosophes, que nous n'acquérons de notion des relations qu'en comparant nos idées sous leurs différens rapports. Ce qui se passe dans le cas présent semble contraire à cette doctrine. Ce n'est point d'après les notions d'esprit & de sensation, ni d'après la comparaison que nous sommes supposés en faire, que nous percevons que l'une a relation avec un sujet; & l'autre, avec un acte, ou une opération. Au contraire, une seule de ces deux choses relatives, savoir la sensation, nous découvre à la fois, & sans aucun préalable, le corrélatif & la relation.

L'esprit a donc une certaine faculté

d'inſpiration, ou de ſuggeſtion, ſi j'oſe ainſi parler, laquelle a échappé à la pénétration de preſque tous nos philoſophes, & à laquelle nous ſommes redevables d'une infinité de notions ſimples qui ne ſont ni des impreſſions ni des idées, mais des principes de perſuaſion intime, en un mot une eſpece de ſuggeſtion naturelle. Je vais donner un exemple qui fera mieux entendre ma penſée, que toute autre explication. Nous connoiſſons tous un certain bruit qui, lorſque nous l'entendons, atteſte immédiatement qu'un caroſſe paſſe dans la rue; & non ſeulement ce bruit nous fait imaginer qu'un caroſſe paſſe dans la rue, mais il nous le fait croire & nous le perſuade. Cependant il n'y a point ici de comparaiſon d'idées, ce n'eſt point une perception de convenance ou de diſconvenance qui produit cette perſuaſion; & il n'y a aucune reſſemblance entre le bruit que nous entendons & le caroſſe que nous imaginons & croyons paſſer dans la rue.

Il eſt vrai que cette ſuggeſtion-ci n'eſt point naturelle, ni primitive; elle eſt le réſultat de l'expérience & de

Digitized by Google

l'habitude. Mais je crois avoir fait voir par ce qui a précédé, qu'il y avoit auſſi des ſuggeſtions naturelles; & particuliérement que la ſenſation inſpiroit immédiatement la connoiſſance de l'exiſtence préſente, en portant avec ſoi la perſuaſion intime de l'exiſtence actuelle de l'objet perçu ou ſenti; que la mémoire ſuggéroit de la même maniere la notion de l'exiſtence paſſée en donnant la ferme croyance que l'objet de notre ſouvenir a exiſté dans un tems paſſé; & enfin que nos ſenſations & nos penſées nous inſpiroient auſſi la notion d'un eſprit avec la perſuaſion intime de ſon exiſtence & de ſa relation avec nos ſenſations & nos penſées. C'eſt par un principe naturel ſemblable, qu'il arrive qu'un commencement d'exiſtence ou quelque autre changement dans la nature, nous ſuggere l'idée d'une cauſe, & nous force à croire ſon exiſtence. C'eſt ainſi que certaines ſenſations du toucher, comme nous le ferons voir lorſque nous traiterons ce chapitre, nous ſuggerent immédiatement, en vertu des loix de notre conſtitution, l'extenſion, la ſolidité, & le mouvement, qui ne ſont abſolument point ſemblables

Digitized by Google

aux ſenſations, quoique juſqu'ici on ait toujours confondu toutes ces choſes enſemble.

SECTION VIII.

Qu'il y a dans les corps une qualité ou une vertu que nous appellons odeur. Quelle liaiſon elle a dans l'imagination avec la ſenſation de l'odeur.

Nous avons conſidéré l'odeur, comme une ſenſation, un toucher, ou une impreſſion qui affecte l'eſprit; & c'eſt en ce ſens qu'elle ne peut être ſans un eſprit ou ſans un ſujet ſentant. Mais il eſt évident que tous les hommes donnent beaucoup plus ſouvent le nom d'*odeur* à quelque choſe d'extérieur & hors de l'eſprit, la regardant comme une qualité des corps. Ils entendent par le nom d'odeur quelque choſe qui n'appartient point à l'eſprit; & ils ne ſe font pas la moindre difficulté de concevoir des plantes odoriférantes, répandant leur parfum dans les déſerts de l'Arabie ou dans quelque

isle inconnue & où l'on n'a point encore apperçu de traces humaines. Il n'est point de laboureur, pour peu qu'on lui suppose de bon-sens, qui n'ait une idée claire de ce que nous disons ici, & qui ne soit aussi convaincu de cette possibilité qu'il est convaincu de sa propre existence; ensorte qu'il ne doute pas plus de l'une que de l'autre.

Supposons que cet homme se rencontre avec un philosophe moderne, & qu'il lui demande l'explication de l'odeur dans une plante. Le philosophe lui dit qu'il n'y a point d'odeur dans une plante, ni dans aucune autre chose; que l'odeur est toute entiere dans l'esprit, & que c'est un point démontré dans la philosophie moderne. Ce bon laboureur, il n'en faut pas douter, regardera d'abord ce philosophe comme un plaisant qui veut rire & se divertir de lui. Mais si le philosophe insiste en prenant un ton platonique, & que le laboureur ait lieu de le supposer persuadé de ce qu'il dit, il le regardera comme un fou à lier; ou bien il croira que cette philosophie est une magicienne qui transporte ses disciples dans un monde nouveau, & qui leur

Digitized by Google

donne des facultés différentes de celles dont jouissent les autres hommes. C'est ainsi que la philosophie se brouille avec le sens commun. Mais à qui en est la faute? Pour moi, je pense que le philosophe est le seul blâmable: s'il entend par odeur ce que les hommes entendent communément, il est certainement fou; s'il attache un autre sens à cette expression, sans en avertir les autres, & sans y prendre garde lui même, il abuse du langage, il deshonore la philosophie & ne rend aucun service à la vérité. C'est comme si un berger changeoit ces expressions de *fille* & de *vache*, & qu'il s'efforçât de prouver à son voisin que sa vache file sa quenouille & que sa fille broute l'herbe.

La plûpart des paradoxes de la philosophie idéale ne me semblent guere moins déraisonnables. Les gens vraiment sensés traiteront infailliblement d'absurdités palpables ce que d'ignorans adeptes regarderont comme de profondes découvertes. Je suis donc résolu d'avoir toujours beaucoup d'égards pour les maximes du sens commun, & de ne m'en point départir sans une nécessité absolue.

Digitized by Google

C'eſt pourquoi j'incline à croire qu'il y a réellement quelque choſe dans le lis & dans la roſe, qui eſt appellé *odeur* par le vulgaire, & qui continue toujours d'exiſter quoique ce quelque choſe ou cette odeur ne ſoit point flairée. Tâchons de découvrir ce que c'eſt; par quelle voie cette notion nous eſt communiquée; & quel rapport cette qualité, cette vertu des ſubſtances dites odoriférantes ſe trouve avoir avec la ſenſation de l'odeur ou la faculté de l'odorat.

Suppoſons donc, comme nous l'avons fait plus haut, qu'un homme faſſe pour la premiere fois uſage du ſens de l'odorat. Une légere expérience lui fera connoître que le nez eſt l'organe de ce ſens, & que l'air, ou quelque choſe dans l'air, en eſt le véhicule. Avec un peu plus d'expérience, il trouvera que lorſque ſon nez eſt près de la roſe, il éprouve une certaine ſenſation, & que lorſqu'il l'en éloigne la ſenſation ne ſubſiſte plus. Alors il voit parfaitement qu'il y a une relation fondée en nature entre la roſe & cette ſenſation. La roſe eſt conſidérée comme la cauſe, l'occaſion, ou l'autécédent de la ſenſation; la ſenſation comme un

Digitized by Google

effet ou comme une conséquence de la présence de la rose. L'esprit les fait toujours marcher de pair, & l'imagination ne les sépare jamais.

Nous devons observer ici que, quoique la sensation de l'odeur paroisse avoir un rapport plus intime avec l'esprit qui est son sujet, & avec le nez qui est son organe, cependant aucun de ces deux rapports n'opere aussi puissamment sur l'imagination que celui de cette même sensation avec la rose qui la donne. La raison en est, ce me semble, que sa relation avec l'esprit est plus générale & ne la distingue point des autres odeurs, ni même des goûts, des sons, & des autres genres de sensation. Sa relation avec l'organe est également générale & ne la distingue point des autres odeurs. Mais la connexion qu'elle a avec la rose, est spéciale & constante. Delà il arrive que l'odeur & la rose sont presque toujours inséparables dans l'imagination, de même que le tonnerre & l'éclair, le froid & la gelée.

Digitized by Google

SECTION IX.

Qu'il y a un principe dans la nature humaine, d'où la notion de l'odeur tire son origine, de même que toutes les autres causes & vertus naturelles.

Afin de mieux faire voir comment nous sommes venus à concevoir une qualité ou une vertu dans la rose, que nous appellons odeur ; & pour qu'on sache mieux ce que c'est que l'odeur, il est bon d'observer que l'esprit commence ordinairement fort tard à rechercher les principes qui peuvent le diriger dans l'exercice de ses différentes facultés. L'odeur d'une rose n'est qu'une certaine affection, ou plutôt un certain toucher de l'esprit. Mais comme cette affection n'est point constante, qu'elle passe & revient, il nous faut savoir quand & où nous pouvons l'attendre ; & nous serons toujours dans l'embarras jusqu'à ce que nous trouvions quelque chose qui par sa présence nous donne cette affection & nous l'enleve en se retirant. Quand nous aurons trouvé

Digitized by Google

de quelque chose, nous l'appellerons la cause de cette affection, non pas dans un sens strict & philosophique, comme si le sentiment du toucher étoit réellement produit & effectué par cette cause, mais dans un sens vulgaire; car l'esprit est satisfait, s'il apperçoit une liaison constante entre cette affection & sa cause, & de telles causes ne sont dans la réalité rien autre chose que les loix de la nature. Ayant donc ainsi trouvé l'odeur constamment jointe à la rose, l'esprit est tranquille, sans défiance & sans inquiétude, & il ne se donne point la torture pour savoir si cette étroite liaison est l'effet ou non d'une influence réelle ou d'une cause premiere vraiment efficiente: cette question appartient à la philosophie & n'est point du ressort de la façon commune de penser. Mais chaque découverte d'une connexion semblable est réellement importante dans la vie, & fait une forte impression sur l'esprit.

Nous desirons si ardemment de trouver tout ce qui se passe sous nos yeux, tout ce qui nous arrive dans le cours ordinaire de la vie, lié à quelque autre cho-

Digitized by Google

ſe comme à ſa cauſe ou à ſon principe, que nous ſommes portés à imaginer & à fabriquer des analogies & des liaiſons ſur les plus légeres apparences. Cette foibleſſe humaine eſt très remarquable dans les gens d'un eſprit borné & ſans culture; qui ſont toujours ceux de l'eſpece qui ſe connoiſſent le moins en rapports réels établis dans la nature, & qui pour l'ordinaire ne ſavent pas lier deux idées enſemble. Un malheur, un accident arrive-t-il à un homme dans un certain jour de l'année; auſſitôt il imagine que ce jour eſt un jour maudit, un jour malheureux, & il ne veut point connoître d'autre cauſe de ſon infortune. Si une année après, il lui arrive encore un accident ce jour-là; le voilà confirmé dans ſa ſuperſtition, il établit entre ce jour & ſon malheur une liaiſon réciproque; il raie ce jour du calendrier, & le regarde comme jettant la fatalité ſur tout ce qui ſe fait alors.

Je me reſſouviens d'avoir vu, il y a pluſieurs années, un bœuf blanc qu'on amenoit de la campagne, & qui étoit d'une groſſeur ſi énorme qu'on faiſoit pluſieurs lieues pour l'aller voir. Quelques

mois après, on vit régner une maladie parmi les femmes enceintes. On ne manqua pas de l'attribuer au bœuf blanc; & l'on dit partout que c'étoit cet animal qui avoit causé cette maladie, bien qu'il y eût des femmes malades qui ne l'eussent jamais vu; il suffisoit, selon le peuple, que leurs maris, des parens, des amis, même des étrangers l'eussent vu pour leur avoir communiqué le sort prétendu. Ainsi l'on mettoit une liaison secrete entre ces deux événemens dont on assuroit fermement que l'un étoit l'effet de l'autre.

Quelque sotte & quelque ridicule que fût cette opinion, elle sortoit de la même source où va puiser la philosophie; c'est-à-dire d'un desir ardent de trouver des rapports & des connexions entre les choses, & du penchant naturel, primitif & irrésistible qu'ont les hommes à croire que ce qui s'est fait une fois doit toujours se faire, & que si l'on a autrefois observé tel & tel rapport, on doit encore l'observer. Les augures, les présages, les pronostics, la bonne & la mauvaise fortune, la chyromancie, l'astrologie, tous les arts divinatoires, toutes les interprétations des songes, les

Digitized by Google

fausses hypotheses, les systêmes absurdes, & les vrais principes de la philosophie naturelle, toutes ces choses prennent également naissance de la même racine, c'est-à-dire de la constitution humaine; & elles ne sont distinguées entre elles que par les conséquences que nous en tirons, soit d'après de fausses observations qui nous jettent dans l'erreur, soit d'après un examen exact & scrupuleux qui nous fait découvrir la vérité.

Comme ce n'est que l'expérience qui découvre ces rapports entre les causes naturelles & leurs effets, nous ne nous embarrassons pas de faire d'autres recherches, & nous attribuons à la cause une notion vague & indistincte de pouvoir, de qualité, ou de vertu pour produire son effet. D'ailleurs, il se trouve certaines circonstances dans la vie, qui ne permettent pas de donner des dénominations différentes à la cause & à l'effet. Il arrive de-là que ces deux choses étant étroitement liées ensemble dans l'imagination, & portant à l'esprit la même idée, quoiqu'elles soient fort peu semblables l'une à l'autre, le nom de l'une sert pour toutes les deux; & dans le langage ordi-

Digitized by Google

dinaire ce nom eſt plus fréquemment appliqué à celle des deux qui fixe davantage notre attention. Cet inconvénient occaſionne une ambiguité commune à toutes les langues & qui mériteroit l'attention des philoſophes. Quelques exemples que nous allons donner, ſerviront à confirmer ce qu'on vient de dire.

Le *magnétiſme* déſigne à la fois & la tendance du fer vers l'aimant, & le pouvoir qu'a l'aimant de produire cette tendance. Si l'on demandoit ce que ſignifie le magnétiſme, & ſi c'eſt la propriété du fer ou la propriété de l'aimant qu'il veut déſigner, on ſeroit peut-être d'abord fort embarraſſé. Il eſt vrai qu'avec un peu d'attention, on verroit que nous concevons la vertu attractive de l'aimant comme la cauſe, & le mouvement du fer attiré comme l'effet. Cependant quoique ces choſes ſoient abſolument différentes, elles ſont ſi unies dans l'imagination que nous donnons le nom de *magnétiſme* à toutes les deux.

On doit dire la même choſe de la *gravitation* qui ſouvent ſignifie la tendance des corps vers la terre, & quelquefois la puiſſance d'attraction qu'a la terre, que

Digitized by Google

nous regardons cependant comme la cauſe de cette tendance.

La même ambiguité ſe préſente dans quelques définitions de Newton qui a fait & fabriqué lui-même les mots qu'il y a employés. Dans trois de ſes définitions, il explique parfaitement bien & avec beaucoup de clarté, ce qu'il entend par la quantité *abſolue*, par la quantité *accélératrice*, & par la quantité *motrice* d'une force centripete. Dans la premiere de ces trois définitions la force centripete eſt miſe pour la cauſe, c'eſt-à-dire pour cette vertu que nous concevons dans le centre ou corps central. Dans les deux dernieres, le même mot eſt mis pour l'effet de cette cauſe qui produit la vélocité ou le mouvement vers le corps central.

La *chaleur* ſignifie une ſenſation, & le *froid* une ſenſation contraire. Cependant la chaleur déſigne auſſi une qualité ou un état des corps qui n'a point de contraire, & qui n'a que des dégrés de différence. Lorſqu'un homme ſent la même eau, chaude d'une main, & froide de l'autre, il diſtingue ce qu'il ſent ou ce qu'il touche d'avec la chaleur du corps; & quoi-

qu'il sache que ces deux sensations sont contraires, il n'imagine pas qu'un même corps puisse avoir des qualités contraires en même tems. De même, lorsqu'un homme après une longue maladie revient en santé, & qu'il trouve aux mêmes alimens un goût différent de celui qu'il leur avoit trouvé lorsqu'il étoit malade; malgré cette différence, il ne laisse pas de reconnoître que la qualité appellée *goût* dans le corps est la même qu'auparavant, quoique les sensations qu'il en ait reçues soient peut-être opposées.

Le vulgaire est assez communément accusé par les philosophes, de porter l'absurdité jusqu'à imaginer que l'odeur dans la rose est quelque chose de semblable à la sensation qu'il éprouve. Cette accusation me paroît injuste. Les hommes ne donnent ni les mêmes épithetes à toutes les deux, ni ne raisonnent de la même maniere sur l'une & sur l'autre. Qu'est-ce que l'odeur dans la rose? C'est une qualité, diront-ils, ou une vertu de la rose, ou de quelque chose qui procede de la rose, que nous percevons par le sens de l'odorat; & voilà tout ce que nous en savons. Mais, qu'est-ce

Digitized by Google

que l'odorat? C'eſt un acte de l'eſprit, diront ils, & on n'a jamais imaginé que ce fût une qualité du corps. La ſenſation eſt bien conçue comme renfermant néceſſairement l'idée d'un eſprit ou d'un être ſentant; mais l'odeur de la roſe ne renferme point la même idée. Nous diſons, *ce corps ſent bon, celui-là ſent mauvais;* mais nous ne diſons pas, *cet eſprit ſent bon, cet eſprit ſent mauvais.* L'odeur d'une roſe & la ſenſation que cauſe cette odeur, ne ſont donc pas conçues même par le vulgaire pour être des choſes d'un même genre, quoiqu'il y ait des hommes qui leur donnent ſouvent le même nom.

Nous recueillons de ce qui a été dit, que l'odeur d'une roſe ſignifie deux choſes: 1. une ſenſation qui ne peut avoir d'exiſtence que lorſqu'elle eſt perçue, & qui ne peut être inhérente que dans un eſprit ou un ſujet ſentant; 2. une puiſſance, une qualité, une vertu dans la roſe, ou bien un écoulement de particules qui en procede, qui a une exiſtence permanente, indépendante de l'eſprit, & qui, par la conſtitution de notre nature, produit dans nous la ſenſation. Le pen-

Digitized by Google

chant naturel qui nous porte à juger de tout, pour satisfaire la curiosité que nous avons de tout savoir, nous fait croire qu'il y a une cause permanente de la sensation; nous voulons la trouver promptement, & l'expérience nous détermine à la placer dans la rose. Les noms d'odeurs, de goûts, de sons, de même que ceux de chaud & de froid, ont la même ambiguité dans toutes les langues.

Nous devons aussi remarquer que ces noms ne sont que rarement mis en usage, dans le langage commun, pour désigner les sensations; ils ne signifient pour la plûpart que les qualités extérieures qui sont indiquées par les sensations. Je crois avoir reconnu la cause de ce phénomene. Nos sensations ont différens degrés de force; quelques-unes sont si promptes & si vives qu'elles nous donnent ou beaucoup de plaisir ou beaucoup de douleur; lorsque cela arrive, nous ne portons notre attention qu'à la sensation seule, & nous en faisons l'objet de notre pensée ou du discours. Nous lui donnons un nom qui ne signifie rien autre chose que la sensation; & alors par un mouvement prompt & immédiat nous jugeons

Digitized by Google

que la chose désignée par ce nom, est dans l'esprit seulement & non dans un corps hors de l'esprit. Tels sont les différens genres de maladie, de peines, & les sensations de la faim, & autres appétits. Mais lorsque la sensation n'est pas assez intéressante pour que la pensée puisse s'en occuper, nous ne la considérons plus que comme le signe de quelque chose d'extérieur, avec quoi elle a un rapport secret & une étroite liaison. Après avoir trouvé cette chose, c'est à elle que nous donnons le nom. La sensation alors n'a plus de nom propre, elle devient l'accessoire de la chose exprimée, elle se trouve comprise sous le même nom.

Le nom peut donc à la vérité être appliqué à la sensation, mais il est plus proprement & plus communément appliqué à la chose désignée par la sensation. L'odeur, le goût, le son & les couleurs, sont beaucoup plus considérés comme signes représentatifs qu'en eux-mêmes, & ils sont en cela comme les mots d'une langue, au son desquels on fait moins d'attention qu'au sens qu'ils présentent.

Digitized by Google

SECTION X.

L'esprit est-il actif ou passif dans la sensation?

Il nous reste encore une recherche à faire, savoir si, dans la sensation, l'esprit est actif ou passif. On regardera peut-être ceci comme une question de mots & peu importante. Cependant si l'on fait attention qu'elle nous conduit à considérer les opérations de l'esprit avec plus de précision & de justesse qu'on n'a coutume de le faire, on en jugera autrement.

Je crois que les philosophes modernes sont dans l'opinion que, dans la sensation, l'esprit est passif. Ce sentiment est d'autant plus vrai que nous ne pouvons exciter ou faire naître aucune sensation dans notre esprit, de notre propre mouvement, & selon notre volonté; & que d'une autre part, il paroît presqu'impossible d'éviter la sensation lorsque l'objet est présent. Il paroît encore également très vrai qu'à mesure que l'attention est plus ou moins portée vers la sensation,

Digitized by Google

ou qu'elle en eſt plus ou moins détournée, cette ſenſation eſt plus ou moins perçue, ou plus ou moins rappellée dans le ſouvenir. Tout le monde a éprouvé qu'il peut être diſtrait d'une peine très aiguë par une ſurpriſe ou par quelque autre choſe qui occupe entiérement l'eſprit. Lorſque nous ſommes échauffés dans la converſation, l'horloge peut ſonner ſans que nous l'entendions, ou du moins ſans que nous nous ſouvenions du moment précis où elle a ſonné. C'eſt par la même raiſon que le tumulte & le bruit d'une grande ville commerçante n'eſt que peu entendu de ceux qui ſont nés & qui réſident dans cette ville, tandis qu'il étourdit les étrangers qui vivent à la campagne, dans des endroits plus tranquilles. Je ne déciderai donc pas, ſi lorſque l'eſprit eſt purement paſſif, il s'y trouve alors quelque ſenſation; mais je penſe que nous ſommes intimement convaincus d'avoir donné quelque attention à chaque ſenſation dont nous nous reſſouvenons, quelque récente qu'elle puiſſe être.

Lorſque l'impulſion eſt forte & extraordinaire, on ne peut pas douter qu'il

qu'il ne ſoit auſſi difficile de retenir ſon attention, qu'il eſt impoſſible de s'abſtenir de ſe plaindre & de crier dans des douleurs violentes, ou de faire un écart quand on eſt tranſporté d'une frayeur ſoudaine. Mais il n'eſt pas aiſé de déterminer juſqu'à quel point une réſolution forte & une pratique conſtante peuvent nous roidir contre ces ſortes d'attaques; enſorte que, quoique les Péripatéticiens n'euſſent aucune bonne raiſon pour ſuppoſer un intellect actif & paſſif (puiſque l'attention peut être conſidérée comme un acte de la volonté) cependant j'incline à croire qu'ils ſe ſont approchés plus près de la vérité, en ſoutenant que l'eſprit dans la ſenſation eſt moitié actif & moitié paſſif, que les modernes qui affirment qu'il s'y trouve dans un état purement paſſif. Le vulgaire dans tous les ſiecles a toujours conſidéré la ſenſation, l'imagination, la mémoire & le jugement, comme des actes de l'eſprit. La maniere dont ces mots ſont exprimés dans toutes les langues en eſt une démonſtration. Lorſque l'eſprit y porte beaucoup d'attention, nous diſons qu'il eſt vraiment actif. Mais, s'il étoit vrai

que ces actes de l'esprit ne fussent que des impressions, comme la philosophie idéale voudroit nous le faire croire, nous devrions dire que dans ce cas même d'une grande & forte contention, l'esprit est purement passif; car je ne crois pas qu'un homme attribuât une grande activité au papier sur lequel j'écris, parce qu'il reçoit de ma plume une quantité étonnante de mots & de lettres différentes.

La relation ou le rapport intime que la sensation de l'odeur a naturellement avec la mémoire & l'imagination de cette sensation, & avec l'esprit qui en est le sujet, est commune à toutes nos autres sensations, & même à toutes les opérations de l'esprit. La relation qu'elle a avec la volonté, est commune en cela à toutes les puissances de l'entendement; & son rapport avec cette qualité ou vertu des corps qu'elle désigne, est commune en cela aux sensations du goût, des sons, des couleurs, du chaud & du froid, ensorte que ce que nous avons dit de l'odorat, s'applique aisément à d'autres sens, & à d'autres opérations de l'esprit: ce qui nous sert d'apologie pour l'étendue peut-être trop longue que nous avons donnée à ce Chapitre.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIEME.

DU GOUT.

La plus grande partie de ce que nous venons de dire touchant le sens de l'odorat, s'applique si aisément aux sens du goût & de l'ouïe, que nous laisserons cette application à faire au lecteur judicieux, & nous nous épargnerons à nous-mêmes la peine d'une ennuyeuse répétition.

Il est probable que tout ce qui affecte le goût est en quelque degré dissolvable dans la salive. Il ne seroit pas possible de concevoir que les alimens entrassent si promptement & si facilement dans les pores de la langue & du palais, s'ils n'avoient une affinité chymique avec cette liqueur dont ces pores sont toujours remplis. C'est donc par un art admirable de la nature que les organes du goût sont perpétuellement humectés de cette liqueur, qui est un menstrue universel, & qui mérite d'être examiné plus particulièrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Digitized by Google

sous sa double qualité de dissolvant & de remede. La nature apprend aux chiens & à d'autres animaux, à s'en servir comme d'un remede; & son utilité pour le sens du goût & pour la digestion, est une preuve de l'efficacité de sa vertu dissolvante.

C'est par un dessein prémédité & pour des vues particulieres, que l'organe de ce sens garde l'entrée du canal alimentaire, comme l'organe de l'odorat garde l'entrée du canal de la respiration. Leur position fait que tout ce qui passe dans l'estomac subit un examen scrupuleux de la part de ces deux sens; & il est évident que la nature en leur donnant ce poste, les chargea de distinguer une nourriture saine d'avec des alimens vicieux. Les brutes n'ont pas d'autre guide pour le choix de leur nourriture; & si l'homme étoit dans l'état sauvage, il n'en connoîtroit pas d'autre. Il est probable que l'odorat & le goût, s'ils n'étoient point gâtés par l'incontinence & par d'autres mauvaises habitudes, ne nous porteroient jamais, ou du moins que rarement, à aller chercher quelques alimens nuisibles, parmi

cette foule de productions salutaires & variées que nous offre la nature, nous ne serions point les victimes de ces compositions artificielles d'une cuisine abondante & raffinée, ni les dupes de la pharmacie & de la chymie, si habiles dans l'art de tromper ces deux sens, en distillant des poisons déguisés, qui donnent la mort en flattant agréablement le goût & l'odorat. Il paroît aujourd'hui que ces deux sens sont viciés; & que par le genre de vie peu naturel auquel les hommes sont actuellement livrés, ces deux organes deviennent tous les jours moins propres à remplir leurs fonctions.

Ces deux sens sont encore d'une grande utilité pour distinguer les corps dont la différence n'affecte pas les autres sens, & pour discerner les divers changemens que subit un même corps: changemens qui, dans plusieurs cas, sont plutôt apperçus par le goût & l'odorat, que par d'autres moyens. Combien, par exemple, n'y a-t-il pas de choses dans les marchés qu'on juge bonnes ou mauvaises dans leur genre par le secours seul du goût & de l'odorat, & qu'on reconnoît aussitôt pour n'être pas ce qu'on les

fait ? Il eſt impoſſible de concevoir juſqu'à quel point nous pourrions perfectionner le jugement que nous portons des choſes par le moyen de nos ſens, en examinant avec attention les petites différences de la ſaveur, de l'odeur & des autres qualités ſenſibles. Par un effort ſublime de génie, Newton entreprit de découvrir par les couleurs des corps opaques, la grandeur des plus petites parties tranſparentes dont ils étoient compoſés. Que de nouvelles lumieres ne recevroit donc point la philoſophie naturelle, ſi les qualités ſecondaires étoient bien examinées ?

Il y a des ſaveurs & des odeurs qui irritent les nerfs, qui exaltent & animent les eſprits. Mais cet état d'exaltation pour ainſi dire, n'eſt qu'artificiel ; & par les loix de la nature, il doit bientôt être ſuivi d'un abattement auquel le tems ſeul peut remédier ; ou bien il faut faire un uſage continuel des mêmes ſaveurs & des mêmes odeurs. Cet uſage répété nous les rend néceſſaires ; & crée dans nous un appétit, ou plutôt, un beſoin nouveau qui a toute la force d'une habitude naturelle. C'eſt de cette mo-

Digitized by Google

niere que les hommes ont contracté l'habitude du tabac, des liqueurs, du laudanum & de plusieurs drogues semblables.

La nature en vérité, semble avoir mis de sages bornes aux plaisirs & aux peines que nous pouvons recevoir par ces deux sens. Elle les a renfermés dans des limites si étroites que nous ne pouvons placer, ni sur l'un ni sur l'autre, aucune partie de notre bonheur. Il n'y a peut-être pas un goût ou une odeur si desagréable, à laquelle on ne puisse s'accoutumer par un usage fréquent jusqu'au point de la trouver ensuite agréable. Par la raison des contraires, il n'y a point d'odeur si douce, ni de saveur si exquise qui ne perde tout son parfum & toute sa douceur si l'on s'en sert habituellement. Ainsi ces ceux sens ne nous procurent point de plaisirs ni de peines que la continuité ne puisse bientôt convertir en leurs contraires avec une exacte compensation. C'est bien ici qu'on peut appliquer cette belle allégorie de Socrates: Que quoique le plaisir & la peine soient contraires dans leur nature, cependant Jupiter a tellement

qui ces deux êtres que, quand l'un est appellé quelque part, il n'y vient point sans amener l'autre avec lui.

On remarque parmi les odeurs simples & non composées, une variété si grande, qu'elles ne sont pas seulement différentes entre elles, mais encore très souvent contraires les unes aux autres. On remarque la même chose dans les saveurs; & il paroît qu'une saveur n'est pas moins différente d'une autre saveur, que d'une odeur. Mais si cela est ainsi, comme on n'en peut douter, pourquoi range-t-on toutes les saveurs sous un genre, & toutes les odeurs sous un autre genre? Qu'est-ce qu'une distinction générique? Veut-on dire seulement par-là, que le nez est l'organe des unes, & le palais l'organe des autres? Ne seroit-ce point, abstraction faite de l'organe, parce qu'il y auroit dans ces sensations quelque chose de commun aux odeurs, & quelque autre chose de commun aux saveurs, & que ce seroit par-là que les unes se distingueroient des autres? Il paroît fort probable que cette derniere raison est la véritable; & que sous l'apparence de la plus grande simplicité, il entre du composé dans ces sensations.

Digitized by Google

Pour peu que l'on veuille employer ici l'abſtraction, ſi l'on conſidere cette matiere on reconnoîtra un certain nombre de ſenſations qui, comme pluſieurs autres individus ſimples, ne peuvent être réduites en genres & en eſpeces. Tous les individus d'une même eſpece doivent avoir quelque choſe qui leur ſoit propre à chacun en particulier, & en même tems quelque choſe qui leur ſoit commun avec l'eſpece entiere. L'on doit dire la même choſe des eſpeces à l'égard du genre. Mais cela ſeul ne renferme-t-il pas une ſorte de compoſition? C'eſt ce que je laiſſe aux métaphyſiciens à déterminer.

Les ſenſations qui appartiennent au goût & à l'odorat, ſont ſuſceptibles d'une infinité de modifications, & il n'y a point de langue aſſez riche pour les exprimer toutes. Si quelqu'un goûtoit de mille vins différens, il en trouveroit à peine deux qui euſſent préciſément la même ſaveur. On doit dire la même choſe des autres fruits, & de pluſieurs autres comeſtibles. Cependant parmi ces mille ou deux mille ſaveurs différentes des fruits, ou des liqueurs, à peine pouvons-nous en déſigner vingt avec aſſez

d'exactitude pour en donner une notion distincte à ceux qui n'en ont pas goûté.

Le docteur Grew, ce naturaliste si judicieux & si laborieux, dans un discours à la société royale en 1675, a tâché de faire voir qu'il y a au moins seize saveurs différentes simples; & il en donne l'énumération. Mais en les composant par deux, par trois, par quatre, &c. quelle variété infinie n'en résulte-t-il pas; & quelles immenses combinaisons ne doit pas y appercevoir celui qui s'est familiarisé avec l'art des calculs?

Toutes ces saveurs ont divers degrés de force & de foiblesse, plusieurs ont encore d'autres variations. Il y en a qui se font sentir plus promptement au passage d'un corps onctueux & plein de suc; d'autres ne sont senties que plus lentement; quelques-unes sont plus constantes, d'autres passent plus rapidement. Les unes semblent avoir un mouvement d'oscillation pour-ainsi-dire & se faire sentir par intervalles; d'autres persévèrent constamment au même degré, au moins en apparence; il y en a qui affectent plus certaines parties de l'organe que les autres. Ainsi ces différentes pas-

Digitized by Google

ties, comme les levres, l'extrémité & la racine de la langue, le palais, les papilles des glandes uvulaires, le goſier, &c. peuvent donner lieu à de nouvelles variations du goût. Toutes ces eſpeces ſont rapportées par le ſavant & laborieux écrivain que j'ai cité; & il éclaircit cette matiere par pluſieurs exemples. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on examinât les odeurs avec autant de ſoin & d'exactitude; il eſt à croire qu'on y trouveroit une auſſi grande variété.

Digitized by Google

CHAPITRE QUATRIEME.

DE L'OUIE.

SECTION I.

Variété des ſons; leur diſtance & leur place connues par la coutume, & non par le raiſonnement.

Les ſons ne ſont peut-être pas moins variés dans leurs modifications, que les ſaveurs & les odeurs. D'abord, les ſons different dans le ton; & l'oreille eſt capable de percevoir quatre ou cinq cens variations de ton dans le ſon, & probablement tout autant de différens degrés de force. C'eſt en combinant ces différens degrés que nous trouvons plus de vingt mille ſons ſimples qui different en ton ou en force, en ſuppoſant chaque ton parfait. Mais il faut obſerver que, pour faire un ton parfait, il faut un grand nombre d'ondulations, leſquelles doivent être toutes d'une égale durée, d'une égale étendue, ſe ſuivre

Digitized by Google

l'une l'autre avec une régularité parfaite. Il faut encore que chaque ondulation soit composée de l'action & de la réaction d'une infinité de particules d'air élastique dont les mouvemens sont isochrones & tous uniformes dans leur force & leur direction. Par-là nous pouvons aisément concevoir une prodigieuse quantité de variations du même ton, provenant de ces irrégularités, & occasionnées par la constitution du corps sonore, sa figure, sa situation, ou la manière de le frapper; par la nature du milieu élastique, ou le dérangement de ses parties que d'autres mouvemens agitent; enfin par la constitution de l'oreille elle-même qui reçoit l'impression.

La flûte, le violon, le hautbois, & le cors-de-chasse peuvent tous faire entendre un même ton; & cependant ce ton sera aisé à distinguer; celui du violon ne sera point absolument le même que celui de la flûte. Bien plus, si vingt ou trente voix humaines rendoient toutes le même son, & avec une force égale, on y appercevroit encore de la différence. La même voix, entre les différences sonores qui lui sont propres,

Digitized by Google

eſt encore ſuſceptible de beaucoup de variations ſoit par la maladie ou la ſanté, la vieilleſſe ou la jeuneſſe, la foibleſſe ou l'embonpoint du corps, & par la diſpoſition de l'eſprit ou triſte ou joyeuſe. Les mêmes mots prononcés par des étrangers & par les naturels du pays, ou par les perſonnes du même pays mais d'une province différente, ne ſe reſſemblent pas tout-à-fait pour le ſon. Cette immenſe variété des ſenſations de l'odeur, du goût, & du ſon, ne nous a pas été donnée en vain & ſans quelque deſſein particulier. Ce ſont des ſignes auxquels nous connoiſſons & diſtinguons les choſes qui ſont hors de nous-mêmes; il étoit naturel que la variété des ſignes répondît en quelque ſorte à la variété des choſes qu'ils devoient déſigner.

Il paroît que c'eſt la coutume & l'uſage qui nous apprennent à diſtinguer le lieu des corps & leur nature par le moyen de leurs ſons. Tel bruit ſe fait dans la rue, tel autre dans la maiſon: l'un m'annonce quelqu'un qui frappe à la porte, l'autre quelqu'un qui monte l'eſcalier; tout cela eſt probablement le fruit de l'expérience. Je me rappelle qu'un jour étant cou-

Digitized by Google

ché, je fus saisi d'une frayeur soudaine; mon cœur se mit à battre si violemment que je crus qu'il y avoit quelqu'un qui frappoit à ma porte. Je me levai, j'allai ouvrir, & j'y allai même deux ou trois fois, avant que je m'apperçusse que ce n'étoit qu'un battement de cœur. Il est vraisemblable que, si nous n'avions pas l'expérience pour maître, nous saurions aussi peu d'où vient un son, si c'est de la gauche ou de la droite, d'en-haut ou d'en-bas, d'une grande ou d'une petite distance, que nous connoîtrions peu si c'est le son d'un tambour, d'une cloche, ou d'une trompette. La nature est économe dans ses dons: elle ne veut point, aux dépens d'un instinct particulier, nous donner une connoissance que l'expérience nous fait bientôt acquérir par le moyen d'un principe général qu'elle a fait entrer dans la constitution de l'homme.

Nous sommes tellement faits que la plus petite expérience va nous apprendre à rapprocher, à lier ensemble des objets qui n'ont entre eux aucun rapport; ce qui arrive non-seulement par un effort de l'imagination, mais encore par

une impreſſion ou perſuaſion intime. Lorſque j'entends un certain bruit, j'en conclus immédiatement & ſans raiſonner que c'eſt un caroſſe qui paſſe. Il n'y a point là-dedans de prémiſſes d'où cette conſéquence ſoit inférée ſuivant les regles de la logique; c'eſt l'effet d'un principe naturel qui nous eſt commun avec les animaux.

Quoique ce ſoit par l'ouïe que nous ſoyons capables des perceptions de l'harmonie, de la mélodie, & des charmes de la muſique, cependant ces charmes, pour être bien ſentis, paroiſſent exiger une faculté plus pure, plus élevée, ce que nous appellons une oreille muſicale. Mais comme elle a des degrés bien différens dans ceux qui n'ont que la ſimple faculté de l'ouïe également parfaite, nous ne la mettrons point dans le nombre des ſens extérieurs; nous la placerons plutôt dans une claſſe ſupérieure.

Digitized by Google

SECTION II.

Du langage naturel.

Le langage eſt ſans contredit un des plus nobles uſages du ſon; ſans le langage, le genre humain différeroit à peine de la brute. On conſidere communément le langage comme une pure invention des hommes qui de leur nature ne ſont pas moins muets que les animaux, mais qui ſe trouvant partagés d'un degré ſupérieur de raiſon ont inventé des ſignes artificiels pour exprimer leurs penſées, & les ont établis d'un conſentement commun. Mais l'origine des langues me paroît mériter une conſidération particuliere, non ſeulement parce que cette recherche peut être de quelque importance au progrès du langage, mais parce qu'elle eſt de notre ſujet & qu'elle peut nous faire découvrir quelques-uns de ces premiers principes épars dans la nature humaine. Je vais donc expoſer mes penſées à cet égard.

Par le langage j'entends tous les ſignes

dont les hommes font usage pour se communiquer réciproquement leurs pensées, leurs connoissances, leurs intentions, leurs desseins & leurs desirs. Il me semble que ces signes sont de deux sortes. Il y en a qui n'ont d'autre signification que celle que les hommes y ont attachée eux-mêmes d'un accord unanime. Il y en a d'autres qui antérieurement à cet accord, & indépendamment de toute convention, ont une signification que chaque homme entend naturellement par instinct. Le langage composé de signes artificiels peut donc être appellé *artificiel*; celui qui n'est formé que des signes naturels, nous l'appellerons langage *naturel*.

Il est aisé d'après ces définitions, de faire voir que, si les hommes n'eussent pas eu préalablement un langage naturel, ils n'eussent jamais été capables d'inventer le langage artificiel, malgré la prééminence de leur raison & de leur entendement sur le reste des animaux. Puisque tout langage artificiel suppose une convention unanime d'attacher certaine signification à certain signes, il faut que cette convention ait existé avant l'usage

Digitized by Google

de ces signes artificiels. Or il ne peut y avoir de consentement unanime sans quelques signes, c'est-à-dire sans un langage. Il y avoit donc un langage naturel, avant l'invention & l'institution du langage; & c'est précisément ce qu'il nous falloit démontrer.

Si le langage en général n'étoit qu'une invention humaine, telle que l'écriture ou l'imprimerie, nous trouverions toutes les notions aussi muettes que les brutes. Il est vrai que les brutes ont quelques signes naturels par lesquels elles s'entendent & se comprennent mutuellement; des signes qui leur servent à exprimer leurs propres idées, leurs affections, leurs craintes & leurs desirs. A peine le petit poussin est-il éclos qu'il entend déja les sons par lesquels sa mere l'invite à manger, & par lesquels elle lui exprime ou sa joie ou ses allarmes. Un chien, un cheval distinguera très bien de lui-même & par sa propre nature, au ton de la voix de l'homme qui lui parle, si l'on prétend le caresser ou le menacer. Mais les brutes, autant que nous en pouvons juger, n'ont aucune notion de contract, de

traité, ni d'obligation morale d'y être fidele. Quand la nature refuse ces notions, il est aussi impossible de les acquérir par le secours de l'art, qu'il l'est à un aveugle de se faire une idée des couleurs. Il y a des animaux qui sont sensibles à l'honneur & aux affronts; il y en a qui ont du ressentiment & de la reconnoissance; mais il n'y en a pas un, du moins autant que nous en pouvons juger, qui puisse faire une promesse ou donner sa foi, parce qu'ils ne portent en eux-mêmes aucune notion semblable. Si le genre humain n'avoit donc pas ces notions infuses, & qu'il n'eût pas reçu des signes naturels pour les exprimer, les hommes, avec tout leur esprit & leur génie, n'eussent jamais été capables d'inventer un langage.

Les élémens du langage naturel du genre humain, ou ces signes qui expriment naturellement nos pensées, peuvent être réduits à trois genres différens, aux modulations de la voix, aux gestes, & aux traits du visage ou à la physionomie. C'est par ces moyens, que deux sauvages, qui n'ont point de langage artificiel

qui leur soit commun, vont converser ensemble; qu'ils se communiqueront leurs pensées d'une maniere assez comprehensible; qu'ils demanderont & qu'ils refuseront; qu'ils affirmeront ou nieront; qu'ils feront des menaces ou des supplications; qu'ils trafiqueront, donneront leur foi & leur promesse, feront des traités & des alliances. Tous ces faits pourroient être confirmés, s'il étoit nécessaire, par des histoires revêtues d'une autorité à laquelle il n'est pas possible de se refuser.

Le genre humain ayant donc en partage un langage commun, quoique fort peu étendu & adapté seulement aux nécessités de la nature, il ne falloit pas un si grand génie pour lui donner de la perfection, en y ajoutant des signes artificiels qui suppléassent à ses défauts; ces signes ont du se multiplier avec les arts nécessaires à la vie sociale & en proportion de l'accroissement des sciences. De tous ces signes factices, les articulations de la voix paroissent être les plus propres pour la formation de la parole, & comme le genre humain les a toujours employées à cet usage, nous avons lieu

Digitized by Google

de croire que c'eſt à ce deſſein qu'elles nous ont été données par la nature. Son intention n'étoit probablement pas que nous laiſſaſſions à l'écart l'uſage des ſignes naturels, c'étoit aſſez que nous fuſſions ſuppléer à leurs défauts par le moyen des ſignes artificiels. Un homme qui va toûjours en caroſſe perd peu-à-peu l'uſage de ſes jambes. De-même, celui qui ne ſe ſert continuellement que des ſignes artificiels, perd à la fois & la connoiſſance & l'uſage des ſignes naturels. Les muets ou ſourds de naiſſance retiennent beaucoup plus la connoiſſance & l'uſage des ſignes naturels, que les autres hommes, parce que la néceſſité les y oblige. C'eſt par la même raiſon, que les ſauvages en font bien autrement uſage que les peuples civiliſés. C'eſt ſurtout de ces ſignes naturels, que le langage emprunte la force & l'énergie; moins il en eſt rempli, moins il eſt perſuaſif, moins il a d'expreſſion. Voilà pourquoi l'écriture eſt moins expreſſive que la lecture, & la lecture moins expreſſive que la converſation. La converſation devient elle-même froide & languiſſante, ſi elle n'eſt accompagnée

Digitized by Google

de ces inflexions propres & naturelles, de cette force & de ces variations de la voix, qui la rendent si vive & si intéressante. La conversation devient encore plus animée & elle reçoit plus de chaleur, si nous y ajoutons le langage des yeux & celui des traits du visage. Si nous y joignons la force de l'action, elle acquiert plus d'énergie & se trouve naturellement alors dans son état de perfection.

Lorsque le discours est naturel, il devient non seulement un exercice de la voix & des poumons, mais encore de tous les muscles du corps; & cet exercice ressemble alors à celui des muets & des sauvages, dont le langage, en se rapprochant plus près de la nature, s'apprend aussi plus aisément & se trouve plus expressif.

N'est ce pas une chose affreuse & pitoyable, que les rafinements d'une vie civilisée, au lieu de suppléer aux défauts du langage naturel, le déracinent entiérement, & mettent à sa place des articulations plates & languissantes de sons qui ne présentent rien à l'esprit; ou qu'ils lui substituent des lettres & des carac-

Digitized by Google

res vuides de ſens & qui n'ont aucune ſignification. On fait ordinairement conſiſter la perfection du langage à exprimer les ſentimens & les penſées humaines par ces ſignes triſtes & lugubres. En vérité, ſi c'eſt-là la perfection du langage artificiel, c'eſt à coup-ſûr une corruption de celui de la nature.

Les ſignes artificiels ſignifient, mais ils n'expriment pas; ils parlent à l'entendement, ſi vous voulez, comme les caracteres & les figures algébriques, mais ils ne diſent rien au cœur, aux paſſions, aux affections, à la volonté. Le cœur & les paſſions demeurent plongés dans le ſommeil & l'inaction, juſqu'à ce que nous nous ſervions du langage naturel pour leur parler. Alors ils ſe réveillent, ils nous écoutent attentivement, & nous obéiſſent.

Il ſeroit fort aiſé de faire voir que la muſique, la peinture, la poéſie, & l'art oratoire, ſont bien loin d'être des arts expreſſifs, dans l'état où ils ſont dans ce ſiecle éclairé; quoique la connoiſſance de ces beaux arts exige dans nous un goût délicat, un jugement exquis, & beaucoup d'étude & de pratique. Ils ne

ne ſont autre choſe que le langage de la nature que nous apportons avec nous en venant au monde, mais que nous avons oublié faute d'uſage, & que nous ne venons à bout de recouvrer qu'avec de très grandes difficultés.

Aboliſſez pour un ſiecle, l'uſage des ſons articulés & de l'écriture, & vous verrez que chaque homme ſera un peintre, un acteur, & un orateur. Nous ne prétendons pas dire qu'un tel expédient ſoit praticable; ou que, quand même il le ſeroit, l'avantage qui en réſulteroit, compenſeroit la perte que nous ferions; mais nous voulons ſeulement prouver que les hommes étant portés par la nature & par la néceſſité à vivre en ſociété, ils feront tout ce qui eſt en leur pouvoir pour ſe faire entendre; & que lorſqu'ils ne pourront pas en venir à bout par le moyen des ſignes artificiels, ils ſeront toujours ſûrs de le faire par les naturels; celui qui entendra le mieux ces ſignes naturels, qui en connoîtra mieux l'uſage & l'application propre, ſera auſſi le meilleur juge dans tous les arts expreſſifs.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIEME.

DU TOUCHER.

SECTION I.

Du froid & du chaud.

Les trois sens qui viennent d'être l'objet de nos considérations, sont fort simples & très uniformes. Ils ne présentent chacun qu'un seul genre de sensation, & ils ne désignent qu'une seule qualité dans les corps. Par l'oreille, nous percevons les sons & rien autre chose; les saveurs, par le palais; & les odeurs, par le nez. Ces qualités ne sont également que d'un seul ordre: ce sont des qualités seconduires. Mais par le toucher nous ne percevons pas seulement une qualité, nous en percevons plusieurs & de différens genres. Les principales sont le froid & le chaud, le dur & le mou, le raboteux & le poli, la figure, la solidité, le mouvement & l'étendue. Nous allons les considérer chacune à leur rang.

Digitized by Google

Quant au froid & au chaud, on avouera aiſément que ce ſont des qualités ſecondaires & du même ordre que les odeurs, les ſaveurs & les ſons. Par conſéquent, tout ce qui a déja été dit des odeurs, peut s'appliquer aiſément au chaud & au froid, c'eſt-à-dire que les mots de *chaud* & de *froid* ont chacun deux ſignifications. Quelquefois ils ſignifient certaines ſenſations de l'eſprit, qui ne peuvent avoir d'exiſtence que lorſqu'elles ſont perçues, & qui ne peuvent auſſi exiſter que dans l'eſprit ou dans un ſujet ſentant. Mais ils ſignifient plus fréquemment une qualité des corps, qui par les loix de la nature, excite dans nous les ſenſations du froid & du chaud. Quoique l'uſage nous ait tellement accoutumés à lier la ſenſation avec cette qualité, que nous ne pouvons les ſéparer ſans une peine extrême, cependant elle n'y a pas la moindre reſſemblance; & cette qualité peut exiſter lorſque la ſenſation eſt perdue, ou dans le tems même qu'il n'y en a point du tout.

Les ſenſations du chaud & du froid ſont parfaitement connues, car elles ne

Digitized by Google

sont & ne peuvent être que ce que nous sentons qu'elles sont. Mais il n'en est pas de même des qualités des corps que nous appellons *chaud* & *froid*; elles sont peu connues. Nous ne les concevons que comme des causes que nous n'entendons pas, c'est-à-dire comme des occasions des sensations auxquelles nous donnons les mêmes noms. Mais quoique le sens commun ne nous dise rien de leur nature, cependant si nous voulons le consulter, il nous apprendra qu'elles existent. Nier qu'il y ait du froid & de la chaleur, quoique on ne les sente pas, ce seroit une absurdité grossiere qui ne mériteroit pas d'être réfutée. Il seroit aussi ridicule de le nier, que de soutenir que le thermometre ne peut ni monter ni descendre à moins qu'il n'y ait quelqu'un qui y soit présent; ou que la Côte de Guinée seroit aussi froide que la Nouvelle Zemble, si elle n'avoit point d'habitans qui sentissent la chaleur excessive qui y regne.

C'est aux philosophes à rechercher, par des expériences propres & par des inductions sures, ce que le froid & le chaud sont dans les corps. La chaleur est-elle un élément particulier répandu

dans toute la nature, & accumulée dans le corps chaud; ou n'eſt-elle qu'une vibration des parties du corps chaud; ou le chaud & le froid ſont-ils ſeulement des qualités contraires, ainſi que les ſenſations qu'elles nous font éprouver qui ſont indubitablement oppoſées; ou enfin le chaud n'eſt-il qu'une qualité, & le froid n'eſt-il que ſa privation? Toutes ces queſtions ſont du domaine & du diſtrict de la philoſophie, car le ſens commun ne nous dit rien ni pour ni contre aucun de ces points.

Quelle que ſoit la nature de cette qualité des corps que nous appellons *chaleur*, nous ſavons ſeulement qu'elle ne reſſemble en rien à la ſenſation du chaud, & c'eſt tout ce que nous en connoiſſons. Il n'eſt pas moins abſurde de ſuppoſer de la reſſemblance entre la ſenſation & cette qualité, que de ſuppoſer que la maladie de la goutte reſſemble à un quarré ou à un triangle. L'homme le plus ſimple, mais qui ne ſera pas tout-à-fait dénué de ſens commun, n'imaginera jamais que la ſenſation de la chaleur, ou quelque autre choſe que ce ſoit qui reſſemble à cette ſenſation, ſoit dans le

feu. Il penſe ſeulement qu'il y a quelque choſe dans ce feu, qui eſt cauſe que lui & d'autres êtres ſenſibles comme lui, éprouvent de la chaleur. Cependant comme ce mot, dans le langage commun, déſigne plus ſouvent & plus proprement cette qualité ou ce quelque choſe d'inconnu qui eſt dans le feu, qu'il ne déſigne la ſenſation occaſionnée par cette qualité, cet homme riroit avec raiſon au nez du philoſophe qui lui nieroit qu'il y a de la chaleur dans le feu; & il penſeroit qu'une telle doctrine ſeroit abſolument contraire aux principes du ſens commun.

SECTION II.

Des corps mous, & des corps durs.

Nous entendons toujours par les mots de *dur* & de *mou*, des propriétés ou des qualités réelles des corps, dont nous avons une conception diſtincte.

Lorſque les parties d'un corps ſont tellement adhérentes l'une à l'autre qu'on

Digitized by Google

ne peut les faire changer de forme sans beaucoup de peine & de travail, on l'appelle un corps dur. Mais lorsqu'on peut aisément en déplacer les parties, on l'appelle un corps mou. Voilà toute la notion que les hommes ont de la dureté & de la qualité qui lui est opposée. Elles ne sont ni des sensations, ni rien qui ressemble aux sensations. Elles étoient des qualités réelles, avant qu'elles fussent perçues par le toucher, & elles continuent d'être les mêmes, quoiqu'elles ne soient pas perçues. En effet, si quelqu'un vouloit soutenir qu'un diamant n'est dur que lorsqu'on le tient en main, qui voudroit croire que cet homme eût l'esprit sain?

Il existe, il n'en faut pas douter, une sensation par laquelle nous percevons qu'un corps est dur, ou qu'un corps est mou. On éprouve aisément la sensation de dureté ou la sensation excitée par un corps dur, en pressant la main contre une table, & en faisant attention au toucher qui en résulte, mettant à l'écart, autant qu'il est possible, toute pensée de la table, de ses qualités, & de toute chose extérieure. Autre chose est d'éprouver

la sensation, & autre chose est de l'examiner, de l'étudier & d'en faire l'objet de sa réflexion. La premiere est fort aisée, & l'autre est extrêmement difficile, du moins en certaines circonstances.

Nous sommes si accoutumés à regarder la sensation comme un signe, & à passer immédiatement à la qualité qu'elle désigne, qu'il y a lieu de croire que la sensation de la dureté des corps, n'a jamais fait l'objet de la pensée de l'homme ni chez le vulgaire ni chez les philosophes, puisqu'elle n'a point de nom propre dans aucune langue. Il n'y a pas de sensation plus distincte, ni plus fréquente, & cependant on n'y fait point d'attention; elle échappe à l'esprit, elle passe légérement comme l'ombre, & elle sert seulement à faire reconnoître une qualité des corps que la nature elle-même nous dit devoir y exister.

Il y a certainement des cas où il n'est pas difficile de suivre la sensation occasionnée par la dureté d'un corps: par exemple, lorsqu'elle est si violente qu'elle cause une peine considérable. La nature alors fait entendre sa voix, elle nous force à y prendre garde, & nous recon-

Digitized by Google

noissons que cette peine violente n'est vraiment qu'une pure sensation qui ne peut subsister que dans un sujet pensant. Lorsqu'un homme a heurté violemment sa tête contre une colonne, qu'on lui demande si la douleur qu'il ressent a aucune ressemblance à la dureté du marbre, ou s'il imagine que quelque chose de semblable à ce qu'il souffre soit dans ce bloc inanimé; on prévoit aisément sa réponse.

L'attention de l'esprit, dans un cas semblable, est entiérement tournée vers la douleur qu'on éprouve; & à parler le langage ordinaire, cet homme ne sent rien dans la colonne, mais il sent une grande douleur dans la tête. Les choses se passent bien autrement, lorsque ce même homme frotte doucement sa main contre la colonne. Alors il vous dira qu'il ne sent rien dans sa main, mais qu'il sent de la dureté dans le marbre. N'a-t-il pas également une sensation dans ce cas-ci, comme dans l'autre? Oui sans doute; mais c'est une sensation que la nature lui donne comme un signe qu'il y a quelque chose dans cette pierre; & en conséquence de cet avertisse-

ment, il fixe auſſitôt ſon attention ſur la choſe déſignée ; & quelque exactitude qu'il apporte à examiner cette ſenſation, ce ne ſera qu'avec beaucoup de peine qu'il pourra ſe perſuader qu'elle renferme en elle-même quelque choſe de différent & de diſtinct de la dureté qu'elle a déſignée.

Quelque difficile qu'il ſoit de ſuivre cette ſenſation fugitive, de l'arrêter dans ſa courſe, & de la ſéparer de la dureté, dans l'ombre de laquelle on la voit auſſitôt s'envelopper, un philoſophe doit pourtant redoubler de peine & de travail pour la ſaiſir ; autrement il lui ſera impoſſible de raiſonner juſte ſur ce ſujet, & même de bien comprendre ce que nous venons de dire ici ; car pour juger une matiere de cette nature ſans appel & en dernier reſſort, il faut en venir à ce qu'un homme ſent & perçoit dans ſon eſprit.

Il eſt étonnant, en vérité, qu'une ſenſation que nous éprouvons chaque fois que nous touchons un corps dur ; à laquelle nous pouvons réflechir autant & auſſi long-tems qu'il nous plaira ; qui eſt auſſi diſtincte, & auſſi déterminée qu'u-

Digitized by Google

ne ſenſation unique peut l'être, ſoit cependant inconnue, qu'on n'en ait jamais fait l'objet d'un examen ſérieux & qu'on ne lui ait donné de nom dans aucune langue. N'eſt-il pas également ſurprenant que les philoſophes & tous les autres hommes l'aient abſolument laiſſé paſſer, ou l'aient confondue avec cette qualité des corps que nous appellons *dureté*, & avec laquelle elle n'a pas la moindre reſſemblance? N'en pourrions-nous pas conclure que la connoiſſance des facultés humaines eſt encore au berceau; que nous n'avons pas encore appris à étudier & à réfléchir ſur ces opérations de l'eſprit dont nous avons chaque jour & à chaque moment de notre vie le ſentiment intime; & que nous contractons pour-ainſi-dire des habitudes d'inattention de ſi bonne heure, qu'elles nous deviennent auſſi difficiles à vaincre qui les habitudes vicieuſes? Je m'imagine que cette ſenſation ſe fait plus particuliérement connoître quand nous ſommes dans l'enfance, & qu'alors nous y portons attention. Mais enſuite on ſe familiariſe avec elle, on s'y accoutume, on la laiſſe échapper, & on tourne tou-

Digitized by Google

te son attention vers la chose qu'elle a désignée. C'est ainsi que lorsqu'on apprend une langue, on s'applique d'abord plus particuliérement aux sons & à la prononciation, afin de la pouvoir parler, & lorsqu'on est venu à bout d'acquérir l'accent, on ne fait plus alors attention qu'au sens des mots.

Si ce cas est celui où nous nous trouvons à l'égard de la sensation dont je parle, nous devons redevenir enfans, pour être philosophes. Nous devons surmonter des habitudes qui se sont fortifiées avec l'âge, depuis que nous commençâmes à penser: habitudes, dont l'utilité dans le commerce ordinaire de la vie, cache les difficultés qu'elles présentent au philosophe, pour découvrir les principes constitutifs de l'entendement humain.

La cohésion des parties d'un corps, n'est pas plus semblable à la sensation de sa dureté, que la vibration d'un corps sonore ne ressemble au son que j'entends; il n'est pas possible à ma raison d'appercevoir aucune connexion entre l'un & l'autre. Il n'est personne qui puisse dire pourquoi la vibration d'un corps n'auroit pas pu donner la sensation de l'odo-

Digitized by Google

rat, ou pourquoi l'émission que fait un corps de ses particules, n'auroit pas pu affecter notre oreille, si c'eût été la volonté de l'Auteur de la nature. De même, personne ne sauroit assigner de raison, pourquoi la sensation de l'odeur, de la saveur ou du son n'auroit pas pu nous désigner la dureté des corps aussi bien que celle que la nature a spécialement chargée de cet emploi. Personne en vérité, ne concevra jamais qu'une sensation ressemble à une qualité quelconque des corps; & on ne fera jamais voir par de bonnes raisons, que toutes nos sensations n'auroient pu être ce qu'elles sont, quand même on supposeroit qu'il n'existât jamais ni corps, ni qualité matérielle.

Nous rencontrons ici un problême qui nous intéresse d'assez près pour que nous tâchions de le résoudre. La dureté des corps est une qualité que nous concevons aussi distinctement, & que nous croyons aussi fermement qu'aucune autre chose dans la nature. Nous n'avons d'autre moyen d'acquérir l'idée de cette dureté & la persuasion intime qu'elle existe, que celui d'une certaine sensation du toucher,

Digitized by Google

avec laquelle cette qualité des corps n'a pas la moindre reſſemblance ; & nous ne pouvons inférer l'une de l'autre par aucune regle de raiſonnement. La queſtion eſt donc de ſavoir comment nous parvenons à cette perception & à cette perſuaſion intérieure.

D'abord, quant à ce qui regarde la perception de la dureté, l'appellerons-nous une idée de ſenſation ou une idée de réflexion ? Ce dernier nom ne lui convient du tout pas ; le premier ne lui convient guere plus, à moins que nous ne voulions appeller une idée de ſenſation, quelque choſe qui ne reſſemble en rien à une ſenſation. Il faut donc convenir que l'origine de cette idée de la dureté des corps, quoiqu'elle ſoit une des plus communes & des plus diſtinctes que nous ayons, ne ſe trouve dans aucun de nos ſyſtêmes ſur l'eſprit humain, pas même dans ceux où l'on a fait tant d'efforts pour faire naître toutes nos idées de la ſenſation & de la réflexion ſur nos ſenſations.

Secondement, en ſuppoſant que nous ayons acquis l'idée de la dureté des corps, comment parvenons-nous à cet-

te perſuaſion intime qui nous aſſure l'exiſtence d'une telle qualité ?

Eſt-il évident en ſoi & par la ſeule comparaiſon des idées, qu'une telle ſenſation ne pourroit pas avoir lieu s'il n'exiſtoit pas une telle qualité dans les corps? Non, il ne l'eſt pas. Peut-on le prouver par des raiſons ſans réplique, ou au moins par des probabilités? Non, cela eſt impoſſible. Pourquoi le croyons-nous donc? Seroit-ce de la tradition, de l'éducation ou de l'expérience que nous tenons cette croyance? Non, ce n'eſt par aucune de ces voies que nous l'avons acquiſe. La rejetterons-nous donc, comme n'étant nullement fondée en raiſon? Helas! il n'eſt pas en notre pouvoir d'y renoncer; elle triomphe de la raiſon, & ſe rit de tous les propos des philoſophes. L'Auteur même du Traité de la nature humaine, voyant pluſieurs raiſons pour la rejetter & n'en voyant aucune pour l'admettre, n'a pu s'en délivrer que très difficilement, dans le ſilence, & au fort de ſes ſpéculations. Encore n'eſt-il pas toujours ſi bien en garde contre ſes ſuggeſtions, qu'il ne s'y rende quelquefois bongré malgré,

Digitized by Google

entraîné par une néceſſité irréſiſtible.

Que dirons-nous donc d'une perception & d'une perſuaſion qui ſont ſi biſarres, ſi étranges, ſi intraitables? Nous conclurons que, par un principe originel de notre conſtitution, une certaine ſenſation du toucher excite à la fois dans l'eſprit, & la perception de la dureté des corps, & la perſuaſion intime de ſon exiſtence; ou plutôt que cette ſenſation eſt un ſigne naturel de cette qualité inhérente dans les corps durs. Ce que nous allons ajouter rendra cette vérité encore plus ſenſible.

SECTION. III.

Des ſignes naturels.

On ne remarque dans les ſignes artificiels, ni reſſemblance ni connexion naturelle entre le ſigne & la choſe exprimée. Il en eſt de même des ſignes naturels. Le mot *or* ne reſſemble pas plus à la ſubſtance qu'il déſigne, qu'à du *cuivre*, & n'eſt pas de lui-même plus propre à exprimer l'une que l'autre. Cependant par l'habitude & par l'uſage,

l'uſage, ce mot nous déſigne telle ſubſtance & non une autre. C'eſt ainſi que la ſenſation du toucher nous atteſte la dureté des corps, quoiqu'elle n'ait ni reſſemblance ni connexion néceſſaire avec elle, du moins autant que nous ſommes capables d'en juger. Toute la différence qu'il y a entre ces deux ſignes, conſiſte en ce que dans le ſigne artificiel la perſuaſion eſt l'effet de l'habitude & de la coutume, au lieu que dans le ſigne naturel elle vient, non de l'habitude, mais de la conſtitution intrinſeque primitive de notre être.

Il paroît évident par ce que nous avons dit ſur le langage, qu'il y a des ſignes naturels de même que des ſignes artificiels, & particuliérement que les penſées, les deſſeins, & les diſpoſitions de l'eſprit ont leurs ſignes naturels dans les traits du viſage, dans la modulation & l'inflexion de la voix, dans les mouvemens & l'attitude du corps; que ſans une connoiſſance naturelle de la liaiſon de ces ſignes avec leur objet on n'auroit jamais pu inventer le langage ni l'établir parmi les hommes; qu'enfin les beaux arts ne ſont fondés que ſur cette conne-

Digitized by Google

xion que nous pouvons vraiment appeller *le langage naturel du genre humain.* A préſent il eſt néceſſaire d'obſerver qu'il y a différens ordres de ſignes naturels, & il faut faire voir les différentes claſſes dans leſquelles on peut les ranger, afin que nous puiſſions concevoir plus aiſément la relation qui ſe trouve entre nos ſenſations & ce qu'elles nous affirment, & comprendre plus diſtinctement ce que nous entendons par *ſignes de choſes extérieures* quand nous donnons ce nom aux ſenſations.

La premiere claſſe des ſignes naturels comprend tous ceux dont la connexion avec leur objet établie par la nature, ne ſauroit pourtant être découverte que par l'expérience. Tout le devoir de la bonne philoſophie conſiſte à découvrir ces rapports & à en donner une théorie conforme aux phénomenes. Le fameux Bacon comprenoit parfaitement ceci, lorſqu'il appelloit la philoſophie une *interprétation de la nature.* Jamais homme n'entendit plus clairement que lui, & n'exprima plus heureuſement l'eſſence & les principes de la ſcience du philoſophe. Tout ce que nous ſavons

Digitized by Google

en méchanique, en aſtronomie & en optique, ne ſe réduit-il pas à des analogies, à des liaiſons établies par la nature, découvertes par l'expérience & l'obſervation, dont enſuite un eſprit juſte s'eſt ſervi comme de principes féconds pour en tirer une ſuite de conſéquences raiſonnées? Toutes nos connoiſſances dans l'agriculture, dans le jardinage, dans la chymie, dans la médecine, portent ſur le même fondement, & découlent de la même ſource. Si jamais cette partie de la philoſophie qui traite de l'entendement humain eſt pouſſée aſſez loin pour mériter le nom de ſcience, événement dont nous ne devons pas deſeſpérer, ce ne ſera qu'en obſervant les faits, en les réduiſant à des regles générales, & en tirant de juſtes concluſions de ces principes.

Les *cauſes* naturelles, ainſi que nous les appellons communément, ſeroient beaucoup mieux nommées *ſignes* naturels. Par la même raiſon, leurs *effets* devroient être appellés *choſes déſignées*. Ces cauſes ne ſont, à proprement parler, ni efficientes ni cauſales, du moins nous n'avons rien qui le prouve; tout ce que nous

Digitized by Google

pouvons affirmer avec certitude à cet égard, c'eſt que la nature a établi une liaiſon conſtante entre elles & leurs prétendus effets ; & qu'elle a donné aux hommes des moyens & des diſpoſitions convenables, pour obſerver ces liaiſons, en rapporter à leur uniformité conſtante, s'en faire un uſage continuel pour l'accroiſſement de leurs connoiſſances, & la perfection de leurs facultés.

La ſeconde claſſe des ſignes naturels comprend ceux dont la liaiſon avec leur objet eſt non ſeulement établie par la nature, mais encore découverte par un principe naturel, ſans le ſecours du raiſonnement & de l'expérience. Les ſignes naturels des penſées de l'homme, de ſes deſſeins, de ſes affections, de ſes deſirs, tous ceux en un mot dont nous avons déja parlé comme formant le langage naturel du genre humain, ſont de cette ſeconde claſſe. On fera peur à un enfant, ſi on lui parle d'un ton enflammé & plein de colere ; mais le calme ſera bientôt rétabli dans ſa petite ame, ſi on le careſſe. Si ce même enfant eſt né avec de l'oreille & s'il a des diſpoſitions pour la muſique, on le verra dormir ou dan-

Digitized by Google

ſer, témoigner de la joie ou de la triſteſſe, ſuivant les airs que l'on chantera, ou qu'on jouera ſur un inſtrument, ou ſelon la maniere dont on modulera les ſons. Les principes du goût & des beaux arts peuvent ſe réduire en derniere analyſe à des rapports de cette eſpece. Le goût peut recevoir de la perfection, par le raiſonnement & par l'expérience. Mais ſi les premiers principes du goût n'étoient pas établis dans nos eſprits par la nature, ce ſeroit en vain qu'on chercheroit à acquérir cette perfection. Nous avons même déja fait voir que la plus grande partie de nos plus belles connoiſſances naturelles ſe perdoit, faute de faire uſage des ſignes naturels, & pour leur avoir en ſubſtitué d'artificiels.

La troiſieme claſſe des ſignes naturels comprend ceux qui nous font connoître leur objet ſans aucun préalable, ſans conception ou notion antérieure, mais par une ſorte de ſuggeſtion ſoudaine, par une eſpece de magie naturelle, en nous le faiſant concevoir & croire tout à la fois. J'ai montré dans les chapitres précédens, que nos ſenſations nous prouvent l'exiſtence d'un être penſant auquel

Digitized by Google

elles appartiennent ; d'un ſujet permanent, quoique ſes ſenſations ſoient paſſageres; d'un individu qui reſte toujours le même, malgré la prodigieuſe variété des ſenſations qu'il éprouve, & des actes qu'il produit; d'un être qui a toujours la même relation à cette variété infinie de penſées, de propos, d'actions, de deſſeins, d'affections, de plaiſirs, de douleurs dont il a le ſentiment actuel, ou que ſa mémoire lui retrace. Concevoir un eſprit, ce n'eſt ni une idée de ſenſation, ni une idée de réflexion; car cette conception n'a aucune reſſemblance ni avec nos ſenſations, ni avec rien de ce que nous connoiſſons. La premiere conception d'un eſprit, de même que la perſuaſion de cette exiſtence, & de la relation commune que cet eſprit a avec tout ce que nous ſavons & dont nous nous reſſouvenons, eſt ſuggérée, inſpirée à tout être penſant; mais nous ne ſavons pas comment.

La notion de la dureté, & la perſuaſion que cette qualité eſt inhérente aux corps, nous viennent de la même maniere, parce qu'elles ſont liées en vertu d'un principe conſtitutif de notre na-

Digitized by Google

ture, à la sensation que nous éprouvons lorsque nous touchons un corps dur. C'est ainsi que la sensation nous conduit naturellement & nécessairement à la perception & à la persuasion d'une dureté confondue jusques-ici avec la sensation par ces métaphysiciens spéculatifs qui prétendent percer tous les secrets de la nature humaine, quoique cette qualité & cette sensation paroissent, après une mûre réflexion, n'être pas moins différentes entre elles que la douleur differe de la pointe de l'épée qui la cause.

On doit observer que, comme la premiere classe des signes naturels, dont j'ai fait mention, est le fondement de la vraie philosophie; & la seconde, le fondement de la perfection des beaux arts & du goût; de même, la troisieme est le fondement du sens commun, partie de la nature humaine qui n'a jamais été bien développée.

Je regarde comme une chose reçue & accordée, que la notion de la dureté & la persuasion qu'une telle qualité réside dans le corps dur, sont le fruit d'une sensation particuliere qui nous les a données dès le moment que nous avons

Digitized by Google

commencé à faire usage de la raison ; & que si nous n'avions jamais eu cette sensation ou que nous n'eussions jamais touché un corps dur, nous n'aurions jamais eu aucune idée de la dureté. Il me semble également évident, que nos sensations ne renferment rien d'où nous puissions, par voie de raisonnement, conclure l'existence des corps & bien moins encore celle de leurs qualités. Ce point a été prouvé d'une maniere victorieuse par l'Evêque de Cloyne, & par l'Auteur du Traité de la nature humaine. Il paroît également évident que cette connexion de nos sensations avec la perception & la persuasion des existences extérieures, ne peut être produite ni par l'habitude, ni par l'expérience, ni par l'éducation, ni par aucun des principes de la nature humaine admis jusqu'à ce jour par les philosophes. Cependant, c'est un fait, que ces sensations sont infailliblement & invariablement suivies de la perception & de la persuasion des existences extérieures. Delà nous devons conclure, par les regles d'un juste raisonnement, que ce phénomene est l'effet de notre constitution, qu'on doit recon-

reconnoître pour un principe primitif & constitutif de la nature humaine, jusqu'à ce que nous trouvions quelque principe plus général auquel nous puissions le rapporter.

SECTION IV.

De la dureté & des autres qualités primitives.

J'observe de plus que la dureté est une qualité dont nous avons une perception aussi claire & aussi distincte que de toute autre chose quelle qu'elle soit. La cohésion plus ou moins forte des parties d'un corps se comprend parfaitement bien, quoique sa cause ne se conçoive pas. Nous savons ce qu'elle est, aussi bien que nous savons comment elle affecte le toucher. La dureté est donc une qualité d'un ordre différent de celui des qualités secondaires dont nous avons déja parlé, & dont nous ne savons naturellement autre chose sinon qu'elles sont propres à exciter dans nous certaines sensa-

Digitized by Google

tions. Si la dureté étoit une qualité du même genre, elle formeroit alors un objet digne de la recherche des philosophes ; & nous aurions déja eu autant d'hypotheſes différentes ſur la queſtion de la dureté des corps, que nous en avons ſur le froid & la chaleur. Mais il eſt évident que toutes les hypotheſes qu'on feroit à cet égard ſeroient ridicules.

Si quelqu'un diſoit que la dureté des corps eſt une certaine vibration de leurs parties ; ou qu'elle n'eſt qu'une émiſſion de leurs particules, dont le toucher eſt affecté de la même maniere que l'odorat ; il révolteroit tout le monde & choqueroit le ſens commun, parce que nous ſavons tous que, ſi les parties d'un corps ſont fortement adhérentes entre elles, ce corps ſera dur, indépendamment de l'émiſſion ou de la vibration de ſes parties. Il n'en eſt pas moins vrai que, ſi l'Auteur de la nature l'avoit voulu, cette émiſſion & cette vibration des parties auroient pu nous affecter le toucher, de la même maniere que la dureté du corps ; & ſi l'on applique l'une ou l'autre de ces hypotheſes pour expliquer une qualité ſecondaire, telle que l'odeur, le goût, le

Digitized by Google

ſon, les couleurs, la chaleur, il n'y aura plus alors d'abſurdité manifeſte dans la propoſition précédente.

La diſtinction entre les qualités premieres & les qualités ſecondaires des corps, a ſubi différentes révolutions. Démocrite, Epicure & leurs diſciples, l'ont toujours ſoutenue. Ariſtote au contraire & tous les Péripatéticiens n'ont jamais voulu l'admettre; ils l'avoient miſe dans un grand diſcrédit. Mallebranche & Locke l'ont fait revivre, & on prétend qu'ils l'ont expoſée avec beaucoup de clarté. Mais l'Evêque de Cloyne l'a rejettée & décréditée de nouveau; il l'a plutôt abolie, en la réfutant par des raiſons convaincantes & ſans réplique pour ceux qui reçoivent la doctrine & la théorie des idées. Cependant il faut convenir, malgré tous les raiſonnemens de ces ſpéculatifs, que cette diſtinction paroît fondée dans les principes de la conſtitution naturelle de notre être.

Ce que nous avons dit touchant la doctrine des corps durs peut s'appliquer ſi aiſément au corps mou, au corps raboteux, au corps poli, à la figure & au mouvement des corps, que nous ne

Digitized by Google

ferions que nous répéter, si nous entrions dans le détail particulier de toutes ces especes. Chacune de ces qualités différentes se fait connoître à un toucher qui lui est analogue, & qui la présente à l'esprit comme une propriété vraie, réelle, extérieure, avec la perception & la persuasion de son existence invariablement liée à cette sensation en vertu d'un principe constitutif de la nature humaine. Ces sensations n'ont aucun nom dans aucune langue; elles ont échappé à l'attention des hommes & à la pénétration des philosophes; & quand on les a observées, on les a confondues avec ces qualités extérieures qu'elles désignent & attestent.

SECTION V.

De l'étendue.

Il faut remarquer que les qualités dont nous venons de parler, la dureté & la molesse des corps, le poli & l'aspérité de leurs surfaces, leur figure & leur mou-

Digitized by Google

vement, ſuppoſent toutes de l'étendue, de ſorte qu'on ne peut les concevoir, ſans concevoir leur ſujet étendu. Il me ſemble d'un autre côté que, ſi nous n'avions jamais rien ſenti de dur, de mou, de raboteux, de poli, de mu & de figuré, nous n'aurions jamais eu la notion de l'étendue. S'il y a de bonnes raiſons pour penſer que la notion du mouvement n'eſt pas antérieure à celle des autres qualités premieres, il y en a de très bonnes auſſi pour croire qu'elle ne leur eſt pas poſtérieure, puiſqu'elles marchent néceſſairement enſemble & toujours de compagnie.

Il en eſt de même de l'étendue: elle paroît être une qualité qui nous eſt notifiée & atteſtée par les mêmes ſenſations qui nous font connoître les autres qualités du corps. Lorſque je tiens une balle dans ma main, je ſens à la fois qu'elle a de la dureté, de la figure, & de l'étendue. Le toucher eſt fort ſimple, & n'a pas la moindre reſſemblance avec une ſeule des qualités des corps. Cependant il nous déſigne trois qualités premieres auſſi parfaitement diſtinctes l'une de l'autre, qu'elles ſont différentes

Digitized by Google

de la ſenſation qui les déſigne. Lorſque je pouſſe ma main tout le long d'une table, ce toucher eſt fort ſimple, & pourtant je diſtingue dans lui pluſieurs choſes d'une nature différente : je ſens à la fois que ce corps eſt dur, uni, étendu, & de plus qu'il peut être mis en mouvement ; qualités toutes très différentes & qui ſont chacune auſſi diſtinctement perçues que la ſenſation qui me les notifie.

Les philoſophes nous diſent communément que nous acquérons l'idée de l'extenſion en touchant les extrémités d'un corps ; & ils donnent cette maniere de la concevoir comme n'étant ſuſceptible d'aucune difficulté. Pour moi, je l'avoue, j'ai fait tous mes efforts & j'ai pris toutes les peines imaginables pour trouver comment le toucher peut nous donner l'idée de l'extenſion ; & toutes mes recherches à cet égard ont été infructueuſes. Cependant cette notion eſt une des plus claires & des plus diſtinctes que nous ayons ; il n'eſt rien dans l'univers que l'entendement humain puiſſe plus aiſément comprendre & croire ; & malgré tout cela, elle ſera toujours ſuſceptible d'explications, de raiſonnemens & de difficultés.

Digitized by Google

La notion de l'étendue nous eſt ſi familiere dès l'enfance, & elle ſe préſente à nous ſi conſtamment dans toutes les choſes que nous voyons & ſentons, que nous croirions d'abord qu'il ſeroit fort aiſé de comprendre comment elle nous eſt venue ; mais après un examen plus réfléchi on trouve que ſon origine eſt abſolument inexplicable. Nous avons le tact qui nous annonce à chaque moment l'étendue ; pourquoi & comment nous l'annonce-t-il? Voilà le point de la difficulté ; car le tact ne reſſemble pas plus à l'étendue qu'il ne reſſemble à la juſtice ou au courage ; & il n'y a aucune regle de logique qui nous mene à inférer du tact ni la notion ni l'exiſtence de l'étendue du corps touché ; enſorte que la voie du raiſonnement n'eſt abſolument d'aucune utilité pour expliquer comment nous acquérons l'idée de l'extenſion, & la perſuaſion que les corps ſont étendus.

Ce qui a trompé les philoſophes dans cette matiere, c'eſt que les ſenſations du toucher, qui nous annoncent les qualités premieres, n'ont point de nom dans aucune langue, & qu'on ne les a jamais

Digitized by Google

étudiées assez sérieusement. Elles n'ont dans l'esprit qu'une existence momentanée; elles passent légérement & ne nous laissent que la notion & la persuasion de l'existence des choses extérieures, qui par les principes de notre nature sont toujours étroitement liées avec elles. Ces sensations ne sont que des signes naturels, & l'esprit passe incontinent à la chose désignée sans faire assez d'attention au signe, & sans examiner si ce signe existe ou n'existe pas. Delà il est arrivé qu'on a toujours cru comme un point accordé, que les idées d'étendue, de figure, & de mouvement étoient des idées de sensation qui entroient dans l'esprit par le tact, tout comme les sons & les odeurs se font percevoir par l'ouïe & par l'odorat.

Les sensations du toucher sont si liées, par notre constitution, aux notions de l'étendue, de la figure & du mouvement, que les philosophes les ont prises les unes pour les autres; & qu'ils n'ont jamais été en état de discerner qu'elles étoient non-seulement très distinctes entre elles, mais encore absolument dissemblables. Cependant si nous voulons jamais raisonner

Digitized by Google

avec précision sur ce sujet, il faut que nous donnions des noms à ces sensations du toucher; & il faut que nous nous accoutumions à les étudier, à les suivre, à les examiner afin que nous puissions les séparer & les comparer avec les qualités qu'elles désignent. Cette habitude nous coûtera beaucoup de peines & de travail; mais, jusqu'à ce que nous l'ayons acquise, il nous sera impossible de porter un jugement sain sur cette matiere.

Voyez cet homme qui presse sa main contre cette table; il sent qu'elle est dure, nous dit-on. Mais que signifie cela? On veut dire sans-doute qu'il éprouve une certaine sensation d'où il conclut sans raisonnement & sans comparaison d'idées, qu'il y a là quelque chose d'extérieur & de réellement existant dont les parties fermes sont tellement cohérentes, qu'elles ne peuvent être déplacées sans une force considérable.

Voilà donc une sensation, & une conclusion tirée, ou du moins suggérée par cette sensation. A présent, afin de mieux les comparer ensemble, regardons les chacune séparément, & considérons attentivement par quel lien elles

Digitized by Google

ſont unies & en quoi elles reſſemblent l'une à l'autre. La dureté de la table eſt la concluſion; & la ſenſation eſt l'antécédent d'où nous avons tiré cette concluſion. Qu'on faſſe bien attention à l'antécédent, c'eſt-à-dire à la ſenſation, & à la conſéquence, c'eſt-à-dire à la dureté de la table; on trouvera que ce ſont deux choſes abſolument diſſemblables, & qui different du tout au tout.

L'une eſt une ſenſation, une affection de l'eſprit qui ne peut avoir d'exiſtence que dans un être ſentant, & qui n'exiſte pas plus longtems que l'inſtant auquel elle eſt perçue. L'autre, c'eſt-à-dire la dureté, eſt une qualité de la table, que nous jugeons ſans défiance y avoir été avant que nous l'y euſſions reconnue, & y reſter de même après la ſenſation qui nous la fait appercevoir. La premiere ne renferme ni parties, ni cohéſion, ni aucun genre d'extenſion. La ſeconde au contraire contient toutes ces qualités. Il eſt vrai que l'une & l'autre ſont ſuſceptibles de degrés; par exemple, la ſenſation du toucher, portée au-delà de certaines bornes, devient une peine, une douleur; mais la dureté a ſes

Digitized by Google

degrés de force dans un autre genre, & quelque dur que ſoit un diamant, il n'éprouvera jamais de douleur.

Comme le tact n'a aucune reſſemblance avec la dureté du corps, notre raiſon ne peut appercevoir la moindre liaiſon, ni la plus légere analogie entre l'un & l'autre. Le logicien avec toute ſa dialectique ne viendra jamais à bout de donner une raiſon qui nous force à conclure, de cette ſenſation, la dureté du corps, plutôt que toute autre qualité. Cependant dans la réalité, tous les hommes ſont tellement faits, qu'après une telle ſenſation ils concluent tous que ce corps eſt dur.

La ſenſation de la chaleur, & celle que nous éprouvons en preſſant un corps dur, ſont également des ſenſations, & comme telles l'une n'a rien plus que l'autre: le raiſonnement ne peut tirer aucune conſéquence de l'une qu'il ne déduiſe auſſi légitimement de l'autre. Mais par un inſtinct naturel nous concluons de la premiere qu'il exiſte dans le feu quelque qualité obſcure, ſecrette, dont nous n'avons d'autre idée ſinon qu'elle a quelque choſe de propre à exciter dans nous

Digitized by Google

la ſenſation de la chaleur; au lieu que nous inférons de l'autre une qualité dont nous avons une conception claire & diſtincte, ſavoir la dureté du corps touché.

SECTION VI.

De l'étendue. Suite de la Section précédente.

Pour donner à cette matiere un autre jour, il ſeroit à propos d'éprouver ſi le tact ſeul peut nous fournir des notions d'étendue, de figure, de mouvement & d'eſpace. Pour moi, je crois qu'on m'accordera ſans peine qu'un aveugle a les mêmes notions de l'étendue, de la figure & du mouvement, qu'un homme qui a les yeux ſains; & que Saunderſon avoit la même idée que Newton, d'un cône, d'un cylindre, d'une ſphere, des mouvemens & des diſtances des corps céleſtes.

Puiſque ſuivant ce ſyſtême, la vue n'eſt pas néceſſaire pour acquérir ces notions, nous n'en parlerons point dans cet

article. Supposons pour un moment qu'un aveugle ait perdu à la suite d'une grande maladie toute l'expérience, toutes les habitudes, & toutes les notions qu'il avoit acquises par le toucher; & qu'il n'ait plus la moindre conception de l'existence, de la figure, des dimensions, ou de l'étendue, soit de son propre corps soit de tout autre; & que pourtant il ait gardé assez de connoissances des choses extérieures pour en acquérir de nouvelles par les sens qui lui restent & par le pouvoir de la raison que nous lui conservons toujours dans son entier.

Supposons encore premiérement que le corps de cet homme est fixé immuablement dans un endroit, où il ne puisse éprouver que la sensation du toucher, lorsqu'on lui présentera quelque objet palpable. Commençons par piquer cet homme avec une épingle. Il éprouve une sensation vive & violente, cela est certain, & il ressent de la douleur. Mais qu'en doit-il conclure? Rien sûrement touchant l'existence ou la figure de l'épingle; & il ne peut rien dire de ce genre de douleur qu'il endure, qu'il ne puisse également le dire de la goutte

Digitized by Google

ſciatique. Le ſens commun peut le conduire à penſer que cette peine a une cauſe, mais de connoître ſi cette cauſe eſt corps ou eſprit, ſi elle eſt étendue ou in-étendue, ſi elle a de la figure ou ſi elle n'en a pas, c'eſt ſur quoi il ne lui eſt pas poſſible de former la plus légere conjecture, en vertu des ſeuls principes que nous lui ſuppoſons. N'ayant eu auparavant aucune notion de corps ni d'étendue, la piquûre d'une épingle ne peut la lui inſpirer.

Suppoſons en ſecond lieu, qu'on approche de lui un corps non pointu mais émouſſé, & qu'on l'approche toujours tellement qu'il vienne à le preſſer violemment & à lui faire une contuſion. Qu'en réſultera-t-il? Une autre ſenſation, il eſt vrai, & même un enchaînement ou une ſuite de ſenſations dont il ne pourra pas plus tirer de concluſions qu'auparavant. Car s'il avoit une humeur skirrheuſe dans quelque partie intérieure du corps, en preſſant les parties adjacentes on lui feroit éprouver le même genre de ſenſations, ſans que ces ſenſations lui inſpiraſſent d'autre notion que celle de la douleur, laquelle ne ref-

Digitized by Google

ſemble ſurement en rien à l'étendue.

Suppoſons troiſiémement que le fer qu'on a approché de lui, ait touché ou une plus grande ou une plus petite partie de ſon corps. Cela lui donnera-t-il la notion de l'étendue ou des dimenſions de ce fer? Quant à moi, cela me paroît impoſſible, à moins qu'on ne ſuppoſe qu'il ait quelque notion préalable des dimenſions & de la figure de ſon propre corps, qui lui ſerve de meſure. Lorſque mes deux mains touchent les deux extrémités d'un corps, ſi je ſais qu'elles ſont à un pied de diſtance l'une de l'autre, j'en conclus aiſément que ce corps a un pied de longueur; & ſi je ſais que mes mains ſont éloignées l'une de l'autre de cinq pieds, leur diſtance me ſervant toujours à meſurer la longueur du corps dont elles touchent les extrémités, j'en conclus qu'il eſt long de cinq pieds. Mais ſi j'ignore la diſtance de mes mains, je ne connoîtrai jamais la longueur du corps intermédiaire. Si de même je n'ai point eu de notion antérieure & préalable de mes mains, & ſi je ne

Digitized by Google

fais ni ce qu'elles ſont ni ce qu'elles ne ſont pas, je ne pourrai jamais acquérir cette notion pour les avoir touchées.

Suppoſons quatriémement qu'on paſſe légérement un corps ſur ſes mains ou ſur ſon viſage. Cela lui donnera-t-il aucune notion de l'eſpace ou du mouvement? Il éprouve à la vérité une nouvelle ſenſation; mais qu'une telle ſenſation donne une notion de l'eſpace ou du mouvement à un homme qui ne l'a jamais eue, c'eſt ce que je ne puis concevoir. Le ſang circule dans les veines & dans les arteres; & ce mouvement lorſqu'il eſt violent, ſe fait très bien ſentir. Peut-on en inférer qu'un homme puiſſe acquérir par ce battement redoublé des arteres, la notion de l'eſpace & du mouvement, s'il n'en a jamais eu aucune idée auparavant? Ce mouvement du ſang peut lui procurer une certaine ſucceſſion de ſenſations que la colique lui feroit également éprouver.

Suppoſons en cinquieme lieu, qu'il faſſe par inſtinct quelques efforts pour remuer la tête ou pour remuer les mains, mais qu'il ne les remue pas réellement

&

& qu'il ne s'enſuive aucun mouvement apparent, ſoit à cauſe d'une réſiſtance extérieure qu'on peut ſuppoſer y mettre obſtacle, ſoit à cauſe d'une paralyſie. Peut-on croire que cet effort donne la notion de l'eſpace & du mouvement à un homme qui ne l'a jamais eue auparavant? Non ſans doute.

Suppoſons enfin que par un ſemblable inſtinct il remue une jambe, ſans avoir eu aucune notion antérieure de l'eſpace ou du mouvement. Il acquiert une nouvelle ſenſation qui accompagne la courbure des jointures & l'enflure des muſcles. Mais que cette ſenſation imprime dans ſon eſprit l'idée de l'eſpace & du mouvement, c'eſt vraiment un myſtere. Tous les mouvemens du cœur & des poumons ſont formés par la contraction des muſcles, & cependant ils ne donnent aucune idée de l'eſpace ni du mouvement. Le fœtus dans le ſein de ſa mere a les mêmes mouvemens, & il éprouve probablement les ſenſations qui les accompagnent; & cependant il n'a aucune idée de l'eſpace ni du mouvement.

De tout cela il faut conclure qu'il eſt

probable que les philoſophes ſe ſont abuſés & nous ont trompés, lorſqu'ils ont prétendu déduire de la ſenſation la premiere origine des idées que nous avons des exiſtences extérieures, de l'eſpace, du mouvement, de l'étendue & de toutes les premieres qualités des corps, c'eſt-à-dire des qualités dont nous avons la conception la plus claire & la plus diſtincte. Ces qualités ne quadrent avec aucun des ſyſtêmes que nous avons ſur les facultés humaines. Elles ne reſſemblent à aucune ſenſation, ni à aucune opération de l'eſprit, & par conſéquent elles ne peuvent être, ni des idées de ſenſation, ni des idées de réflexion. Leur perception eſt inexpliquable par les principes de nos ſyſtêmes philoſophiques ſur l'entendement humain : il en faut dire autant de la perſuaſion intime où nous ſommes de leur exiſtence.

Digitized by Google

SECTION VII.

De l'exiſtence d'un monde matériel.

Nous ſommes donc ſûrs qu'il eſt hors de la puiſſance de l'homme de ſe démontrer à lui-même & aux autres, quand & comment il a acquis les notions qu'il a des premieres qualités des corps. Lorſqu'il remonte à l'origine des opérations de ſon eſprit, auſſi loin que la mémoire & la réflexion peuvent l'y ramener, il trouve déja ces notions établies dans ſon imagination bien avant l'époque à laquelle il peut remonter; elles lui avoient déja inſpiré tant de confiance, qu'il étoit intimement perſuadé de l'exiſtence des qualités qu'elles repréſentent. Mais comment ſont-elles entrées dans ſon eſprit: quel eſt le moment de leur introduction? Comment y ont-elles pris un empire ſi abſolu? Quels égards méritent-elles de notre part? Toutes ces queſtions, ſont auſſi mal-aiſées à réſoudre qu'importantes dans un Traité de la nature humaine.

Digitized by Google

Imiterons-nous la ſévérité de l'Evêque de Cloyne à leur égard? Leur ferons-nous leur procès à la barre de la Philoſophie, ſuivant les ſtatuts & les loix du ſyſtême des idées? Leur ſort ſeroit bientôt décidé. Elles plaideroient mal leur cauſe à ce tribunal, ſi l'on en juge par le paſſé. Elles ont cependant eu pour conſeils des ſavans du premier ordre, Deſcartes, Mallebranche & Locke; ils ont dit & écrit tout ce qu'on peut alléguer en leur faveur. Berkeley a répondu à tout: il a tout réfuté. Leurs habiles partiſans réduits au ſilence n'oſent plus rentrer en lice; & depuis un demi-ſiecle ils aiment mieux s'en repoſer ſur la faveur du Juré, que ſur la bonté & la force de leurs plaidoyers.

C'eſt ainſi que la ſageſſe philoſophique ſe trouve en oppoſition avec le ſens commun du genre humain. La premiere prétend démontrer *à priori* que le monde eſt un phantôme & qu'il n'exiſte rien de tel; que le ſoleil, la lune, les étoiles, la terre, les végétaux & les animaux ne ſont & ne peuvent être autre choſe que des ſenſations dans l'eſprit, ou des images de ces ſenſations dans la mémoire & dans l'imagination; & que ſemblables à la

Digitized by Google

joie & à la douleur, elles n'ont point d'exiſtence hors du ſujet qu'elles affectent. Le ſens commun regardant au contraire une opinion ſi biſarre comme le rêve d'un métaphyſicien lunatique, en conclut qu'un excès de ſavoir peut troubler l'économie organique du cerveau le plus ſain; qu'un homme entêté de ces idées creuſes, quelque ſage & prudent qu'il ſoit à tout autre égard, reſſemble à un homme qui croit que ſon nez eſt de verre. Une telle doctrine annonce un eſprit affoibli & dérangé par une application exceſſive à des ſpéculations métaphyſiques.

Cette oppoſition manifeſte entre le ſens commun & la philoſophie, peut enfin devenir fatale au philoſophe. Il ne voit plus la nature humaine que ſous un jour affreux & déplorable; il ſe croit deſtiné lui & tous les autres hommes, à la dure néceſſité d'admettre mille abſurdités & mille contradictions, & d'en être la dupe; il penſe qu'il n'a qu'autant de raiſon qu'il lui en faut pour faire cette triſte & malheureuſe découverte. Voilà où aboutit toute ſa ſcience; voilà quel ſera le fruit de ſes méditations profon-

Digitized by Google

des. De telles idées sur la nature humaine ne sont propres qu'à énerver l'ame, à éteindre le sentiment, à étouffer le courage, & à répandre les plus noires ténebres sur tous les objets.

Si c'est-là être sage, renonçons à cette sagesse funeste, & préférons de vivre dans l'illusion avec le vulgaire. Cependant lorsque je rentre en moi-même, j'entends une voix qui réclame contre cette doctrine, qui m'inspire plus de vénération pour la nature, qui me la fait envisager sous un autre jour; qui m'apprend que la raison & le sens commun ne reconnoissent qu'un même Auteur; que cet Auteur est tout-puissant; & que puisque tous ses autres ouvrages sont les délices & l'admiration de l'esprit humain par l'intelligence du dessein & la magnificence de l'exécution, il faut aussi que les facultés humaines portent l'empreinte de ce divin ouvrier, & qu'elles ne soient pas moins admirables que le reste. Tout homme qui pense noblement de la dignité de son espece, aura pour la vérité & pour la philosophie les égards qu'elles méritent, ne tombera jamais dans ces étranges paradoxes des scepti-

Digitized by Google

ques, & ne soupçonnera pas même qu'ils puissent être fondés, ou même qu'ils puissent avoir cours parmi des hommes. Si ces systêmes sont faux, ils deshonorent la philosophie; s'ils sont vrais, ils dégradent l'espece humaine & doivent nous faire rougir de la constitution de notre être.

A quel propos la philosophie décide-t-elle ainsi contre le sens commun, soit dans cette matiere, soit dans toute autre, & quel avantage en attend-elle? La croyance d'un monde matériel est plus ancienne, & a plus d'autorité que tous les principes de la philosophie. En vain la raison voudroit la réfuter: elle recusera le tribunal de la raison comme incompétent. En vain le dialecticien s'armera de sophismes pour la combattre: ses subtilités seront sans effet. Cette ancienne croyance dominera toujours & par-tout en dépit des arrêts de la philosophie spéculative, & la raison elle-même se verra toujours obligée de s'y soumettre. Les philosophes même les plus déterminés à étouffer la voix de cette persuasion intérieure, & à rejetter les notions communes d'un monde matériel extérieur,

Digitized by Google

avouent qu'ils ne peuvent en venir à bout, & qu'ils se sentent toujours dans la nécessité de se soumettre à leur force impérieuse.

Il seroit donc mieux; ce me semble, de faire de nécessité vertu, comme on dit communément; & puisque nous ne pouvons nous dépouiller de la notion vulgaire & de la croyance d'un monde matériel, tâcher de réconcilier notre raison avec le sens commun sur ce point. Car puisqu'il faut qu'elle en porte le joug, si elle le porte impatiemment, malgré elle, & en faisant tous ses efforts pour s'en délivrer, on ne devra plus la traiter alors comme l'amie du sens commun, mais comme son esclave.

Afin d'opérer cette réconciliation de la raison avec le sens commun, je demande en grace aux philosophes qu'il me soit permis de leur offrir deux observations.

La premiere, c'est que dans toutes les disputes touchant l'existence d'un monde matériel, on a toujours regardé comme un principe accordé des deux côtés, que ce monde matériel, si toutefois il y en a un, doit être l'image parfaite de nos sen-

Digitized by Google

ſenſations; & que nous ne pouvons concevoir aucun objet matériel qui ne reſſemble à telle ſenſation de notre eſprit; & que ſurtout les ſenſations du toucher ſont les images de l'étendue, de la dureté, de la figure, & du mouvement des corps. L'Evêque de Cloyne, & l'Auteur du Traité de la nature humaine l'ont ſuppoſé comme un axiôme. S'il eſt vrai, leurs raiſonnemens ſont concluans, & ne ſouffrent point de réplique. Si c'eſt un faux ſuppoſé, leur ſyſtême qui porte ſur ce fondement ruineux, doit crouler avec lui, ſans qu'il en reſte ſeulement un ſeul argument admiſſible. Or, ces philoſophes ont-ils donné jamais aucune preuve ſolide de cette hypothèſe dont ils font la baſe d'une doctrine auſſi étrange? Non: ils ne l'ont pas même tenté. Ils l'ont admiſe ſur l'autorité des philoſophes anciens & modernes: ils n'ont pas voulu douter de ce que tant de grands hommes regardoient comme vrai. Ce n'étoit pas là agir en philoſophes. L'autorité doit être ordinairement réputée pour très peu de choſe dans ces ſortes de matieres. Qu'avons-nous beſoin de conſulter Ariſtote ou Lo-

Digitized by Google

ke, pour savoir si la douleur ressemble à la pointe d'une épée? J'ai une conception aussi claire de l'étendue, de la dureté & du mouvement, que de la pointe d'une épée; & avec quelque attention & un peu de pratique je puis me former une idée aussi claire de toutes les autres sensations qui me viennent par le tact, que de la sensation de la douleur. Lorsque je m'en suis fait des notions claires, & que je les compare ensemble, il me paroît très-évidemment que les premieres ne ressemblent absolument point sous aucun rapport à la seconde. Elles sont encore aussi peu ressemblantes entre elles, que la douleur & la pointe de l'épée se ressemblent peu. Il pourroit être vrai que ces sensations nous eussent donné la premiere connoissance d'un monde matériel. Il se pourroit encore que l'un ne s'offrit que rarement, ou jamais, à notre esprit sans la compagnie des autres. Malgré tout cela, ces sensations different autant entre elles que la colere est différente des traits & du visage d'un homme furieux.

On peut donc assurer qu'il y a dans le jugement que ces philosophes ont porté

Digitized by Google

contre le monde matériel, ce que les Jurisconsultes appellent une mépriſe de perſonne (*error perſonæ*). Leurs preuves n'effleurent pas même l'objet dont il s'agit, ni aucun de ſes points; elles ne renverſent qu'une idole que leur propre imagination a fabriquée, un monde matériel fait d'idées & de ſenſations, tel qu'il n'y en eût jamais, & qu'il ne peut y en avoir.

Ma ſeconde obſervation, c'eſt que, nos conceptions touchant l'étendue, la figure & le mouvement, n'étant ni des idées de ſenſation, ni des idées de réflexion, leur réalité ſeule ſuffit pour détruire le ſyſtême idéal par lequel on prétend anéantir le monde matériel; enſorte que l'injuſte ſentence des philoſophes contre l'exiſtence des corps eſt encore ſuſpecte d'une erreur de droit (*error juris*).

Locke a fait une remarque fort belle & fort judicieuſe, lorſqu'il a dit que de même que tout l'art de l'homme, dans le monde matériel, ne peut créer la moindre particule de matiere, & que toute ſa puiſſance ne va qu'à joindre, ſéparer, & combiner ce qui eſt déja fait; de même dans le monde ſpirituel tous les

Digitized by Google

matériaux nous sont donnés par la nature, & l'homme n'a d'autre pouvoir que celui de les séparer, de les joindre & de les combiner ensemble. Il est donc impossible soit à la raison, soit aux préjugés, soit à la vraie ou à la fausse philosophie, de produire une notion ou une conception qui ne soit pas l'ouvrage de la nature & le résultat de notre constitution. La notion de l'étendue, du mouvement & des autres attributs de la matiere, ne peut être l'effet de l'erreur ni du préjugé: il faut nécessairement qu'elle soit l'effet de la nature. Il faut encore que cette puissance ou faculté par laquelle nous acquérons ces notions soit quelque chose de très différent de toutes les opérations de l'esprit humain dont nous venons de parler, puisqu'elle n'est ni une sensation, ni une réflexion.

Voici donc ce que je voudrois proposer comme une expérience propre à décider en dernier ressort, & sans appel à aucun tribunal que ce soit, si le système des idées doit être admis, ou rejetté. Car il est tems de terminer définitivement ce procès philosophique. Prenons pour sujet de notre expérience dé-

Digitized by Google

cisive, l'étendue, la figure, le mouvement, ou toutes ensemble, ou seulement une de ces qualités. Elles sont des idées de sensation, ou elles n'en sont pas. Si l'on peut faire voir qu'il y en ait une seule qui soit une idée de sensation, ou qui ait la moindre ressemblance à une sensation, je me tais & renonce à l'espérance d'aucun accommodement entre la raison & le sens commun sur ce point; & je souffrirai que le bon sens soit attaché au char du scepticisme. Si au contraire elles ne sont pas des idées de sensation, & ne ressemblent en rien à une sensation, alors le système idéal n'est fondé que sur un sable mouvant, les raisonnemens subtils & si profonds de la philosophie sceptique contre l'existence du corps & d'un monde matériel, ne portent que sur une fausse supposition.

Notre connoissance de l'esprit humain est fort imparfaite quant à l'origine des objets de la pensée les plus clairs, les plus simples & les plus familiers, & aux puissances qui nous en donnent les notions. Devons-nous espérer d'avoir de plus grandes lumieres sur l'origine de nos opinions, de notre persuasion intime?

Digitized by Google

Nous avons déja vu quelques exemples de l'imperfection de nos connoiſſances à cet égard, & peut-être que cette même nature qui nous a donné la puiſſance de concevoir des choſes tout-à-fait différentes des ſenſations & des opérations de notre eſprit, aura également pourvu à la maniere dont elle a établi dans nous la perſuaſion intime de l'exiſtence de ces choſes, en ſe ſervant pour cet effet de quelque partie de notre conſtitution qui juſqu'ici n'a pas encore été découverte.

L'Evêque de Cloyne a prouvé démonſtrativement & ſans réplique, que nous ne pouvons, par le ſeul raiſonnement, inférer l'exiſtence de la matiere, de nos ſenſations. L'Auteur du Traité de la nature humaine a prouvé avec la même évidence, que nos ſenſations ne produiſent point non plus par voie de raiſonnement la conviction de l'exiſtence de notre eſprit, ni de celle des autres eſprits. Mais, ſommes-nous dans la néceſſité de ne rien admettre que ce qui peut ſe prouver par le raiſonnement? Alors, ſi cela étoit, il faudroit ſe déterminer à être ſceptique en tout, à ne

Digitized by Google

plus rien croire du tout. L'Auteur du Traité de la nature humaine ne me paroît qu'un demi-ſceptique; & comme Annibal il a négligé de profiter de ſa victoire. Ses principes l'auroient pu conduire beaucoup plus loin qu'il n'eſt allé. Après avoir combattu les préjugés vulgaires avec une intrépidité & un ſuccès qui n'a point d'exemple, dans le tems qu'il n'a plus qu'un petit combat à livrer, le courage lui manque, il met bas les armes comme un lâche, & il s'avoue vaincu par les préjugés les plus communs, en croyant à l'exiſtence de ſes idées & de ſes propres affections.

Je demande donc qu'on m'accorde l'honneur de faire une addition à ce ſyſtême ſceptique, ſans laquelle je ne crois pas qu'il puiſſe ſubſiſter ſans être en contradiction avec lui-même. Je ſoutiens que la croyance de l'exiſtence des impreſſions & des idées eſt tout auſſi peu prouvée par la raiſon, que celle des eſprits & des corps. Qui l'a jamais démontrée? Qui même a jamais ſongé à le faire? Deſcartes regardoit comme un point accordé, qu'il penſoit, qu'il avoit des ſenſations & des idées; tous ſes ſucceſſeurs

Digitized by Google

l'ont cru comme lui. Le héros même du ſcepticiſme, l'Auteur du Traité de la nature humaine, en eſt convenu, & j'oſe dire qu'il en eſt convenu lâchement & imprudemment: car il n'y avoit aucun principe dans ſa philoſophie qui l'obligeât à cette condeſcendance. Qu'eſt-ce que les impreſſions & les idées pouvoient donc lui préſenter de ſi formidable, pour obliger ce Philoſophe à venir humblement leur rendre hommage au milieu de ſes victoires, & dans le tems que toutes les autres exiſtences s'anéantiſſoient devant lui? Ne ſentoit-il pas combien il lui étoit dangereux de reconnoître la vérité d'un ſeul principe?

La perſuaſion eſt d'une telle nature que ſi vous lui laiſſez quelque racine, elle s'étendra, & elle aura déja fait de grands accroiſſemens avant que vous lui ayez dit: Tu iras juſques-là & pas plus loin; je t'accorde l'exiſtence des impreſſions & des idées, mais prends bien garde de rien prétendre davantage... Par conſéquent un vrai ſceptique n'accordera jamais ce point, & tant qu'il ne l'accordera pas, vous ne pourrez le forcer à rien accorder.

Je n'aurois rien à dire à un ſceptique

Digitized by Google

ainſi déterminé ; mais pour les demi-ſceptiques, je leur demande pourquoi ils croient l'exiſtence de leurs impreſſions & de leurs idées. C'eſt, diront-ils, parce qu'ils ne peuvent s'en empêcher ; & réellement ils n'ont pas d'autre raiſon à alléguer. Mais avec cette ſeule raiſon on, les forcera de croire pluſieurs autres choſes.

Tout raiſonnement doit être fondé ſur les premiers principes ; & dès qu'il s'agit de prouver les premiers principes, on n'en peut dire autre choſe, ſinon que par la conſtitution de notre nature, nous ſommes dans la néceſſité de leur donner notre aſſentiment. Ces principes ſont partie de notre conſtitution, comme la faculté de penſer. La raiſon ne peut ni les créer, ni les détruire, & elle ne peut même rien opérer ſans leur ſecours. Ils reſſemblent au téleſcope, avec lequel un homme peut diſtinguer de loin les objets, s'il a des yeux ; mais qui ne peut rien montrer à ceux qui n'ont point d'yeux. Les axiômes du mathématicien ne ſe demontrent point. Il demande qu'on les lui accorde ; on les appelle pour cela des données. Nous ne pouvons

Digitized by Google

prouver l'existence de nos esprits, ni celle de nos pensées & de nos sensations. Un historien, un témoin oculaire ne peut rien assurer, si on ne lui accorde pas qu'on peut s'en rapporter aux sens & à la mémoire. Un physicien encore ne peut rien prouver, si l'on ne convient pas avec lui que le cours de la nature est uniforme & invariable.

Quand & comment ai-je acquis ces premiers principes sur lesquels je fonde tous mes raisonnemens? C'est ce que je ne sais pas; car je les ai depuis si longtems qu'il ne m'est pas possible de remonter à leur origine. Mais je suis sûr qu'ils font partie de moi-même & de ma constitution, & qu'il ne dépend pas de moi de les rejetter. Que mes pensées & mes sensations aient un sujet que j'appelle *moi*, c'est une opinion que je ne dois point au raisonnement; c'est un principe naturel. Que toutes nos sensations, & en particulier celle du toucher, désignent quelque chose d'extérieur qui a de l'étendue, qui est figuré, qui est un corps dur ou uni, ce n'est point une connoissance raisonnée; c'est un principe naturel dont la perception &

Digitized by Google

la perſuaſion entrent dans la compoſition de notre être comme parties conſtitutives. Si nous ſommes dans l'illuſion, cette illuſion nous vient de celui qui nous a créés; & il n'y a point de remede.

Je ne prétends pas affirmer que les ſenſations du toucher nous inſpirent toujours de la même maniere les notions des corps extérieurs & de leurs qualités, & que nous n'en ſoyons pas différemment affectés dans la jeuneſſe & dans un âge plus avancé. Peut-être que la nature ſe montre économe en ce point comme dans ſes autres opérations. La paſſion de l'amour, par exemple, avec les tendres ſentimens & les vifs deſirs qui l'accompagnent, eſt naturellement inſpirée par la perception de la beauté. Cependant à un certain âge, la même perception n'inſpire plus la même paſſion. Un coup qu'on donne à un enfant, le fait crier & pleurer; lorſqu'il eſt devenu grand, il ſe défend, il en conçoit du reſſentiment & cherche à ſe venger. Peut-être qu'un enfant dans le ſein de ſa mere, ou plutôt quelques mois après ſa naiſſance, n'eſt purement & ſimplement qu'un ſujet ſentant. Peut-être que les facultés, par les-

Digitized by Google

quelles il perçoit un monde extérieur, & réflechit sur ses propres pensées, sur l'existence des autres choses & sur la relation qu'elles ont entre elles, se développent d'elles-mêmes & par degrés, de même que sa raison & ses facultés morales; ensorte que les différens principes du sens commun, semblables en ceci aux passions de l'amour & de la vengeance, ne lui sont suggérés que par les circonstances & les occasions qui leur sont favorables.

****

SECTION VIII.

Des systêmes des philosophes sur les sens.

Nos sens & leurs objets ont toujours été l'écueil contre lequel sont venus échouer tous les systêmes philosophiques. Pourquoi? Parce que les philosophes n'ont jamais voulu distinguer, comme il convenoit, les sensations qui n'ont d'existence que lorsqu'elles sont perçues, d'avec les choses qu'elles attestent. Aristote, génie sublime, & né avec cet

Digitized by Google

eſprit ſubtil & élevé que demandent les recherches philoſophiques, confondit toujours ces deux choſes, c'eſt-à-dire le ſigne, & l'objet déſigné. Il fit de chaque ſenſation, une forme immatérielle de l'objet ſenti. Comme l'empreinte d'un cachet ſur la cire n'eſt ſimplement que la figure du cachet, ſans avoir rien de la matiere même du cachet, il conçut que nos ſenſations n'étoient de même que des impreſſions faites ſur l'eſprit par les objets extérieurs, leſquelles lui en communiquoient une image, une forme, une empreinte qui n'avoit rien du matériel des objets perçus. Selon lui, les couleurs, les ſons, les odeurs, de même que l'étendue, la figure & la dureté des corps étoient des modes différens de la matiere; & nos ſenſations, ces mêmes modes imprimés ſur l'eſprit d'une maniere intellectuelle. Cela prouve que le Chef des Peripatéticiens ne faiſoit aucune diſtinction entre les qualités premieres des corps & leurs qualités ſecondaires, quoique cette diſtinction eût été faite longtems avant lui par Démocrite, Epicure, & d'autres philoſophes anciens.

Deſcartes, Mallebranche & Locke

firent revivre cette distinction entre les premieres qualités, & les qualités secondaires des corps; mais ils firent de celles-ci, de pures sensations; & des autres, des modeles de nos sensations. Ils soutinrent que la couleur, le son, & la chaleur, n'étoient rien de réel dans le corps, mais seulement des sensations de l'esprit. Cependant ils reconnoissoient en même tems une texture particuliere, une certaine modification du corps qui étoit la cause de ces sensations; mais ils ne donnerent aucun nom à cette modification. Parmi le peuple au contraire, on ne donne que rarement aux sensations, les noms de couleur, de chaleur & de son; au-lieu qu'on applique plus communément ces noms-là aux causes inconnues que les sensations désignent, ainsi que nous l'avons déja expliqué. Par la constitution de notre nature, nous sommes portés à faire plus d'attention à la chose désignée par la sensation, qu'à la sensation elle-même; & à donner un nom à la premiere plutôt qu'à l'autre. Nous voyons par-là que ces philosophes ont pensé comme le vulgaire, & suivant ce que dicte le sens commun, tou-

Digitized by Google

chant les qualités secondaires. Leurs paradoxes n'étoient qu'un abus de mots; quand ils donnerent comme une découverte importante que le feu n'avoit point de chaleur, ils ne pouvoient entendre autre chose sinon que le feu ne sent pas la chaleur: ce que personne n'ignoroit auparavant.

Quant aux premieres qualités des corps, j'ose dire qu'ils se trompoient aussi grossiérement à leur égard. Ils en crurent l'existence à la vérité, mais ils négligerent absolument les sensations qui les désignent, & qui, parce qu'elles n'avoient point de nom, furent aussi peu considérées que si elles n'eussent point existé du tout. Ils virent que l'étendue, la figure & la dureté étoient perçues par l'intermede des sensations du toucher, & ils ne virent que cela; d'où ils conclurent témérairement que ces sensations devoient être des images & des ressemblances de la figure, de l'étendue & des autres qualités.

Le système idéal qu'ils admettoient les conduisoit naturellement à cette conclusion & à ce sentiment qui devenoit insoutenable dans toute autre hypothese.

Digitized by Google

Suivant celle des idées les objets extérieurs ne ſont perçus que par le moyen des images empreintes dans l'eſprit ; & que peuvent être ces images des objets extérieurs empreintes dans l'eſprit, ſinon les ſenſations mêmes par leſquelles ils ſont perçus ?

Cependant c'étoit tirer d'une hypotheſe hazardée une concluſion contre un fait avéré. Nous n'avons pas beſoin de recourir à une ſuppoſition précaire pour ſavoir ce que ſont nos ſenſations, & à quoi elles reſſemblent. Avec un peu d'attention & de réflexion nous comprenons parfaitement ce qu'elles ſont, & nous nous aſſurons ſans peine qu'elles ne reſſemblent à aucune qualité du corps ; & cela avec autant de certitude que nous ſommes ſûrs que le mal de dents n'eſt pas un triangle. Du reſte, je ne prétends point ſavoir ni être en état d'expliquer comment une ſenſation nous fait percevoir & croire dans un inſtant, ſans aucun préalable, l'exiſtence d'une choſe extérieure qui lui eſt abſolument diſſemblable. Lorſque je dis que l'une nous ſuggere, ou inſpire l'autre, je n'entends pas expliquer par-là l'eſpece de leur liaiſon ni

Digitized by Google

ni la maniere intrinseque de cette suggestion; je ne veux qu'énoncer un fait que tout le monde éprouve, & dont tout le monde est persuadé; savoir que la perception & la persuasion suivent immédiatement & invariablement la sensation.

L'Evêque de Cloyne a donné une nouvelle évidence à ce sujet, en montrant que les qualités d'une chose inanimée telle que l'on conçoit la matiere, ne pouvoient ressembler à aucune sensation; & qu'il étoit impossible de concevoir rien de semblable aux sensations de nos esprits, que les sensations des autres esprits. Tous ceux qui étudient & qui examinent leurs sensations doivent être de l'avis de Berkeley. Cependant cette observation étoit échappée à tous les philosophes qui l'avoient précédé. Locke lui-même, l'ingénieux Locke, qui avoit tant réfléchi sur les opérations de son esprit, n'y avoit pas fait attention: tant il est difficile de ne rien laisser échapper dans une recherche aussi pénible que celle de nos sensations, de leur origine, de leurs accompagnemens, & de leurs suites! Elles passent avec tant de rapidité

Digitized by Google

dans l'esprit, elles donnent si peu de prise, elles offrent si promptement l'objet que la nature les a chargées d'annoncer, qu'il est extrêmement difficile de les arrêter au passage pour les contempler & les examiner. Souvent même dans le tems que nous croyons les avoir fixées, l'esprit flotte encore entre la sensation & les qualités qui lui sont associées, ensorte qu'elles se mêlent promptement ensemble, & ne présentent plus à l'imagination qu'un composé de qualités & de sensations. C'est ainsi que dans un globe ou un cylindre coloré dont les côtés opposés portent des couleurs différentes, on distingue parfaitement bien leurs nuances variées, si on le tourne lentement; mais dès qu'on le fait tourner avec rapidité, les couleurs se confondent & l'on n'en apperçoit plus qu'une seule composée de toutes les autres.

Il n'est pas de succession plus rapide que celle des qualités tactiles aux sensations à qui la nature les a associées. Mais lorsqu'une fois on a acquis l'art de les contempler séparément & distinctement, sans les confondre, on sent combien le principe de Berkeley, énon-

Digitized by Google

cé ci-deſſus, eſt évident; on reconnoît clairement que les traits du viſage ne reſſemblent pas plus à la paſſion qu'ils déſignent, que les ſenſations du toucher ne reſſemblent aux qualités premieres des corps.

Voyons à préſent l'uſage que l'Evêque de Cloyne a fait de cette importante découverte. Pourquoi, demande-t-il en concluant, pourquoi ne pouvons-nous avoir aucune conception d'une ſubſtance inanimée, telle que la matiere par exemple, ou ſes qualités? Pourquoi avons-nous les plus fortes raiſons de croire qu'il n'y a point d'autre exiſtence dans la nature que celle des eſprits, des ſenſations & des idées; ou que, s'il y en a quelqu'autre, elle doit être d'une eſpece dont nous n'avons & ne pouvons avoir aucune notion? Le voici: nous ne pouvons concevoir que des choſes qui ont de la reſſemblance avec quelque ſenſation ou avec quelque idée préſente à notre eſprit; or les ſenſations & les idées des autres eſprits ſont les ſeules choſes qui puiſſent avoir de la reſſemblance avec les ſenſations & les idées du nôtre: donc nous ne pouvons

Digitized by Google

percevoir que des ſenſations, des idées & des eſprits. La concluſion eſt évidente. Cet argument, comme nous le voyons, eſt appuyé ſur deux propoſitions. L'ingénieux Auteur a rendu la derniere inconteſtablement évidente à tous ceux qui étudient leurs ſenſations & qui comprennent ſon raiſonnement. Mais il n'a jamais ſongé à prouver la premiere de ces propoſitions. Elle eſt priſe de la doctrine des idées, laquelle eſt admiſe ſi généralement par les philoſophes, qu'il a cru qu'il lui étoit inutile de la prouver.

Nous devons encore obſerver ici que ce raiſonneur ſubtil conclut d'une hypotheſe contre un fait, & contre le ſens commun du genre humain. Que nous ne puiſſions concevoir que ce que nous voyons repréſenté dans quelque impreſſion, ſenſation ou idée de notre eſprit, & que nous n'y voyions repréſenté que ce qui leur reſſemble, car l'image doit reſſembler à ſon objet original; c'eſt une opinion généralement reçue des philoſophes, il eſt vrai, mais qui pourtant n'eſt point évidente par elle-même, & elle n'a jamais été clai-

Digitized by Google

rement prouvée. Par conſéquent il eût été beaucoup plus raiſonnable de la rappeller à l'examen, que de s'en prévaloir pour rejetter l'exiſtence du monde matériel. En ſuivant cette méthode, on n'eût pas rendu la philoſophie ridicule, & on ne l'auroit pas expoſée au mépris de tous les hommes qui ne ſouffriront jamais que le bon ſens ſoit ainſi ſacrifié à quelques ſpéculations métaphyſiques.

Nous devons cependant rendre cette juſtice, à l'Evêque de Cloyne & à l'Auteur du Traité de la nature humaine, qu'ils ſont partis d'un principe reçu que l'on doit rendre ſeul reſponſable de la ſingularité étrange des concluſions qu'ils en ont légitimement tirées. Nous devons ajouter encore pour l'apologie de Berkeley & de ſes prédéceſſeurs, Descartes, Locke & Mallebranche, que s'ils euſſent vu les conſéquences de cette doctrine auſſi clairement que l'ingénieux Auteur qui les a ſi bien & ſi amplement développées, ils l'auroient regardée comme ſuſpecte, & en conſéquence ils l'auroient examinée avec plus d'attention & de ſévérité qu'ils ne paroiſſent l'avoir fait.

Digitized by Google

La théorie des idées, ſemblable au Cheval de Troye, paroiſſoit quelque choſe de fort ſimple, de fort beau, & de fort innocent. Mais ſi ces philoſophes euſſent ſu qu'elle portoit dans ſon ſein la mort du monde matériel & du monde intellectuel, la deſtruction de toutes les ſciences & la ruine du ſens commun, ils n'euſſent jamais fait une breche pour l'introduire au milieu d'eux.

Que nous ayons une perception claire & diſtincte de l'étendue, de la figure, du mouvement & des autres attributs des corps; & que ces attributs ou qualités ne ſoient ni des ſenſations, ni rien de ſemblable à des ſenſations, c'eſt un fait dont nous ſommes auſſi certains, que nous le ſommes de l'exiſtence de nos ſenſations. Que le genre humain ait une perſuaſion intime, fixe & immuable de l'exiſtence d'un monde matériel; que cette perſuaſion ne ſoit acquiſe ni par le raiſonnement, ni par l'éducation, ni par les préjugés; & que nous ne puiſſions ni nous en défaire, dans le tems même que nous avons les armes les plus fortes pour la combattre ſans avoir aucun raiſonnement qui l'appuie,

Digitized by Google

c'eſt encore un fait dont nous avons toute l'évidence requiſe. Ces faits ſont autant de phénomenes de la nature humaine qui nous donnent droit de réclamer contre toute hypotheſe, de quelque degré d'autorité qu'elle ſoit revêtue. Mais tirer d'une hypotheſe des concluſions contre des faits, c'eſt une maxime contraire à toutes les regles de la vraie philoſophie.

Digitized by Google

CHAPITRE SIXIEME.

DE LA VUE.

SECTION I.

Excellence & dignité de cette faculté.

Les grands progrès que l'optique a faits dans le dernier ſiecle & dans celui-ci, & ſurtout les découvertes de Newton dans cette ſcience, honorent non ſeulement la philoſophie, mais encore l'humanité. Ces découvertes devroient faire rougir les ſceptiques modernes qui, par des efforts bas & mépriſables, ont voulu dégrader & avilir l'eſprit humain. Elles devroient les dégoûter de s'appliquer à la recherche d'une prétendue vérité qui ne leur offre les facultés humaines que comme des êtres incapables de rien produire, & qui les jette eux-mêmes dans des abſurdités & des contradictions manifeſtes.

Parmi les facultés qu'on appelle les cinq ſens, la vue eſt ſans doute la plus noble.

Digitized by Google

noble. Les rayons de la lumiere, fideles miniſtres de ce ſens, dont ſans lui nous n'aurions aucune idée, ſont un des ouvrages les plus merveilleux de la création du monde inanimé. Qui n'admirera leur extrême petiteſſe, leur vélocité inconcevable, la variété réguliere des couleurs qui réſultent de leurs combinaiſons différentes, les loix conſtantes ſuivant leſquelles ils ſont pouſſés & repouſſés par les autres corps, dans leurs réflexions & réfractions, ſans que leurs propriétés primitives en ſoient altérées? Qui n'admirera la dextérité agile avec laquelle ils pénetrent les corps les plus denſes & les plus ſerrés, ſans éprouver aucune réſiſtance, ſans ſe mêler, ſans troubler l'ordre de leurs rangs, & ſans donner aucune impulſion ſenſible aux corps les plus légers?

La ſtructure de l'œil & de toutes ſes pieces, l'art admirable que la nature a mis dans le jeu & l'exécution de tous ſes mouvemens ſoit intérieurs, ſoit extérieurs; cette uniformité de plan & cette variété de réſultats qu'offre la comparaiſon des yeux des divers animaux dans qui cet organe eſt toujours ſi bien appro-

Digitized by Google

prié à leur nature & à leur genre de vie particulier, toutes ces merveilles démontrent clairement que l'œil eſt le chef-d'œuvre des ouvrages de la nature. Il faut connoître bien peu les découvertes qui ont été faites ſur l'excellence, l'uſage & le méchaniſme de cet organe, ou bien il faut avoir l'eſprit d'une tournure étrange, pour douter ſérieuſement ſi l'œil & les rayons de la lumiere ont été vraiment faits l'un pour l'autre, & s'ils portent l'empreinte d'une ſageſſe conſommée & d'une connoiſſance parfaite de l'optique.

Si nous ſuppoſions une certaine quantité d'êtres doués de toutes les facultés humaines, celle de la vue ſeule exceptée, & accoutumés à ne recevoir leurs connoiſſances que par la voie du toucher, ne leur paroitroit-il pas incroyable que, par l'addition d'un organe qui ne conſiſte que dans une petite prunelle & une enveloppe d'environ un pouce de diametre, ils devinſſent capables d'appercevoir, dans un inſtant & ſans changer de place, la diſpoſition d'une armée entiere, & ſon ordre de bataille, ou la face d'un palais magnifi-

Digitized by Google

que, ou la riche variété qu'offre un charmant payſage? Je ſuis perſuadé que, ſi un homme étoit obligé de déterminer par l'organe ſeul du toucher, ou la hauteur du Pic de Ténériffe, ou la forme de l'Egliſe de ſaint Pierre de Rome, il n'auroit pas aſſez de toute la vie pour remplir ce travail.

L'étonnement de ces êtres, tels que nous les avons ſuppoſés, deviendroit bien plus grand, s'ils venoient à apprendre les découvertes qu'on peut faire avec ce petit organe dans des choſes qui ſont bien au deſſus de la portée des autres ſens; ſi, par exemple, ils ſavoient que par ſon moyen nous pouvons nous tracer une route dans l'océan; faire le tour du globe entier de la terre; déterminer ſa figure & ſes dimenſions, décrire ſes contrées & en tracer la poſition reſpective; meſurer même les orbes planétaires, & faire des découvertes dans la ſphere des étoiles fixes.

Que ſeroit-ce donc, & de quel étonnement ne ſeroient-ils pas frappés, ſi on leur diſoit encore que par le moyen de ce petit organe nous ſondons les caracteres, les paſſions & les affections de

Digitized by Google

tous les hommes, dans le tems même qu'ils s'appliquent avec plus de soin à nous en dérober la connoissance; que lorsque leur langue sait mentir & dissimuler avec art, l'œil reconnoît l'hypocrisie à leur contenance; enfin que par cet organe nous appercevons ce qui est droit & ce qui ne l'est pas, dans l'esprit comme dans le corps? Combien de choses ne doivent pas paroître des mysteres à un aveugle qui veut s'en rapporter aux relations de ceux qui voient; & surement il a besoin pour cela d'une foi aussi forte que celle d'un bon Chrétien.

Ce n'est donc pas sans raison que la faculté de la vue est regardée comme la plus noble, la plus belle, la plus excellente de toutes; elle semble même être d'une nature bien supérieure à la sensation, au moins à quelques égards. L'évidence de la raison porte le nom de *vue* en *d'intuition*, comme l'appelle Locke; mais jamais il ne l'appella un *toucher*, une *odeur*, un *goût*. Nous sommes encore accoutumés à exprimer la maniere de la connoissance divine par le nom de *vue*, suivant le penchant qui nous

Digitized by Google

porte à nous repréſenter la Divinité ſous les traits les plus excellens de notre propre nature.

SECTION II.

La vue ne découvre preſque rien que les aveugles ne puiſſent comprendre. La raiſon de cela.

Malgré ce que nous venons de dire de l'excellence de la faculté de la vue, nous devons pourtant avouer que de toutes les connoiſſances qu'elle nous donne il y en a bien peu que l'on ne puiſſe communiquer à un aveugle-né. Un homme qui n'a jamais vu la lumiere, peut devenir un ſavant dans toutes les ſciences, même dans l'optique, & faire des découvertes dans toutes les branches de la philoſophie. Il peut comprendre auſſi bien qu'un autre, non ſeulement l'ordre, les diſtances & les mouvemens des corps céleſtes, mais encore la nature de la lumiere, ſes propriétés, & les loix de la réflexion & de la réfraction de ſes

Digitized by Google

rayons. Il peut également entendre très distinctement les phénomenes de l'arc-en-ciel, du prisme, de la chambre obscure, de la lanterne magique, avec toutes les merveilles du téleſcope & du microſcope. Ce que nous disons ici ne doit point paroître surprenant ; c'eſt un fait ſuffiſamment atteſté par l'expérience.

On en ſentira bientôt la raiſon, ſi nous diſtinguons l'apparence que les objets préſentent à l'œil, des choſes déſignées par cette apparence ; & ſi nous diſtinguons encore dans l'apparence viſible des objets l'apparence de la couleur, de celle de l'étendue, de la figure, & du mouvement.

Quant à ce qui regarde d'abord l'apparence viſible de la figure, du mouvement & de l'étendue des corps, je conçois qu'un homme né aveugle peut en avoir une notion diſtincte, non pas de ces apparences en elles-mêmes, ſi vous voulez, mais du moins de quelque choſe qui leur eſt extrêmement ſemblable. Eſt-ce qu'on ne peut pas faire concevoir à un aveugle né, qu'un corps qui ſe meut, ſelon une direction droite, de l'œil ou vers l'œil, peut paroître en repos & ſans mou-

Digitized by Google

vement, & que ce mouvement direct peut lui paroître encore plus ou moins rapide, plus ou moins lent ſuivant que ce corps ſera plus près ou plus loin de l'œil, ou qu'il s'écartera plus ou moins de la direction droite? Ne peut-on pas de même lui faire concevoir qu'une ſurface plane dans certaine poſition peut lui paroître une ſimple ligne & varier ſa figure viſible, autant que ſa poſition ou celle de l'œil variera? Qu'un cercle vu obliquement paroîtra une ellipſe; qu'un quarré vu de la même façon reſſemblera à un rhombe ou à un rectangle oblong? Le docteur Saunderſon né aveugle comme chacun ſait, entendoit très bien la projection de la ſphere & les regles ordinaires de la perſpective. Il doit avoir également bien entendu tout ce dont je viens de parler. Si quelqu'un doutoit que le docteur aveugle entendît toutes ces choſes, je pourrois lui rapporter ce que Saunderſon me dit un jour en converſation. Il m'avoua qu'il avoit trouvé une grande difficulté à concevoir la démonſtration que le docteur Halley a donnée de cette propoſition: Que les angles faits par les cercles de la ſphere, ſont égaux aux angles faits

Digitized by Google

par les cercles qui les repréſentent dans une projection ſtéréographique. Mais, dit-il, lorſque je laiſſai à l'écart cette démonſtration, & que je conſidérai la propoſition à ma maniere, je vis clairement qu'elle devoit être vraie. Un de mes amis, d'une autorité non ſuſpecte & juge compétent en cette matiere, ſe trouva à cette converſation, & doit très bien s'en reſſouvenir.

Pour ce qui regarde l'apparence des couleurs, un homme né aveugle doit y être plus embarraſſé, parce qu'il n'a aucune perception qui reſſemble à celles des couleurs. Cependant par une ſorte d'analogie il peut en partie ſuppléer à ce défaut. La couleur écarlate, pour ceux qui voient, déſigne une qualité inconnue dans les corps qui préſente à l'œil une apparence qu'ils ont ſouvent obſervée & avec laquelle ils ſe ſont familiariſés. Mais pour un homme né aveugle cette couleur ſignifie une qualité inconnue qui offre à l'œil une apparence qu'il ne connoît point. Ne peut-il pas concevoir que l'œil eſt affecté par des couleurs différentes, comme le nez l'eſt par différentes odeurs & l'oreille par des ſons dif-

Digitized by Google

férens. En conséquence il peut s'imaginer que l'écarlate differe du bleu, comme le son d'une trompette differe de celui d'un tambour, ou comme l'odeur d'une orange est différente de celle d'une pomme. Il est impossible de savoir si l'écarlate s'offre à ma vue sous le même ton de couleur qu'à celle d'un autre homme; ou si cette couleur ne prend pas autant de nuances différentes qu'il y a de personnes qui la regardent, enforte que ces nuances different autant entre elles que l'écarlate est différente du son; & supposé ce dernier cas, nous ne serons jamais en état de découvrir cette différence. Delà il paroît clair qu'un homme né aveugle peut parler assez pertinemment des couleurs, & répondre d'une maniere assez satisfaisante à toutes les questions qu'on pourroit lui faire touchant leur nature, leur composition, leurs nuances, leur éclat, pour faire oublier qu'il manque de l'organe qui donne aux autres toutes ces connoissances.

Nous avons vu jusqu'où un aveugle peut aller dans la connoissance des apparences visibles des objets extérieurs. Quant aux choses que ces apparences dé-

Digitized by Google

ſignent, quoiqu'il ne puiſſe pas les découvrir de lui-même il peut néanmoins les concevoir parfaitement ſur le rapport qu'on lui en fera. Toutes les qualités de cette eſpece dont la connoiſſance entre dans notre eſprit par la vue, peuvent auſſi entrer dans ſon entendement par l'ouïe. Cet aveugle, abandonné à lui-même & à ſes propres facultés, n'auroit jamais pu imaginer rien de ſemblable à la lumiere; & cependant on peut lui faire concevoir à cet égard, tout ce que nous en ſavons nous-mêmes. Il peut comprendre auſſi diſtinctement que nous la petiteſſe & la vélocité des rayons lumineux, leurs différens degrés de réfrangibilité & de réflexibilité, de même que toutes les autres vertus & les autres puiſſances magiques de ce merveilleux élément. Il ne trouvera jamais de lui-même, qu'il exiſte des corps tels que le ſoleil, la lune, & les étoiles, mais on pourra lui apprendre & lui faire comprendre toutes les magnifiques découvertes des aſtronomes ſur leur mouvement & les loix auxquelles la nature les a aſſujettis. Il paroît donc qu'on peut communiquer à un aveugle intelligent, par

Digitized by Google

le moyen du langage, preſque toutes les connoiſſances que nous devons au ſens de la vue.

Suppoſons pour un moment qu'il fût auſſi rare parmi les hommes, de naître avec une vue ſaine, qu'il l'eſt de naître aveugle. Le petit nombre des hommes qui auroient reçu le don rare & merveilleux de la vue, ne paroîtroient-ils pas alors à la multitude comme autant de prophetes, d'hommes divins & inſpirés pour inſtruire les autres? Nous ſavons bien que l'inſpiration ne donne à l'homme aucune nouvelle faculté; elle lui communique ſeulement d'une maniere particuliere & par des voies extraordinaires, ce que les facultés communes au genre humain peuvent comprendre, & qu'il ſe trouve ainſi en état de communiquer aux autres par les moyens ordinaires.

En admettant la ſuppoſition que nous avons faite, le don de la vue paroîtroit à tous ces hommes nés aveugles ce que le don de l'inſpiration nous paroît aujourd'hui. Le petit nombre de ceux qui auroient ce don de la vue en partage, communiqueroient les connoiſſances qu'ils

Digitized by Google

auroient acquiſes par ce ſens, à ceux qui n'en jouiroient pas. A la vérité, ils ne pourroient donner à ces aveugles, une notion bien diſtincte de la maniere dont ils ont acquis eux-mêmes ces connoiſſances. En ce cas une petite prunelle revêtue de ſon enveloppe, leur paroîtroit un inſtrument peu propre à donner une ſi vaſte étendue de ſcience; & ils pourroient bien regarder ce phénomene comme un ſonge & une viſion. La maniere dont un homme diſcerne tant de choſes par l'organe de la vue eſt auſſi inintelligible, auſſi myſtérieuſe pour un aveugle, que l'inſpiration d'un prophete. Cet aveugle né devroit-il pour cela & ſans autre examen traiter d'impoſture ce don de la vue? Ne ſeroit-il pas plus raiſonnable, s'il avoit de la candeur & de la droiture, de ſe rendre à l'évidence conſtatée de la réalité de ce don dans les autres, & de chercher enſuite à en tirer tout le parti poſſible pour ſon avantage?

La diſtinction que nous avons faite entre les apparences viſibles des objets de la vue, & les choſes déſignées par ces apparences, eſt abſolument néceſſaire pour nous donner une juſte idée de

Digitized by Google

l'intention qu'a eu la nature en nous faisant un don si excellent. Si nous étudions avec soin l'opération de notre esprit dans l'usage de ce sens exquis, nous nous appercevrons que nous faisons très peu d'attention à l'apparence visible des objets. Elle ne fait point du tout l'objet de la pensée ou de la réflexion, & elle n'est qu'un signe qui fait connoître à l'esprit quelque autre chose qu'un aveugle né peut aisément & distinctement concevoir.

C'est ainsi que l'apparence visible des objets, varie presque à toute heure dans ma chambre, suivant que le jour est clair ou obscur, selon que le soleil est à l'orient, au midi, à l'occident, & suivant que changeant moi-même de place mon œil se trouve dans un endroit de la chambre ou dans un autre. Cependant je remarque peu ces variations, & je n'ai garde de les prendre pour autre chose que pour des signes du matin, du midi, de la nuit, d'un ciel sérain ou d'un tems nébuleux. Un livre, une chaise offrent diverses apparences à l'œil à chaque distance à chaque position différente. Nous concevons pourtant que ces objets

Digitized by Google

reſtent toujours les mêmes ; & négligeant l'apparence, nous nous attachons immédiatement à la figure réelle, à la diſtance, & à la poſition des objets dont l'apparence viſible n'eſt que le ſigne.

Lorſque je vois un homme à dix pas de moi, & que je le vois enſuite à la diſtance de cent pas, ſon apparence viſible en longueur, en largeur, & ſelon toutes les autres proportions, eſt beaucoup plus petite dans ce dernier cas que dans le premier. Cependant je ne le conçois pas lui-même diminué d'un ſeul pouce ; je ne fais ſeulement pas attention à la diminution viſible de ſa figure, lors même que j'en conclus qu'il eſt à une plus grande diſtance de moi. Telle eſt alors la ſubtilité des opérations de l'eſprit, que nous formons la conſéquence avant même que nous nous ſoyons apperçus que les prémiſſes ſoient dans notre eſprit. On pourroit produire mille exemples qui feroient voir que les apparences viſibles des objets ne nous ont été données par la nature que comme des ſignes ou des indices, & que l'eſprit paſſe rapidement à la choſe indiquée ſans faire la moin-

Digitized by Google

dre réflexion sur le signe qui l'indique, ou même sans s'en appercevoir. C'est d'une maniere à peu près semblable, que nous ne nous arrêtons plus à la prononciation ou aux sons d'un langage, dès que nous l'avons appris, & que nous ne faisons absolument attention qu'au sens que présentent les mots & les phrases.

L'Evêque de Cloyne a donc observé fort judicieusement, que l'apparence visible des objets est une espece de langage dont se sert la nature pour nous informer de leur distance, de leur grandeur & de leur figure. Cet ingénieux Ecrivain a fait une application fort heureuse de son observation, pour résoudre certains phénomenes d'optique, qui avoient fort embarrassé les hommes les plus habiles dans cette science. Le judicieux Smith, dans son optique, a encore mieux profité de cette observation pour expliquer la figure apparente du ciel, avec les distances & les grandeurs apparentes des objets vus avec des verres, ou simplement à l'œil nud.

En évitant autant qu'il est possible de répéter ce qui a été dit par ces excellens

Digitized by Google

Auteurs, nous ne laisserons pas de nous servir nous-mêmes avec avantage de la distinction entre les signes que la nature emploie dans ce langage oculaire & entre les objets indiqués par ces signes. Nous ferons donc d'abord quelques observations sur ces signes, dans ce qui nous reste encore à dire sur la vue.

SECTION. III.

Des apparences visibles.

Nous allons parler de choses qui n'ont jamais fait le sujet de notre réflexion, quoiqu'elles se présentent presqu'à tout moment à l'esprit. La nature ne s'est proposé que d'en faire des signes; & dans tout le cours de notre vie, elles ne peuvent nous servir à d'autre usage. L'esprit a contracté une habitude d'inattention pour ces signes: habitude forte & si invétérée, qu'il les laisse aisément échapper sans en prendre la moindre connoissance. Ils paroissent & disparoissent comme l'éclair; la chose désignée leur

Digitized by Google

leur succede promptement, & fixe toute notre attention. Ils n'ont point de nom dans aucune langue; & quoique nous soyons bien assurés de leur existence lorsqu'ils nous passent par l'esprit, cependant leur passage est si rapide, & nous y sommes tellement accoutumés que nous n'y prenons pas garde: ils ne laissent même aucune trace de leur apparition, ni dans la mémoire, ni dans l'imagination. C'est ce qui arrive à l'égard des sensations du toucher, comme nous l'avons vu dans le dernier chapitre. Le même phénomene se renouvelle pour les apparences visibles des choses, comme nous l'allons voir.

Je ne puis pas espérer de me rendre intelligible aux lecteurs qui n'auront pas acquis l'habitude de distinguer l'apparence visible des objets, du jugement qu'ils portent touchant leur couleur, leur distance, leur grandeur & leur figure: habitude qui ne s'acquiert qu'à force de travail, de réflexion & de pratique. La seule profession de la vie, où il soit indispensable de savoir faire cette distinction, c'est l'art de la peinture. Le peintre doit faire une at-

Digitized by Google

tention à peu près ſemblable à celle que nous exigeons ici ; & il faut convenir que c'eſt la partie la plus difficile de ſon art. Il eſt évident que s'il peut venir à bout de fixer dans ſon imagination l'apparence viſible des objets, ſans la confondre avec les choſes déſignées par cette apparence, il lui ſera auſſi aiſé de peindre d'après le naturel, & de donner à chaque figure le jour, les ombres, & toutes les autres proportions de perſpective, que s'il ne faiſoit que copier. La perſpective d'un tableau, les ombres, le relief, & le coloris, ne ſont autre choſe que la repréſentation de l'apparence que les objets offrent à l'œil qui les contemple. L'art de la peinture peut donc nous donner de nouvelles lumieres pour éclaircir la queſtion des apparences viſibles.

Que quelqu'un regarde un objet qui lui ſoit familier, un livre par exemple, à différentes diſtances & dans diverſes poſitions ; n'eſt-il pas en état d'affirmer, ſur le témoignage de ſes yeux, que c'eſt le même objet, le même livre, ſoit qu'il ſoit vu à la diſtance d'un pied ou de dix, ſoit qu'il ſoit dans une poſition ou dans

Digitized by Google

une autre? Ne doit-il pas croire également que la couleur, les dimenſions & la figure ſont les mêmes dans ces différentes circonſtances, du moins autant qu'il eſt poſſible à l'œil d'en juger? Certes, on n'en peut disconvenir. L'eſprit reconnoît toujours le même objet individuel à ces différentes diſtances, & dans ces poſitions variées. Je demande enſuite, ſi cet objet offre à l'œil la même apparence à ces diſtances différentes. Non, aſſurément: ce qu'on peut prouver par pluſieurs raiſons.

Premiérement, quelque certains que nous puiſſions être que la couleur reſte toujours la même, il n'eſt pas moins ſûr que ſon apparence viſible change à des diſtances différentes. Elle éprouve dans l'éloignement une certaine dégradation de couleur, une confuſion ſenſible des parties les plus fines & les plus délicates qui ſemblent diſparoître à une plus grande diſtance. Ceux qui ne ſont ni artiſtes ni connoiſſeurs peuvent laiſſer échapper ces différences; & avoir de la peine à ſe perſuader que la couleur d'un même objet prenne une apparence différente à la diſtance d'un pied ou de dix, à l'om-

Digitized by Google

bre ou au jour. Mais les habiles peintres ſavent profiter adroitement de la dégradation des couleurs & de l'altération des moindres parties, pour faire enſorte que leurs figures, quoique ſur la même toile & à la même diſtance de l'œil, paroiſſent à des diſtances fort inégales, comme ſont les objets qu'elles repréſentent. En variant leurs couleurs ſelon les diſtances & les ombres, ils ſavent l'art de donner toujours la même couleur aux mêmes objets.

En ſecond lieu, tous ceux qui ont quelque connoiſſance des loix de la perſpective, ſavent que la figure apparente d'un livre, doit varier à chaque poſition différente. Cependant ſi vous demandez à un homme qui ne connoît rien en perſpective, ſi la figure de ce livre ne lui paroît pas à l'œil être toujours la même, dans ſes différentes poſitions, il vous répondra bonnement que cela lui paroît ainſi; il ſait apprécier la variété des figures viſibles que produit la différente poſition des objets, & à en tirer des concluſions convenables. Mais il tire ces concluſions avec tant de précipitation, & par une routine ſi peu réflé-

Digitized by Google

chie, qu'il perd auſſitôt de vue ſes prémiſſes; & par tout où la concluſion lui donne le même réſultat, il ſe tient aſſuré que l'apparence viſible a été la même.

Troiſiémement, conſidérons la grandeur apparente ou les dimenſions de ce livre. Soit que je le voie à la diſtance d'un pied ou de dix, il me ſemble toujours d'environ ſept pouces de long, cinq de large, & un d'épaiſſeur. Je puis juger, à peu de choſe près, de ſes dimenſions par l'œil; & je juge qu'elles ſont les mêmes quoiqu'à deux diſtances différentes. Cependant il eſt certain qu'à la diſtance d'un pied, la longueur & la largeur viſibles du livre ſont plus grandes, qu'à la diſtance de dix pieds; & il en eſt de même de ſa ſurface: car l'angle ſous lequel nous voyons les objets décroît à meſure que ſes deux branches ſont prolongées. Ce changement de grandeur apparente ne ſe fait point remarquer; on n'y fait aucune attention, & il n'eſt perſonne qui ne ſoit porté à croire que ce livre paroît à l'œil de la même grandeur, de la même largeur, & du même volume dans les deux diſtances. Bien plus, c'eſt que lorſque je regarde ce li-

Digitized by Google

vre, il me paroît clairement qu'il a trois dimenſions, de la longueur, de la largeur & de l'épaiſſeur. Il eſt certain pourtant que l'apparence viſible n'en a que deux; & qu'on peut repréſenter ce livre ſur la toile en ne lui donnant ſeulement que de la longueur & de la largeur.

Enfin tout homme ne peut-il pas juger à la ſimple vue à quelle diſtance de ſon œil il voit ce livre? Ne peut-il pas aſſurer, ſans crainte de mépriſe, qu'il le voit à un ou à dix pieds de diſtance? Cependant il paroît certain que cette diſtance du livre à l'œil, n'eſt pas l'objet immédiat de la vue. Il y a des choſes dans l'apparence viſible, qui ſont les ſignes de la diſtance où l'objet eſt de l'œil; & par leſquelles, ainſi que nous le ferons voir dans la ſuite, l'expérience nous apprend à juger de cette diſtance, lorſqu'elle ne paſſe pas certaines bornes. Mais il eſt hors de doute qu'un aveugle né qui recouvreroit ſubitement l'uſage de la vue, ne pourroit d'abord & tout de-ſuite former aucun jugement ſur la diſtance des objets qu'il verroit. Ce jeune homme auquel Chefelden ôta la cataracte, penſa la premiere fois que toutes les cho-

Digitized by Google

ſes qu'il voyoit lui touchoient l'œil ; & ce ne fut que par l'uſage & par l'expérience, qu'il apprit à juger ſainement de la diſtance des objets.

Je ſuis entré dans ce long détail, afin de faire voir que l'apparence viſible d'un objet eſt extrêmement différente de la notion ou de la connoiſſance que nous donne l'expérience par le ſens de la vue. J'ai encore eu l'eſpérance que cela mettroit le lecteur en état d'étudier & d'examiner l'apparence viſible de la couleur, de la figure, de l'étendue de tous les objets viſibles. Nous n'en faiſons pas ordinairement le ſujet de nos réflexions, & cependant il eſt néceſſaire de l'étudier ſi l'on veut s'initier aux myſteres de la philoſophie de ce ſens, ſe mettre en état de comprendre les explications que nous en donnerons dans la ſuite. L'apparence viſible des objets pour un homme qui commenceroit à voir pour la premiere fois, ſeroit ce qu'elle eſt pour nous-mêmes, avec cette différence qu'il ne verroit rien de leur dimenſion réelle. Il ne pourroit reconnoître à la vue ſeule, combien ces objets auroient de pouces ou de pieds en longueur, largeur & profondeur.

Digitized by Google

Il ne comprendroit rien ou presque rien de leur figure réelle; & il ne distingueroit point à l'œil un cube d'une sphere, ni un cône d'un cylindre. Son œil ne pourroit aussi lui apprendre que tel objet est plus près, & tel autre plus éloigné. La robe d'une femme, qui nous paroît à nous d'une seule couleur mais avec des plis & des ombres différentes, n'offriroit à sa vue ni plis, ni ombres, mais seulement une variété de couleurs. En un mot ses yeux, quelque parfaits qu'ils fussent, ne pourroient lui donner aucune notion des objets visibles, s'il n'en avoit pas eu auparavant. A la vérité, ils lui découvriroient les mêmes apparences qu'ils nous montrent à nous-mêmes. Ils lui parleroient le même langage; mais ce langage lui étant inconnu, il ne l'entendroit point du tout. Il ne feroit attention qu'aux signes sans en connoître la signification. Pour nous au contraire, comme ce langage nous est familier, nous l'entendons si parfaitement que nous ne prenons plus garde aux signes & que nous songeons uniquement aux choses qu'ils expriment.

SEC-

Digitized by Google

SECTION IV.

Que la couleur eſt une qualité du corps, & non pas une ſenſation de l'eſprit.

Tous les hommes qui ne ſont pas imbus des principes de la philoſophie moderne, entendent par le mot de *couleur*, non une ſenſation de l'eſprit laquelle ne peut avoir d'exiſtence que lorſqu'elle eſt perçue, mais une qualité ou modification des corps qui continue de reſter toujours la même, ſoit qu'elle ſoit apperçue, ou qu'elle ne le ſoit pas. Cette roſe vermeille qui eſt devant moi, conſerve toujours ſa couleur ſoit que je ferme mes yeux, ſoit que je la regarde, ſoit qu'elle brille à l'éclat d'un beau jour & aux yeux de tout le monde, ſoit que couverte des ombres de la nuit elle ne ſoit vue de perſonne. Sa couleur reſte lorſque les circonſtances font ceſſer l'apparence; ſi je la regarde avec des luſettes vertes, ſa couleur vermeille reſte encore la même, quoique l'apparence ſoit changée; & je ne m'imaginerai jamais que ces lu-

Digitized by Google

nettes la teignent en vert. Si un homme dont les yeux ſont attaqués de la jauniſſe regarde cette même roſe, il la trouvera jaune & l'apparence ſera encore changée. Mais il ſera aiſé de lui faire comprendre que cette altération eſt toute entiere dans ſon œil, & qu'elle n'eſt abſolument point dans la couleur de la fleur. Chaque degré différent de lumiere donne une apparence différente, & une obſcurité totale en enleveroit toute apparence ; & tout cela cependant n'opere pas le moindre changement dans la couleur de la roſe.

L'Optique nous fournit divers moyens de changer l'apparence de la figure & de la grandeur d'un corps, tout comme nous changeons celle de la couleur. Nous pouvons même multiplier un corps, & d'un ſeul en faire paroître dix. Mais perſonne n'imaginera que, quelque vertu que puiſſe avoir ce verre multipliant, il tire réellement dix louis d'or d'un ſeul ; ou qu'un microſcope, quelque force qu'il ait rende jamais un louis d'une maſſe & d'une valeur décuples. On doit donc dire que le verre coloré mis devant l'œil ne change que l'apparence des couleurs,

Digitized by Google

ſans produire aucune altération dans les couleurs même.

La façon de parler ordinaire des hommes, montre évidemment que nous devrions diſtinguer entre la couleur d'un corps, que nous concevons comme une qualité fixe & permanente, & entre l'apparence de cette couleur à l'œil, qui peut être variée en mille manieres, ſoit par la variation même de la lumiere, ſoit par celle du milieu, ou par les accidens de l'organe. La couleur permanente du corps eſt la cauſe qui produit toute cette variété d'apparences, par l'intermede de différens degrés de lumiere & l'interpoſition de différens corps tranſparens.

Lorſqu'un corps coloré ſe préſente à l'œil, il ſe fait à l'œil, ou plutôt à l'eſprit, une certaine apparition que nous avons appellée une *apparence de couleur*. Locke l'appelle une idée: nom qui peut très bien lui convenir. Cette idée ne ſauroit exiſter que lorſqu'elle eſt perçue; c'eſt une ſorte de penſée qui ne peut être l'acte ou l'opération que d'un être ſentant & penſant. Nous ſommes naturellement portés à concevoir cette idée comme un ſigne de quelque choſe d'extérieur, &

Digitized by Google

nous ſommes dans l'impatience juſqu'à ce que nous ſachions ce qu'elle déſigne. Les enfans font tous les jours mille expériences à cette occaſion; & on les leur voit faire, juſqu'à ce qu'ils aient atteint l'uſage de raiſon. Ils regardent les objets, il les tiennent, il les touchent, ils les mettent dans des poſitions différentes, ils les éloignent, ils les rapprochent, ils les portent au jour, à l'obſcurité, *&c.* Par ce manege répété, les idées des choſes viſibles viennent à s'aſſocier, à ſe lier aux objets extérieurs, & à les déſigner rapidement, quoiqu'elles n'aient aucune reſſemblance avec eux. Cette idée ſurtout que nous avons appellée *l'apparence de couleur*, donne la perception & la perſuaſion de quelque qualité ſecrette du corps qui a occaſionné telle idée; & c'eſt à cette qualité, & non à l'idée, que nous donnons le nom de *couleur*. Quoique les différentes couleurs ſoient toutes d'une nature inconnue, cependant nous les diſtinguons aiſément, lorſque nous en parlons ou que nous y penſons, parce qu'elles ſont aſſociées avec les idées qu'elles excitent en nous. C'eſt ainſi que la peſanteur, le magnétiſme & l'électricité,

Digitized by Google

toutes qualités également inconnues, ſe font diſtinguer par leurs effets. A meſure que nous avançons en âge, l'eſprit acquiert une habitude de paſſer ſi rapidement des idées de la vue aux objets extérieurs qu'elles déſignent, qu'on ne fait abſolument point d'attention aux premieres : c'eſt ce qui fait qu'elles manquent par tout de nom.

Lorſque nous parlons de quelque couleur particuliere ou que nous y penſons, la notion qu'elle nous préſente à l'imagination, toute ſimple qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'être réellement compoſée en quelque maniere. Elle comprend toujours une cauſe inconnue & un effet connu. Le nom de couleur appartient ſeulement à la cauſe & non à l'effet; mais comme la cauſe eſt inconnue, nous n'en pouvons former aucune conception diſtincte, que par ſa relation à l'effet connu. C'eſt pourquoi ces deux choſes vont toutes les deux de pair dans l'imagination, & ſont ſi étroitement unies enſemble, qu'on s'y méprend toujours & qu'on ne les regarde plus l'une & l'autre que comme un ſimple objet de la penſée.

Lorſque je conçois deux couleurs tel-

Digitized by Google

les que le *bleu* & *l'écarlate*, ſi je ne les conçois que comme des qualités inconnues, je ne puis percevoir aucune diſtinction entre elles; je dois donc, en faveur de la diſtinction, joindre à chacune de ces couleurs dans mon imagination, quelque effet ou quelque relation qui lui ſoit particuliere; & la diſtinction la plus naturelle & celle qui ſe préſente la premiere à l'eſprit, c'eſt la diverſe apparence que l'une & l'autre offrent à l'œil. De-là il arrive que *l'apparence* eſt ſi étroitement unie dans l'imagination avec la *couleur*, qu'il eſt aiſé de les prendre pour une ſeule & même choſe, quoique réellement elles different l'une de l'autre, puiſque l'une eſt une idée de l'eſprit, & l'autre une qualité du corps.

Je conclus que la couleur n'eſt pas une ſenſation, mais une qualité ſecondaire des corps, dans le ſens que nous l'avons déja expliqué, c'eſt-à-dire qu'elle eſt une certaine puiſſance ou une certaine vertu des corps qui préſente à l'œil en plein jour une apparence que nous nous ſommes rendue familiere, quoiqu'elle n'ait point de nom. La couleur differe des autres qualités ſecondai-

Digitized by Google

res, en ce qu'à l'égard de celle-ci le nom de la qualité eſt quelquefois donné à la ſenſation qui la déſigne, & qu'elle occaſionne; au lieu du moins autant que j'en puis juger, qu'il n'arrive jamais qu'on donne le nom de *couleur* à la ſenſation, mais à la qualité ſeulement. La raiſon en eſt peut-être que les apparences de la même couleur ſont ſi différentes & ſi changeantes ſuivant les modifications différentes de la lumiere, du milieu & de l'organe, que le langage ne s'eſt pas vu aſſez riche en mots pour leur en aſſigner à chacune un. Et en vérité, ces apparences ſont ſi peu intéreſſantes qu'on n'y fait aucune attention & qu'elles ſervent ſeulement de ſignes repréſentatifs. Du reſte, il ne doit point paroître incroyable que ces apparences, ſi fréquentes & ſi familieres, n'aient point de nom, & que nous n'en faſſions pas l'objet de notre penſée; puiſque nous avons fait voir auparavant qu'il en étoit de même de pluſieurs ſenſations du toucher, qui ne ſont ni moins fréquentes ni moins familieres.

Digitized by Google

SECTION V.

Conſéquences à tirer des recherches précédentes.

De tout ce que nous venons de dire touchant les couleurs, nous pouvons conclure deux choſes. La premiere, c'eſt qu'un des paradoxes les plus remarquables de la philoſophie moderne, & qu'on a regardé ſi univerſellement comme une grande découverte, n'eſt dans la réalité & bien apprécié qu'un abus de mots. Le paradoxe dont je veux parler, c'eſt celui qui dit que la couleur n'eſt pas une qualité des corps, mais ſeulement une idée de l'eſprit. Nous avons fait voir que le mot de *couleur*, ſuivant la ſignification qu'on lui attache vulgairement, ne déſigne abſolument point une idée de l'eſprit, mais une qualité permanente du corps. Nous avons également reconnu qu'il y a réellement une qualité permanente du corps à laquelle le ſens ordinaire de ce mot convient très proprement. Peut-on exiger des preu-

Digitized by Google

ves plus fortes que cette qualité eſt la choſe à laquelle le vulgaire a donné le nom de *couleur*?

Peut-être qu'on objectera que cette qualité, à laquelle nous donnons le nom de couleur, eſt inconnue au vulgaire; & que par conſéquent il n'a pu lui donner un nom. Je réponds qu'elle eſt réellement connue par ſes effets, c'eſt-à-dire par une certaine idée que cette qualité excite dans nous. N'y a-t-il pas dans les corps des qualités innombrables qui ne ſont connues que par leurs effets, auxquelles cependant nous avons cru qu'il étoit néceſſaire de donner des noms? La médecine ſeule pourroit nous montrer mille exemples ſemblables. Eſt-ce que les mots *aſtringent*, *narcotique*, *cauſtique*, & pluſieurs autres, ne ſignifient pas des qualités qui ſont connues ſeulement par leurs effets ſur les corps animaux? Pourquoi donc le vulgaire ne pourroit-il pas donner un nom à une qualité dont l'œil apperçoit à tout moment les effets? Nous avons donc pour nous toutes les raiſons qui peuvent ſe tirer de la nature de la choſe; & toutes nous portent à croire que le vulgaire attache le mot de *couleur*

Digitized by Google

à cette qualité des corps qui excite en nous ce que les philoſophes appellent *idée de couleur*. Tous les philoſophes qui admettent l'exiſtence des corps, leur accordent auſſi cette qualité. D'autres ont cru pouvoir ſe diſpenſer de recevoir cette qualité que le vulgaire appelle *couleur*, fort mal-à-propos ſelon eux, & transporter ce même nom à l'idée ou à l'apparence, à laquelle nous avons vu que le vulgaire n'en donnoit point, parce qu'il n'en a jamais fait l'objet de ſes réflexions. Delà, il eſt aiſé de s'appercevoir que, lorſque quelques philoſophes ſoutiennent que la couleur n'eſt pas dans les corps, mais dans l'eſprit, & que le vulgaire affirme au contraire que la couleur n'eſt pas une idée de l'eſprit, mais une qualité inhérente aux corps, ils ne different réellement point quant aux choſes, mais ſeulement dans le ſens qu'ils attachent à un même mot.

Le vulgaire a un droit inconteſtable de donner des noms aux choſes qui lui ſont familieres, qu'il voit & touche à chaque inſtant. Les philoſophes ont tort de changer le ſens des mots ſans en donner de bonnes raiſons: c'eſt abuſer du langage.

Digitized by Google

S'il eſt bon de penſer avec les philoſophes, & de parler avec le peuple, il eſt bon ſurtout de parler avec le peuple lorſqu'on penſe comme lui & de ne le pas révolter par des paradoxes philoſophiques, qui, mis en langage ordinaire, n'expriment préciſement que le ſens commun du genre humain?

Demandez à un homme qui n'eſt pas philoſophe, ce que c'eſt que la couleur, ou ce qui fait qu'un corps paroît blanc, rouge, bleu, *&c.* Il ne ſaura jamais vous répondre. Il vous dira ſeulement qu'il laiſſe cette recherche aux philoſophes, & qu'il eſt prêt d'embraſſer toute ſorte d'hypotheſe à cet égard, excepté celle des modernes qui affirment que la couleur n'eſt pas dans le corps, mais ſeulement dans l'eſprit. Rien ne choquera plus ſon imagination que de penſer que les objets viſibles n'ont point de couleur; & que cette couleur eſt toute entiere dans quelque choſe qu'il conçoit être inviſible.

Cependant cet étrange paradoxe n'a pas ſeulement été reçu généralement & avec applaudiſſement, mais on le regarde encore comme une des plus belles &

Digitized by Google

des plus nobles découvertes de notre philoſophie moderne. L'ingénieux Addiſon dans ſon *Spectateur* N°. 413 parle ainſi de ce ſyſtême: „ Je ſuppoſe que „ le lecteur a entendu parler de cette „ grande découverte des modernes, aujourd'hui univerſellement adoptée par „ tous les phyſiciens. On a fait voir „ que la lumiere & les couleurs, telles „ qu'elles ſont perçues par l'imagination, „ ſont ſeulement des idées dans l'eſprit „ & non des qualités exiſtantes dans la „ matiere. C'eſt une vérité que pluſieurs philoſophes modernes paroiſſent „ avoir démontrée par des preuves inconteſtables, & c'eſt en effet une „ des plus belles ſpéculations de la philoſophie. Si le lecteur eſt curieux de „ voir cette vérité approfondie, il n'a „ qu'à lire le huitieme chapitre du ſecond livre de l'eſſai de Locke ſur l'entendement humain. "

Locke & Addiſon ſont des Auteurs qui méritent tant d'égards & de conſidération de la part du genre humain, qu'on eſt naturellement fâché de n'être pas de leur avis; & qu'on voudroit de bon cœur reconnoître dans cette découverte, tout

Digitized by Google

le mérite qu'ils lui ſuppoſent. Ce ſeroit ſe refuſer à la vérité que de ne pas avouer qu'à l'égard des qualités ſecondaires des corps, Locke & d'autres philoſophes modernes ont le mérite d'avoir diſtingué plus clairement & plus intelligiblement qu'on ne l'avoit fait avant eux, la ſenſation qui eſt dans l'eſprit d'avec la qualité ou modification des corps qui l'occaſionne. Ils ont fait voir clairement que ces deux choſes étoient non ſeulement diſtinctes entre elles, mais encore abſolument diſſemblables; qu'il n'y avoit nulle reſſemblance entre la matiere effluente des corps odoriférans & ſa ſenſation d'odeur qu'elle occaſionnoit; ni entre les vibrations du corps ſonore, & la ſenſation du ſon; ni entre le ſentiment de la chaleur & les qualités du corps igné qui l'excitoit; ni enfin entre l'apparence viſible du corps coloré & ſa texture qui cauſe cette apparence.

Ce n'eſt pas un petit mérite, d'avoir ſu diſtinguer ces deux choſes avec préciſion & clarté; parce que, quoiqu'elles fuſſent d'une nature différente, elles ſe trouvoient cependant toujours tellement unies dans l'imagination qu'elles ſe com-

Digitized by Google

binoient enſemble, d'où réſultoit une forme à deux faces qui, à cauſe de ſa nature amphibie, ne ſembloit convenir proprement ni au corps ni à l'eſprit. Il étoit donc néceſſaire de diſtinguer avec juſteſſe les deux différentes parties conſtituantes de ce compoſé; autrement, il n'eût jamais été poſſible de leur aſſigner à chacune ce qui lui appartenoit en propre.

Nous ne trouvons pas qu'aucun des anciens philoſophes eût jamais établi cette diſtinction. Les ſectateurs de Démocrite & d'Epicure imaginoient que les formes de la chaleur, du ſon & des couleurs exiſtoient ſeulement dans l'eſprit; mais que nos ſens nous les repréſentoient fauſſement comme exiſtantes dans les corps. Les Péripatéticiens ſoutenoient au contraire que ces formes étoient réellement dans les corps, & que leurs images étoient empreintes dans l'eſprit par nos ſens.

L'un de ces ſyſtêmes rend les ſens naturellement trompeurs, & propres ſeulement à nous jetter dans l'illuſion. L'autre fait reſſembler les qualités du corps aux ſenſations de l'eſprit. Il n'étoit donc

Digitized by Google

plus poſſible de trouver un troiſieme ſyſtême, ſans faire la diſtinction que nous avons établie. Par cette diſtinction, nous évitons de tomber dans les erreurs des deux autres hypotheſes; & nous ne ſommes plus ſous la dure néceſſité de croire ou que nos ſenſations ne ſont autre choſe que les qualités du corps, ou que Dieu nous a donné une faculté pour nous tromper & une autre pour découvrir la ſupercherie.

Auſſi nous avons un grand plaiſir à rendre juſtice à la doctrine de Locke & des philoſophes modernes, touchant les couleurs & les autres qualités ſecondaires des corps. Nous leur en ſavons gré, & nous leur en rapportons toute la gloire; mais en même tems nous les ſupplions de ne pas trouver mauvais que nous cenſurions le langage dont ils ſe ſont ſervis pour exprimer cette doctrine. Lorſqu'ils eurent établi & développé une diſtinction néceſſaire entre l'apparence viſible de la couleur, & la modification du corps coloré qui cauſe cette apparence en vertu des loix de la nature, il s'agiſſoit uniquement de ſavoir ſi l'on donneroit le nom de *couleur* à la

Digitized by Google

cauſe ou à l'effet. En donnant ce nom à l'effet, ainſi qu'ils l'ont jugé à propos, ils ont mis la philoſophie dans une contradiction apparente avec le bon ſens; & l'ont expoſée par-là aux traits des railleurs, & à un ridicule qu'ils pouvoient lui épargner. Car s'ils avoient au contraire donné le nom de *couleur* à la cauſe, comme ils auroient du le faire, ils euſſent alors affirmé avec le vulgaire que la couleur eſt une qualité des corps, & qu'il n'y a dans l'eſprit ni couleur, ni rien de ſemblable à la couleur. Leur langage, ainſi que leur doctrine, eût été parfaitement conforme à la maniere ordinaire de penſer du genre humain; & la vraie philoſophie eût été parfaitement d'accord avec le ſens commun. Comme Locke étoit l'ami du ſens commun, il y a lieu de préſumer que dans cette circonſtance, de même que dans pluſieurs autres, il s'eſt laiſſé ſéduire par quelque hypothèſe à la mode; & nous allons voir dans la ſection ſuivante, que cette conjecture n'eſt pas ſans fondement.

SEC-

Digitized by Google

SECTION VI.

Qu'aucune de nos ſenſations ne reſſemble à aucune qualité des corps.

Voici une ſeconde concluſion : c'eſt que, quoique la couleur ſoit réellement une qualité du corps, cependant elle n'eſt point repréſentée à l'eſprit par une idée ou ſenſation qui ait de la reſſemblance avec elle. Au contraire, elle lui eſt intimée par une idée qui ne lui reſſemble aucunement. Cette conſéquence n'eſt pas ſeulement applicable à la couleur, elle l'eſt à toutes les qualités du corps que nous avons examinées.

Il eſt à remarquer que, dans l'analyſe que nous avons donnée juſqu'ici des opérations des cinq ſens, & dans ce que nous avons dit touchant les qualités des corps que ces ſens nous font connoître, nous n'avons eu aucun exemple de quelque ſenſation qui reſſemblât à aucune qualité des corps, ni de quelque qualité des corps dont l'image ou la reſſemblance fût portée à l'eſprit par l'intermede des ſens.

Digitized by Google

Il n'eſt point de phénomene dans la nature dont il ſoit plus difficile de rendre compte, que le commerce établi entre l'eſprit & le monde matériel. Il n'eſt point auſſi de phénomene qui ait plus excité la curioſité & plus exercé la pénétration des philoſophes. Tous conviennent que cette communication ſe fait par le moyen des ſens; & cela ſuffit pour ſatisfaire le vulgaire; mais le philoſophe ne s'en tient pas là; il veut pénétrer plus avant, s'il eſt poſſible; il tâtonnera, il ſuppoſera; il ſe fabriquera des ſyſtêmes qui lui repréſentent l'eſpece de ce commerce, c'eſt-à-dire la maniere dont nos ſens nous font connoître les objets extérieurs. Toute la force de l'invention humaine ſemble n'avoir encore produit qu'une hypotheſe à ce ſujet, laquelle par conſéquent a été généralement reçue. On dit que l'eſprit, comme un miroir, reçoit les images des objets extérieurs par le moyen des ſens; enſorte que les ſens n'ont d'autre emploi que celui de peindre ces images dans l'eſprit.

Que nous donnions à ces images des objets extérieurs, le nom de *formes ſenſibles* ou *d'eſpeces ſenſibles* avec les Péripa-

téticiens; ou celui *d'idées de ſenſation* avec Locke: ſoit que nous diſtinguions, avec les philoſophes modernes, les ſenſations qui ſont immédiatement perçues par les ſens, d'avec les *idées de ſenſation* qui ne ſont que des copies feintes & ſimulées de nos ſenſations, retenues dans la mémoire & dans l'imagination, ce ne ſont là que des différences de mots; & tous ces ſyſtêmes ont toujours le même fond d'hypotheſe.

Une conſéquence néceſſaire & inconteſtable de cette hypotheſe, c'eſt que nous ne pouvons concevoir aucune choſe matérielle, corps ou qualité, ni en faire l'objet de notre penſée, à moins que l'image ou repréſentation n'en ſoit portée à l'eſprit par le moyen des ſens. Nous examinerons plus particuliérement dans la ſuite ce qui en eſt. Nous nous contenterons pour le préſent d'obſerver qu'en conſéquence de cette ſuppoſition, on devroit s'attendre naturellement qu'à chaque qualité ou attribut du corps, que nous connoiſſons ou que nous pouvons concevoir, il y eût une ſenſation correſpondante qui fût l'image & la reſſemblance de cette qualité. Il s'enſui-

Digitized by Google

vroit encore que les ſenſations qui n'ont point de reſſemblance au corps, ni à aucune des qualités du corps, ne devroient nous donner aucune conception d'un monde matériel ni d'aucun être de ce monde. Ce ſont autant de corollaires du principe fondamental de l'hypotheſe mentionnée.

Cependant nous avons conſidéré dans ce chapitre & dans les précédens, l'étendue, la figure, la ſolidité, le mouvement & la dureté, auſſi bien que les couleurs, le chaud, le froid, les ſons, les ſaveurs & les odeurs. Nous avons tâché de montrer que notre conſtitution naturelle nous portoit à concevoir toutes ces choſes comme des qualités inhérentes au corps; & que ce ſentiment étoit celui de tout le genre humain. Nous avons également examiné avec beaucoup d'attention toutes les différentes ſenſations que nous recevons par le moyen des cinq ſens; & dans cet examen nous n'avons jamais pu trouver parmi toutes ces ſenſations une ſeule image d'un corps ni une ſeule repréſentation reſſemblante d'aucune qualité des corps. Où ſont donc & d'où peuvent venir ces prétendues images des

Digitized by Google

corps & de leurs qualités, que l'on dit être portées à l'esprit par le moyen des sens? C'est aux philosophes à résoudre cette double question; & tout ce que je puis dire, c'est qu'elles ne sont point dans l'esprit & qu'elles ne sauroient lui venir par les sens. A force d'attention & d'exactitude, je parviens à connoître mes sensations; & alors je suis en état d'affirmer avec certitude à quoi elles ressemblent & à quoi elles ne ressemblent pas. Je les ai donc examinées avec tout le soin possible l'une après l'autre; je les ai comparées avec le corps & avec ses qualités; & j'avoue que je n'en ai trouvé aucune, qui eût le moindre trait de ressemblance ni avec le corps ni avec ses qualités.

Il est si évident que nos sensations ne sont point des images de la matiere ni d'aucune des qualités matérielles, qu'on a de la peine à concevoir qu'une vérité si sensible ait pu se laisser subjuguer par l'hypothese qui suppose le contraire, quelque ancienne & universelle qu'elle soit. Du reste elles sont incompatibles, & il n'y a aucune sorte d'accommodement à espérer entre elles. Ce qui pa-

Digitized by Google

roîtra dans tout ſon jour par quelques réflexions que nous ferons ſur l'eſprit de la philoſophie ancienne & moderne concernant les ſenſations.

Pendant le regne de la philoſophie d'Ariſtote, l'analyſe des ſenſations ne fut pas portée fort loin: on ne les examina ni avec exactitude, ni en détail. L'attention des philoſophes, de même que celle du vulgaire, ſe fixoit toute entiere ſur les choſes déſignées par les ſenſations. C'eſt pourquoi, en conſéquence de l'hypotheſe commune, on regarda comme une opinion décidée, que toutes nos ſenſations étoient des formes ou des images des objets extérieurs.

Deſcartes donna aux philoſophes le noble exemple de réfléchir ſur eux-mêmes, ſur les opérations de leur eſprit, ſur leurs ſenſations. Pluſieurs modernes l'ont imité avec gloire, entr'autres Mallebranche, Locke, Berkeley & Hume. De cet examen ſcrupuleux, eſt ſortie par degrés la découverte de cette vérité: Qu'il n'y a nulle reſſemblance entre les ſenſations de l'eſprit & les qualités ou attributs d'une ſubſtance brute & inſenſible, telle que nous concevons la matiere.

Digitized by Google

Mais dans les différentes révolutions qu'a éprouvées cette utile découverte, elle s'eſt vue malheureuſement unie à l'ancienne hypotheſe ; & de ce mêlange monſtrueux de deux opinions différentes & d'une nature ſi ennemie, on a vu naître ces paradoxes ridicules & ce ſcepticiſme qu'on impute à la philoſophie moderne.

Locke vit clairement & prouva d'une maniere inconteſtable, que les ſenſations que nous éprouvons par le goût, par l'ouïe, & par l'odorat, de même que les ſenſations des couleurs, du chaud & du froid ne reſſembloient à aucune modification des corps ; & en ce point, il fut du ſentiment de Deſcartes & de Mallebranche. Joignons cette opinion avec l'hypotheſe précédente, il s'enſuivra néceſſairement que trois de nos ſens ſont privés de nous donner aucune connoiſſance du monde matériel, devenant inhabiles à remplir cette fin. Les ſenſations des odeurs, des ſaveurs & des ſons, de même que celles des couleurs, du chaud & du froid, n'ont pas plus de rapport aux corps que n'en a la colere ou la reconnoiſſance ; & il n'y avoit pas

Digitized by Google

plus de raiſon d'appeller ces ſenſations des qualités du corps, ſoit premieres, ſoit ſecondaires, qu'il y en avoit de donner le même nom à la reconnoiſſance ou à la colere. Il paroiſſoit ſimple & naturel de tirer de cette hypotheſe ce raiſonnement concluant : Si la chaleur, les couleurs & les ſons ſont des qualités réelles des corps, les ſenſations par leſquelles nous les percevons doivent être des images de ces qualités : or ces ſenſations n'en ſont point des images : donc la chaleur, les couleurs & les ſons ne ſont point des qualités réelles des corps.

Nous voyons donc que Locke, après avoir découvert que les idées des qualités ſecondaires n'étoient point des images, étoit obligé, en conſéquence de l'hypotheſe commune à tous les philoſophes, de nier qu'elles fuſſent des qualités réelles des corps. Mais il eſt bien plus difficile de trouver la raiſon pourquoi, après cette ſorte de rétractation, il les appella des *qualités ſecondaires ;* car, ſi je ne me trompe, je crois que ce mot eſt de ſon invention. Il ne prétendoit ſurement pas qu'elles fuſſent des qualités ſecondaires de l'eſprit ; & je ne vois pas avec

Digitized by Google

avec quelle propriété, ou par quelle licence tolérable, il put les appeller des qualités secondaires des corps, puisqu'il avoit reconnu qu'elles n'étoient absolument point des qualités du corps. Ici Locke paroît avoir sacrifié au sens commun, & avoir été conduit par son autorité à tenir un parti opposé à son hypothese.

Cet arbitre souverain de nos jugemens & de nos opinions, qui porta Locke à appeller qualité secondaire des corps ce qui, suivant ses principes & ses raisonnemens, n'étoit absolument point une qualité du corps, a non seulement forcé le peuple de tous les âges, mais les philosophes aussi & même les disciples de Locke, à admettre cette même vérité. Il les a excités à rechercher par des expériences, la nature des couleurs, des sons & de la chaleur qui sont dans les corps. Cette recherche n'a pas été infructueuse, comme elle auroit du l'être si ces qualités n'eussent pas été réellement dans les corps. Elle a produit de grandes & utiles découvertes qui sont une partie considérable de la philosophie naturelle; car si cette philosophie naturelle n'est pas

Digitized by Google

un ſonge, il y a réellement quelque choſe dans les corps que nous appellons couleur, ſon, chaleur, &c. Ce qui ne peut être, ſans que l'hypotheſe de laquelle on conclut légitimement le contraire, ne ſe trouve fauſſe: car on ſait qu'une concluſion fauſſe réfute le principe d'où elle ſe tire par la force du raiſonnement. Si les qualités du corps ne nous étoient connues que par les ſenſations qui leur reſſemblent, la couleur, le ſon, & la chaleur ne ſeroient plus des qualités du corps: elles ſont pourtant des qualités réelles du corps; donc elles ne nous ſont pas connues par des ſenſations qui leur reſſemblent.

Pourſuivons: ce que Locke a prouvé touchant les ſenſations que nous avons par l'ouïe, le goût, & par l'odorat, l'Evêque de Cloyne ne l'a-t-il pas prouvé également, & d'une maniere non moins inconteſtable pour toutes les autres ſenſations? N'a-t-il pas montré qu'il n'y avoit aucune de nos ſenſations qui pût avoir la moindre reſſemblance avec les qualités d'une ſubſtance matérielle? Mr. Hume a confirmé cette vérité par ſon autorité & encore plus par la force de

Digitized by Google

ſes raiſonnemens. Cette découverte paroît deſtructive de l'ancienne hypotheſe. Cependant, choſe inconcevable, cette hypotheſe a toujours été retenue, maintenue, & on a oſé même la joindre & la marier avec le ſentiment des modernes. Quels enfans monſtrueux n'a pas produit cette alliance?

Le premier-né de cette union, & peut-être la production la moins dangereuſe fut cette aſſertation: Que les qualités ſecondaires des corps, n'étoient que de pures ſenſations de l'eſprit. Nous ne parlerons pas du ſyſtême de Mallebranche qui prétendoit tout voir dans Dieu: il n'a jamais été naturaliſé dans notre iſle. Le ſecond fruit de cette alliance fut l'opinion de Berkeley: Que l'étendue, la figure, la dureté & le mouvement; que la terre, la mer; les maiſons, nos propres corps, de même que ceux de nos peres, de nos meres, de nos enfans, de nos amis, n'étoient autre choſe que des idées de l'eſprit; & qu'il n'exiſtoit dans la nature que des eſprits & des idées.

La ſuite de cette poſtérité monſtrueuſe eſt encore plus effroyable; & il eſt impoſſible de concevoir comment il

Digitized by Google

s'eſt trouvé des gens aſſez hardis pour élever ces petits monſtres, les nourrir & puis les produire dans le monde. Plus de cauſes, plus d'effets; point de ſubſtances, ni matérielles, ni ſpirituelles; nulle liberté, nulle faculté, nulle puiſſance; il n'exiſte plus dans la nature que des impreſſions & des idées, qui ſe ſuivent & ſe ſuccedent l'une & l'autre ſans tems, ſans lieu, ſans ſujet. Quel âge enfanta jamais une telle chaîne d'opinions biſarres? Et cependant quelles conſéquences furent jamais déduites avec plus d'adreſſe, de préciſion & d'élégance d'un principe univerſellement admis? Le ſyſtême ancien eſt le pere infortuné de cette poſtérité maudite; & la diſparité reconnue entre nos ſenſations & leurs objets externes en eſt la mere innocente.

Il arrive quelquefois dans des opérations d'arithmétique que deux erreurs de calcul ſe compenſent l'une l'autre; enſorte que la ſomme totale n'en eſt ni plus, ni moins grande. Mais ſi l'on corrige l'une de ces erreurs & qu'on laiſſe ſubſiſter l'autre, on ſe trouve alors plus éloigné de ſon compte que ſi on les laiſſoit ſubſiſter toutes les deux. Il

Digitized by Google

paroît que la même chose est arrivée à la philosophie d'Aristote touchant les sensations, du moins lorsqu'on compare sa doctrine avec celle des modernes. Les Péripatéticiens adopterent deux erreurs, mais la derniere tempéra la premiere, en lui servant de remede & de correctif; par ce moyen leur système ne panchoit point vers le scepticisme. Les modernes ont retenu la premiere de ces erreurs, mais ils ont découvert & corrigé la seconde. Il en est résulté une conséquence fatale; & ce jour qu'on avoit eu tant de peine à produire s'est couvert d'une obscurité affreuse. Le scepticisme a gagné insensiblement du terrain, il s'est fortifié avec le tems, & a répandu enfin les plus épaisses ténebres sur ce monde matériel, & sur toute la face de l'univers. Un phénomene semblable est propre à ébranler ceux même qui sont les plus attachés à la science & à la certitude des principes des connoissances humaines, tant que sa cause reste cachée & inconnue. Mais aussitôt qu'on l'a découverte, l'espérance renaît; on s'attend que les ténebres se dissiperont, & qu'elles seront rempla-

Digitized by Google

ées par un jour d'une clarté plus pure, plus vive & plus durable.

SECTION VII.

De la figure visible & de l'étendue.

Quoique nous ne connoissions point de ressemblance, ni même de connexion nécessaire, entre cette qualité des corps que nous appellons couleur & entre l'apparence que cette couleur offre aux yeux, cependant nous ne pouvons pas dire la même chose de sa figure & de sa grandeur. Il existe certainement une ressemblance entre la figure & la grandeur visibles d'un corps, & entre sa figure & sa grandeur réelles. Personne ne peut dire pourquoi la couleur écarlate affecte l'œil de la maniere dont elle a coutume de l'affecter. Personne ne peut être sûr que cette couleur affecte son œil de la même maniere dont elle affecte l'œil d'un autre; ni qu'elle lui offre précisément la même apparence qu'à un autre homme. Néanmoins nous pouvons démontrer

Digitized by Google

pourquoi un cercle placé obliquement devant nous paroît former une ellipse. La grandeur, la figure & la position visibles peuvent, par un raisonnement mathématique, se déduire de la grandeur, de la figure & de la position réelles; & l'on démontre aisément que tout œil qui voit parfaitement & distinctement les objets, doit dans la même situation, voir ce cercle sous cette forme & non sous une autre. Nous osons même affirmer qu'un homme né aveugle, s'il avoit quelques connoissances mathématiques, seroit en état de déterminer la figure visible d'un corps, lorsque sa figure, sa distance & sa position réelles lui sont données. Le docteur Saunderson comprenoit très bien la perspective, & la projection de la sphere, comme nous l'avons déja observé. Pour mettre donc un aveugle en état de déterminer la figure visible des corps, je n'exige dans lui d'autres connoissances que celles qu'il lui faut pour savoir faire la projection de la ligne extérieure d'une sphere creuse dont le centre est dans l'œil. Cette projection est la figure visible dont il a besoin; car c'est la même

figure, que celle dont la projection se fait sur la rétine dans la vision.

Un aveugle né peut concevoir des lignes tirées de chaque point de l'objet au centre de l'œil, & formant des angles. Il peut également concevoir que la longueur de l'objet paroîtra plus ou moins grande à proportion de l'ouverture de l'angle qui mesure cet objet sur l'œil; de même que la largeur & en général la distance d'un point de l'objet quelconque à un autre point, paroîtra plus ou moins grande en proportion des angles qui renferment ces distances. Il sera encore très aisé de lui faire concevoir que l'apparence visible n'a pas plus d'épaisseur qu'une projection de sphere, ou qu'un dessein de perspective. Il pourra apprendre que l'œil, jusqu'à ce qu'il ait acquis de l'expérience, ne représente jamais aucun objet plus près ou plus éloigné l'un que l'autre. Peut-être que de lui-même il formeroit cette conjecture, & qu'il inclineroit à penser que les rayons de la lumiere doivent faire la même impression sur l'œil, soit qu'ils viennent d'une plus grande ou d'une moindre distance.

Digitized by Google

Voilà tous les principes, dont nous supposons la connoissance à notre aveugle mathématicien; & il peut aisément l'acquérir ou par la réflexion, ou par la lecture qu'il s'en fera faire, ou par les leçons qu'on lui en donnera. Il n'est pas moins certain qu'après lui avoir donné la figure & la grandeur réelles d'un corps, avec sa position, & sa distance de l'œil, il peut par les principes dont nous venons de parler, trouver la figure & la grandeur visibles. Il peut démontrer en général, par les mêmes principes, que la figure visible de tous les corps sera la même que celle de leur projection sur la surface d'une sphere creuse, lorsque l'œil est placé au centre. Il peut démontrer encore que leur grandeur visible sera ou plus grande ou plus petite, suivant que leur projection occupera une partie plus ou moins considérable sur la surface de cette sphere.

Pour mettre cette matiere dans un nouveau jour, distinguons la position des objets par rapport à l'œil, de leur distance de l'œil. Les objets qui sont sur la même ligne droite tirée du centre de l'œil, ont toujours la même position,

Digitized by Google

quoiqu'à des distances très différentes de l'œil. Mais les objets qui sont sur différentes lignes droites tirées du centre de l'œil, ont aussi des positions différentes; & cette différence de position est plus grande ou plus petite à proportion de l'angle fait dans l'œil par ces lignes droites.

Après avoir ainsi défini ce que nous entendons par la position des objets par rapport à l'œil, il est évident que si la figure réelle d'un corps consiste dans la situation de ces différentes parties entre elles, ou les unes à l'égard des autres, sa figure visible doit aussi consister dans la position de ces différentes parties par rapport à l'œil. Puisqu'il est encore vrai que celui qui a une conception distincte de la situation respective des parties du corps entre elles, doit avoir également une conception distincte de sa figure réelle; il sera vrai aussi de dire que celui qui conçoit distinctement la position de ses différentes parties relativement à l'œil, doit avoir en même tems une conception distincte de sa figure visible. Or, il n'y a surement ni plus d'obstacle ni plus de difficulté pour un aveugle-né-

Digitized by Google

à concevoir la position des différentes parties d'un corps relativement à l'œil, qu'à imaginer leur situation les unes à l'égard des autres. C'est pourquoi je conclus qu'un aveugle peut acquérir une conception distincte de la figure visible des corps.

Quoique ces raisonnemens nous paroissent suffisans pour prouver qu'un homme né aveugle peut concevoir l'étendue & la figure visibles des corps; cependant afin d'écarter quelques préjugés qui combattent cette vérité, il ne sera pas hors de propos de comparer les notions que cet aveugle mathématicien pourroit s'être formées à lui-même de la figure visible, avec l'apparence présentée à l'œil dans la vision, & d'observer en quoi elles different.

Premiérement, la figure visible ne se présente jamais à l'œil qu'elle ne soit jointe à la couleur; & quoiqu'il n'y ait point de connexion entre elles fondée sur la nature des choses, elles ont pourtant contracté une union si étroite ensemble, que nous ne sommes jamais en état de les séparer, même dans notre imagination. Ce qui augmente encore la difficulté,

c'eſt que nous n'avons jamais réfléchi murement ſur la figure viſible. Elle ne nous ſert que d'un ſigne; dès qu'elle a rempli cet office, elle s'échappe & s'évanouit ſans laiſſer de traces aprés elle. Le deſſinateur dont le grand art eſt de ſaiſir cette forme fugitive, & d'en tirer copie, ne trouve qu'après pluſieurs années de peine & de travail combien ſa tâche eſt difficile. Heureux s'il peut enfin trouver le moment de l'arrêter aſſez longtems dans ſon imagination, pour pouvoir la fixer ſur la toile! S'il y parvient, il eſt alors en état de la deſſiner auſſi exactement d'après le naturel, que d'après une copie. Qu'il y a peu de deſſinateurs aſſez habiles pour arriver à ce point de perfection! Il n'eſt donc point étonnant que nous trouvions une ſi grande difficulté à concevoir cette forme, diſtinguée de ſa fidelle & inſéparatie compagne, puiſque nous avons tant de peine à l'appercevoir même en ſa compagnie. Mais la notion que notre aveugle aura de la figure viſible, ne ſera point aſſociée à la couleur dont il n'a aucune idée. Elle pourroit tout au plus ſe trouver jointe à la dureté ou au poli que

Digitized by Google

le tact lui a fait connoître. Ces différentes associations sont propres à nous en imposer, à nous surprendre, à nous faire imaginer de la différence entre des objets qui sont réellement les mêmes.

En second lieu, notre aveugle se forme à lui-même la notion de la figure visible, par la pensée & par des raisonnemens mathématiques fondés sur de solides principes. Au contraire, l'homme qui voit, a continuellement cette figure présente à l'œil, sans travail, sans raisonnement, & comme par une sorte d'inspiration. Un homme peut se former lui-même l'idée d'une parabole ou d'une cycloïde, seulement par les définitions mathématiques de ces figures, & sans qu'il ait besoin de les voir dessinées ou en relief. Un autre homme qui ne saura rien des définitions mathématiques de ces figures s'en fera une idée, en les voyant tracées sur le carton, ou en relief. Ils peuvent l'un & l'autre avoir une conception distincte des figures, l'un par les définitions mathématiques, & l'autre par le sens de la vue. Or notre aveugle ne peut-il pas se former une notion de la figure visible de la même maniere que

Digitized by Google

le premier de ces deux hommes s'eſt fait une idée juſte de la parabole & de la cycloïde, quoiqu'il n'en ait jamais vu ?

Troiſiémement, la figure viſible fait auſſitôt concevoir à celui qui voit, la réalité dont elle n'eſt que le ſigne. Mais les penſées de notre homme aveugle procedent dans un ordre contraire. Il commence par connoître la figure, la diſtance & la ſituation réelles du corps; & d'après cette connoiſſance toute mathématique, il trace doucement & lentement la figure viſible ſur le champ de ſon imagination pour ainſi parler; car il n'eſt pas naturellement porté à concevoir cette figure viſible comme un ſigne: c'eſt plutôt un être de ſa raiſon, une production de ſon eſprit.

SECTION VIII.

Réponſe à quelques queſtions touchant la figure viſible.

Qu'eſt-ce que cette figure viſible, nous demandera-t-on? Eſt-ce une ſenſation,

Digitized by Google

eſt-ce une idée? Si c'eſt une idée, d'après quelle ſenſation eſt-elle copiée?

Ces queſtions pourroient paroître triviales ou extravagantes à ceux qui ne ſauroient pas que nos philoſophes modernes ont érigé un tribunal d'inquiſition, à la barre du quel ils prétendent avoir droit de citer tout ce qui exiſte dans la nature, pour y rendre compte de ſon exiſtence. Les points ſur leſquels on y interroge les êtres ſont en petit nombre, à la vérité, mais ils ſont d'une conſéquence terrible. Les voici: Le priſonnier eſt-il une impreſſion, ou une idée? Si c'eſt une idée, d'après quelle impreſſion eſt-elle copiée?

Malheureuſement s'il paroît à ces juges ſéveres que ce ne ſoit ni une impreſſion, ni une idée copiée d'après quelque impreſſion, on le juge ſans autre forme de procès, il eſt réputé n'avoir point d'exiſtence propre; & en conſéquence impitoyablement condamné à être regardé dans tous les âges futurs comme un ſon vuide de ſens, ou comme l'ombre d'une entité qui n'eſt plus.

A ce tribunal redoutable, la cauſe & l'effet, le tems & le lieu, l'eſprit & la

matiere, ont été cités, jugés & condamnés. Comment pourra donc se soutenir un être aussi chétif & aussi foible que la figure visible? Il faut qu'elle s'avoue coupable, en confessant qu'elle n'est ni une impression, ni une idée. Car, helas! Il n'est que trop connu qu'elle est étendue en longueur & en largeur. Elle peut être grande ou petite, large ou étroite, triangulaire, quadrangulaire, ou circulaire. Par conséquent, à moins que les idées & les impressions ne soient étendues & figurées, elle ne peut appartenir à cette catégorie.

Si donc l'on demandoit à quelle classe des êtres appartient cette figure visible; toute la réponse que je pourrois faire seroit de donner quelques indices auxquels ceux qui connoissent la carte des catégories pourroient reconnoître la place qui lui appartient. Elle n'est autre chose, comme nous l'avons dit, que la position des différentes parties du corps figuré, rélativement à l'œil qui le voit. L'arrangement & coordination visible des différentes parties du corps forme donc par son ensemble une figure réelle qui est étendue en longueur & en largeur, & qui repré-

sente

ſente une figure qui eſt étendue non ſeulement en longueur & en largeur, mais encore en profondeur. C'eſt ainſi qu'une projection de la ſphere eſt une figure réelle qui, avec de la longueur & de la largeur ſeulement, repréſente une ſphere qui a les trois dimenſions. Une projection de la ſphere, & la vue d'un palais en perſpective, ſont du même genre que la figure viſible, & des repréſentations de la même eſpece. Ainſi quelque place qu'on leur donne dans les catégories, celle-ci devra toujours être leur voiſine.

On pourroit encore demander s'il y a quelque ſenſation affectée à la figure viſible, & qui la faſſe percevoir, ou qui la ſuggere dans la viſion; ou par quel autre moyen cette figure viſible eſt tranſmiſe à l'eſprit.

Cette queſtion eſt importante, & nous devons l'approfondir afin d'avoir une notion claire & diſtincte de la faculté de la vue. Pour la mettre dans le plus grand jour poſſible, il eſt néceſſaire de comparer le ſens de la vue avec les autres, & de faire certaines ſuppoſitions par leſquelles nous ſerons en état de dis-

Digitized by Google

tinguer des choſes aiſées à confondre, quoiqu'elles ſoient d'une nature entiérement différente.

Nous avons trois de nos ſens qui nous font connoître leurs objets à une certaine diſtance: ce ſont l'ouïe, la vue & l'odorat. L'eſprit éprouve par les ſens de la vue & de l'odorat, une impreſſion que les loix de ſa conſtitution naturelle lui font regarder comme un ſigne certain de quelque choſe extérieure. Mais la poſition de cette choſe extérieure relativement à l'organe du ſens, n'eſt point annoncée ni préſentée à l'eſprit avec la ſenſation. Lorſque j'entends le bruit d'un caroſſe dans la rue, je ne pourrois jamais, ſans le ſecours de l'expérience, déterminer par le ſeul bruit ſi le caroſſe eſt au haut ou au bas de la rue, s'il eſt à gauche ou à droite. Cette ſenſation m'annonce donc un objet extérieur qui en eſt la cauſe ou l'occaſion; quant à la poſition ou direction de cet objet, elle ne m'en fait rien connoître.

On peut dire la même choſe de l'odorat; mais il n'en eſt pas de même du ſens de la vue. Lorſque je vois un objet, ſon apparence viſible & colorée peut

bien être appellée une ſenſation qui m'annonce quelque choſe d'extérieur qu'elle a pour cauſe: elle m'annonce de plus la direction individuelle & la poſition de cette cauſe par rapport à l'œil. Je ſais qu'elle a préciſément telle direction, & non pas une autre. En même tems, je ne vois rien là dedans qu'on puiſſe appeller ſenſation, ſinon la ſenſation de couleur. La poſition de l'objet coloré n'en eſt point une; ſeulement elle ſe montre à l'eſprit avec la couleur, en vertu des loix de notre conſtitution originelle, & ſans qu'il ſoit beſoin pour cela d'une ſenſation nouvelle.

Suppoſons un œil tellement conſtitué, que les rayons partant de tous les points de l'objet ne ſe raſſemblent pas comme ſur les nôtres en un ſeul point de la rétine, mais qu'ils la couvrent toute entiere; ceux qui connoiſſent la ſtructure de cet organe comprendront clairement qu'un œil, tel que nous le ſuppoſons, verroit la couleur des corps comme nos yeux la voient, mais qu'il n'appercevroit ni leur figure ni leur poſition. L'opération de cet œil ſeroit abſolument ſem-

blable à celle de l'ouïe & de l'odorat; & elle ne donneroit aucune perception de la figure & de l'étendue, mais ſimplement celle de la couleur. Cette ſuppoſition n'eſt point imaginaire; & c'eſt à peu près le cas de la plupart des gens qui ont la cataracte. Cheſelden a obſervé que leur criſtallin n'exclut pas les rayons de la lumiere, mais qu'il les éparpille ſur la rétine; enſorte qu'ils voient les objets comme un œil ſain les voit à travers un verre couvert d'une couche mince de quelque gelée. Ils voient bien la couleur des objets, mais ils n'apperçoivent rien de leur figure & de leur grandeur.

Si nous ſuppoſions à-préſent que les objets nous envoyaſſent les ſons & les odeurs en ligne droite, & que chaque ſenſation de l'ouïe & de l'odorat nous ſuggérât ou nous annonçât la direction ou la poſition préciſe de ſon objet; alors les opérations de l'ouïe & de l'odorat ſeroient ſemblables à celles de la vue. Nous ſentirions & nous entendrions la figure & la poſition des objets, dans le même ſens que nous la voyons; chaque

Digitized by Google

odeur & chaque ſon ſeroit toujours joint à quelque figure dans l'imagination, de même qu'il arrive pour la couleur.

Nous avons lieu de croire que les rayons de la lumiere font quelque impreſſion ſur la rétine; mais nous ne ſentons point cette impreſſion. Les philoſophes & les anatomiſtes même n'en ont point encore découvert la nature & les effets. Eſt-ce une vibration dans le nerf, ou un mouvement de quelque fluide ſubtil contenu dans le nerf, ou quelqu'autre effet que nous ne ſaurions nommer parce qu'il nous eſt inconnu? Toutes ces queſtions ſont inſolubles. Au reſte, quelle que ſoit cette impreſſion, nous l'appellerons une *impreſſion matérielle*, en nous reſſouvenant bien qu'elle n'eſt point une impreſſion ſur l'eſprit, mais ſur le corps; qu'elle n'eſt point une ſenſation, & qu'elle ne peut pas plus reſſembler à la ſenſation, que la figure & le mouvement ne reſſemblent à la penſée Or cette impreſſion matérielle faite ainſi ſur la rétine, ſuivant les loix de la nature, atteſte deux choſes à l'eſprit, la couleur & la poſition de l'objet. Perſonne ne peut dire pourquoi cette même impres-

Digitized by Google

sion matérielle n'auroit pas pu faire connoître en même tems le son & l'odeur ou l'un des deux conjointement avec la couleur & la position de son objet. Tout ce qu'on peut faire de plus raisonnable à cet égard, c'est de supposer que, puisque cette impression matérielle ne nous annonce que la couleur & la position & rien de plus, les loix de la nature l'ont ainsi réglé, ou que telle a été la volonté du Créateur; c'est la seule solution qu'on en puisse donner. Et puisqu'il n'y a point non plus de connexion nécessaire entre les deux choses intimées à l'esprit par cette impression matérielle, on peut croire que, si l'Auteur de la nature l'avoit voulu, la couleur auroit pu être annoncée sans la position de l'objet, & réciproquement la position sans la couleur.

Supposons donc, puisque nous en reconnoissons la possibilité, supposons, dis-je, que nos yeux eussent été tellement faits qu'ils eussent apperçu la position de l'objet, sans voir par la même opération la couleur ni aucune autre qualité. Quelle seroit la conséquence de cette supposition? C'est qu'avec de

Digitized by Google

tels yeux on percevroit la figure visible des corps, sans qu'il se fit aucune sensation ou impression sur l'esprit. La figure perçue étant entiérement extérieure, on ne pourroit l'appeller une impression faite sur l'esprit, sans abuser grossiérement du langage. Si l'on disoit qu'il est impossible de percevoir une figure, sans qu'il n'y en ait quelque empreinte sur l'esprit; je demanderai la permission de ne pas admettre cette impossibilité gratuitement & sans de bonnes preuves, & j'avouerai ensuite que je n'en ai point encore trouvé. Je ne puis du-tout pas concevoir ce qu'on entend par l'empreinte d'une figure sur l'esprit. Je conçois bien l'empreinte d'une figure sur de la cire ou sur quelque autre corps mou, propre à la recevoir. Mais une empreinte d'une figure sur l'esprit, c'est ce qui m'a toujours paru absolument in-intelligible; & quoique je me forme une conception très distincte de la figure, je ne puis cependant, après le plus rigoureux examen, trouver aucune impression de cette figure dans mon esprit.

Pour mettre fin à nos suppositions, rendons aux yeux tels que nous les avons

Digitized by Google

imaginés la faculté d'appercevoir la couleur, on m'accordera aiſément que la figure eſt alors perçue de la même maniere qu'auparavant, avec cette ſeule différence que la couleur y eſt jointe.

Ce préambule nous donne la ſolution de la queſtion: il ne paroît pas qu'il y ait de ſenſation appropriée à la figure viſible, c'eſt-à-dire de ſenſation chargée de la faire connoître à l'eſprit. Cette figure ſemble plutôt être annoncée immédiatement par l'impreſſion matérielle ſur l'organe, impreſſion que nous ne ſentons point. Pourquoi l'impreſſion matérielle faite ſur la rétine ne pourroit-elle pas annoncer la figure viſible de même que l'impreſſion matérielle d'une bale ſur la main qui la ſerre, en fait connoître la figure réelle? Dans le premier cas, une ſeule & même impreſſion annonce la couleur & la figure viſibles; & dans le ſecond cas, une ſeule & même impreſſion annonce à la fois la dureté, la chaleur ou le froid, avec la figure réelle.

Nous mettrons fin à cette ſection, par une autre queſtion ſur le même ſujet. Puiſque la figure viſible des corps eſt l'objet

l'objet réel & extérieur de la vue, comme leur figure palpable eſt celui du toucher, d'où vient eſt-ce qu'il eſt ſi difficile de faire aſſez d'attention à la premiere pour la reconnoître, & qu'au contraire il eſt ſi aiſé d'obſerver la derniere? Il eſt certain que l'une ſe préſente beaucoup plus fréquemment à l'œil, que l'autre ne ſe préſente au toucher. La figure viſible eſt un objet auſſi diſtinct & auſſi déterminé que la figure palpable; & elles paroiſſent ſe prêter également l'une & l'autre à l'obſervation, c'eſt-à-dire être également ſuſceptibles d'être étudiées, ſuivies & examinées. Cependant ou a ſi peu fait attention à la figure viſible, qu'elle n'a jamais eu d'autre nom dans aucune langue que celui que Berkeley lui a donné, & dont nous nous ſommes ſervis à ſon exemple pour la diſtinguer de la figure palpable qui eſt l'objet du toucher.

La difficulté de ſaiſir la figure viſible des corps, & d'en faire l'objet de notre penſée, eſt ſi ſemblable à celle que nous éprouvons à conſidérer & à ſuivre nos ſenſations, que nous

avons lieu de croire qu'elles partent toutes les deux de la même source. La nature s'eſt propoſé de faire de la figure viſible, un ſigne de la figure tactile & de la ſituation des corps; & elle nous a donné une eſpece d'inſtinct pour l'enviſager toujours ainſi. Delà il arrive que l'eſprit paſſe rapidement aux choſes exprimées par ce ſigne; & il lui eſt auſſi peu naturel de s'arrêter à la figure viſible, qu'il eſt peu naturel à un corps ſphérique de s'arrêter ſur un plan incliné. Il y a un principe intérieur qui le porte en avant & le fait paſſer outre, lequel ne peut être balancé que par une force contraire.

Il y a pluſieurs autres choſes extérieures que la nature a établies ſeulement comme des ſignes. Mais ils ont tous un point de commun: c'eſt que l'eſprit les laiſſe toujours échapper, & qu'il ne porte uniquement ſon attention qu'aux objets déſignés. C'eſt ainſi que certaines modifications du viſage, ſont des ſignes naturels de la diſpoſition préſente de l'eſprit. Tout homme entend ce que veulent dire ces ſignes; mais il n'y en a pas un entre mille, qui faſſe attention

Digitized by Google

aux signes eux-mêmes & qui puisse en rien dire; & l'on verra même très souvent des gens deviner parfaitement bien ce qui se passe dans l'intérieur par la physionomie, sans que cependant ils se connoissent en rien aux proportions du visage, & sans qu'ils soient en état de décrire ou de dessiner les traits expressifs d'aucune passion.

Un excellent peintre ou un habile sculpteur dira non seulement quelles sont les proportions qui forment un beau visage; il pourra dire encore toutes les altérations que peut y produire chaque passion. Cette connoissance est un des principaux mysteres de son art: il faut de l'attention, du travail, & de plus un génie heureux pour l'acquérir. Mais lorsqu'il met son art en pratique & qu'il exprime adroitement une passion par les signes qui lui sont propres, chacun entend ces signes, sans art & sans peine, même sans y faire réflexion.

Ce que nous venons de dire s'applique aussi proprement à tous les beaux arts. Toute leur difficulté consiste à connoître, à saisir, à exprimer avec justesse

tous ces ſignes naturels dont chaque homme entend la ſignification.

Nous paſſons du ſigne à l'objet déſigné avec facilité & par un mouvement naturel; mais nous revenons difficilement ſur nos pas, & ce n'eſt qu'avec peine & beaucoup de travail, que nous repaſſons de l'objet à ſon ſigne. Puis donc que la figure viſible nous a été donnée par la nature comme un ſigne, à ſa préſence nous paſſons d'abord à la choſe déſignée & nous ne revenons pas aiſément au ſigne pour lui donner notre attention.

Voici qui montre encore plus clairement combien nous avons peu de diſpoſition à fixer notre eſprit à la contemplation de la figure & de l'étendue viſibles: c'eſt que, quoique les démonſtrations & les raiſonnemens mathématiques ne leur fuſſent pas moins applicables qu'à la figure & à l'étendue tactiles, cependant elles ont entiérement échappé à l'obſervation des mathématiciens. Depuis plus de deux mille ans, on a mis cent mille fois à la torture la figure & l'étendue qui ſont les objets du toucher

Digitized by Google

& on en a tiré un ſyſtême de ſcience fort beau; & nous ne trouvons pas qu'on ait fait une ſeule propoſition touchant la figure & l'étendue qui ſont les objets immédiats de la vue.

Lorſqu'un géometre tire un diagramme avec l'exactitude la plus parfaite, lorſqu'il tient l'œil attaché ſur cette figure, & qu'il fait de grands raiſonnemens, & des démonſtrations doctement diffuſes pour montrer les relations que les différentes parties de cette figure ont entre elles, il ne fait pas réflexion que la figure viſible n'eſt que la repréſentation de la figure tactile ſur laquelle ſon attention eſt fixée; il ne ſonge pas que ces deux figures ont réellement des propriétés différentes; & que ce qu'il démontre de l'une, ne peut pas également ſe démontrer de l'autre.

Cette aſſertion paroîtra peut-être un paradoxe aux mathématiciens, & avant que de me donner leur confiance, ils exigeront de moi une démonſtration. Je ſuis prêt à la donner, & elle n'eſt point difficile. J'eſpere que le lecteur ne ſera pas faché de voir ce point de doctrine approfondi; & qu'il entrera

Digitized by Google

sans répugnance dans ce petit système de spéculations mathématiques que nous appellerons la *géometrie des visibles*.

SECTION IX.

Géometrie des visibles.

Dans cette nouvelle géometrie, la définition du point ; celle d'une ligne, soit courbe, ou droite ; celle d'un angle, soit obtus, droit, ou aigu ; & celle du cercle, sont absolument les mêmes que dans la géometrie ordinaire. Le lecteur mathématicien sera aisément initié aux mysteres de cette géometrie des visibles, s'il veut bien faire une attention particuliere aux principes suivans que nous avons tâché de rendre de la maniere la plus intelligible, & de réduire à un petit nombre.

Premier principe.

L'œil placé au centre d'une sphere, verra chaque grand cercle sous l'appa-

Digitized by Google

rence d'une ligne droite; car la courbure du cercle étant directement tournée vers l'œil il ne l'appercevra point.

Par la même raison, quelque ligne que l'on tire dans le plan d'un grand cercle de la sphere, soit que dans la réalité elle soit droite, ou qu'elle soit courbe, elle paroîtra toujours droite.

Second principe.

Chaque ligne droite visible paroîtra coïncider avec quelque grand cercle de la sphere; & la circonférence de ce grand cercle, prolongée jusqu'à retourner sur elle-même, paroîtra toujours une continuation de la même ligne droite visible, toutes ses parties ayant visiblement la même direction.

Il est évident que l'œil, n'appercevant la position des objets que relativement à lui-même & n'appercevant pas leur distance, verra dans la même place visible, ces point qui gardent la même position par rapport à lui, quelque différentes d'ailleurs que leurs distances puissent être du même l'œil. Or, puisqu'un plan, en passant au travers de l'œil

& d'une ligne droite visible donnée, sera le plan de quelque grand cercle d'une sphere; chaque point de la ligne droite visible, aura la même position que quelque point du grand cercle. Donc ils auront l'un & l'autre la même position visible, & qu'ils coïncideront sur l'œil; ainsi toute la circonférence du grand cercle, prolongée jusqu'au point où elle retourne sur elle même, paroîtra une continuation de la même ligne droite visible.

Troisieme principe.

Il suit delà que chaque ligne droite visible, prolongée autant qu'elle peut l'être dans sa direction visiblement droite, sera représentée par un grand cercle de la sphere au centre de laquelle l'œil est placé.

Quatrieme principe.

Il s'ensuit que l'angle visible compris sous deux lignes droites visibles, est égal à l'angle sphérique compris sous les deux grands cercles qui représentent ces lignes visibles.

Puisque les lignes visibles paroissent

Digitized by Google

coïncider avec les grands cercles, l'angle visible compris sous le premier, doit être égal à l'angle visible compris sous le dernier. Mais l'angle visible compris sous les deux grands cercles, lorsqu'ils sont vus du centre, est de la même grandeur que l'angle sphérique qu'ils comprennent réellement, ainsi que le savent tous les mathématiciens. Donc l'angle visible, fait par deux lignes droites visibles, quelles qu'elles soient, est égal à l'angle sphérique fait par les deux grands cercles de la sphere qui les représentent.

Cinquieme principe.

Il est démontré par ce qui précede, que chaque triangle visiblement rectiligne coïncidera dans tous ses points avec quelque triangle sphérique.

Les côtés de l'un paroîtront égaux aux côtés de l'autre, & les angles de l'un égaux aux angles de l'autre, chacun à chacun; & par conséquent chaque triangle entier paroîtra égal à l'autre pris aussi dans son entier. En un mot, ils paroîtront un seul & même triangle à l'œil & auront pour lui les mêmes propriété-

Digitized by Google

tés mathématiques. Les propriétés des triangles rectilignes visibles ne sont point les mêmes que celles des triangles plans, mais elles sont les mêmes que celles des triangles sphériques.

Sixieme principe.

Chaque petit cercle de la sphere paroîtra un cercle à l'œil placé au centre de ladite sphere; & d'un autre côté, chaque cercle visible paroîtra coïncider avec quelque petit cercle de la sphere.

Septieme principe.

De plus, la surface totale de la sphere représentera tout l'espace visible.

Puisque chaque point visible est coïncidant avec quelque point de la surface de la sphere, & qu'il occupe la même place visible, il faut nécessairement que toutes les parties de la surface sphérique prises ensemble, représentent toutes les places visibles possibles, c'est-à-dire tout l'espace visible.

Digitized by Google

Huitieme & dernier principe.

Il suit enfin que chaque figure visible sera représentée par cette partie de la surface de la sphere, sur laquelle l'œil peut en faire la projection, du centre où il est placé; & toute figure visible de cette espece aura la même raison avec le total de l'espace visible, que la partie de la surface sphérique qui le représente a avec la surface sphérique entiere.

J'espere que le lecteur mathématicien comprendra aisément tous ces principes; & qu'il concevra avec la même facilité que les propositions suivantes concernant la figure & l'espace visibles, qu'on ne lui donne cependant que comme un essai, peuvent être mathématiquement démontrées d'après les mêmes principes; & qu'elles ne sont pas moins vraies & moins évidentes, que les propositions d'Euclide sur les figures tactiles.

Premiere proposition.

Chaque ligne droite prolongée, reviendra enfin se rejoindre elle-même.

Digitized by Google

Seconde proposition.

Une ligne droite prolongée jusqu'à se rejoindre elle-même, est la plus longue possible; & toutes les autres lignes droites ont un rapport fini avec elle.

Troisieme proposition.

Une ligne droite revenue à elle-même, ou au point d'où elle est partie, coupe tout l'espace visible en deux portions égales qui seront comprises sous cette ligne droite.

Quatrieme proposition.

Le total de l'espace visible n'a qu'un rapport fini avec chacune de ses parties.

Cinquieme proposition.

Deux lignes droites prolongées se rencontreront en deux points où il y aura intersection.

Sixieme proposition.

Si deux lignes sont paralleles, c'est-à-

Digitized by Google

dire ſi elles gardent toujours une égale diſtance entre elles, elles ne pourront être toutes les deux des lignes droites.

Septieme propoſition.

Une ligne droite étant donnée, on peut trouver un point qui ſoit à la même diſtance de tous les points de cette ligne droite donnée.

Huitieme propoſition.

Un cercle peut être parallele à une ligne droite, c'eſt-à-dire qu'il peut en être également diſtant dans tous ſes points.

Neuvieme propoſition.

Des triangles rectilignes ſemblables ſont auſſi égaux.

Dixieme propoſition.

Les trois angles d'un triangle rectiligne, pris enſemble, ſont plus grands que deux angles droits.

Onzieme propoſition.

Les angles d'un triangle peuvent tous

Digitized by Google

être des angles droits, ou tous des angles obtus.

Douzieme proposition.

Des cercles inégaux ne sont pas entre eux comme les quarrés de leurs diametres; ni leurs circonférences en raison de leurs diametres.

Nous nous bornons à ce léger essai de la géométrie des visibles. Il suffit pour donner une idée claire & distincte de la figure & de l'étendue telles que la vision les présente à l'esprit, & pour mettre en évidence la vérité de tout ce qui été dit ci-dessus: particuliérement, Que ces figures & cette étendue qui sont les objets immédiats de la vue, ne sont ni les figures ni l'étendue sur lesquelles opere la géometrie ordinaire; que le géometre, tandis qu'il contemple son diagramme & qu'il démontre une proposition, a une figure présente à son œil, laquelle n'est qu'un signe & une représentation d'une figure palpable; qu'il ne donne pas la moindre attention à la premiere, & qu'il s'attache au contraire entiérement à la seconde; enfin que ces deux figures ont différentes proprié-

Digitized by Google

tés, & que ce qu'il démontre de l'une, ne peut pas s'appliquer à l'autre.

Il importe cependant de remarquer que, comme une petite partie d'une surface sphérique ne differe pas sensiblement d'une surface plane; de même une petite partie de l'étendue visible differe fort peu de cette étendue longue & large qui est l'objet du toucher. Il faut encore observer que l'œil humain est tellement conformé qu'un objet vu distinctement tout entier d'une seule vue n'occupe qu'une petite partie de l'espace visible; car, nous ne voyons jamais bien distinctement ce qui est à une distance considérable de l'axe de l'œil. Par conséquent si nous voulions voir un grand objet d'une seule vue, l'œil devroit être à une si grande distance que l'objet n'occupât qu'une petite partie de l'espace visible.

Ces deux observations prouvent que les figures planes apperçues d'une seule vue lorsque leur plan est droit, & sans obliquité par rapport à l'œil, ne different que fort peu des figures visibles. Les différentes lignes, dans la figure tactile, ont à peu de chose près la même pro-

Digitized by Google

portion entre elles, que dans la figure visible; & les angles de l'une sont pareillement à très peu de chose près, quoique non strictement & mathématiquement, égaux aux angles de l'autre. Ainsi, quoique nous ayons trouvé plusieurs exemples où les signes naturels n'avoient aucune ressemblance aux objets qu'ils désignoient, le cas est différent pour la figure visible. Cette figure a autant de ressemblance à l'objet qu'elle désigne qu'en a un plan ou un profil à la chose qu'il représente. Dans quelques cas même, le signe & son objet ont dans tous les sens la même figure & la même proportion.

Si nous pouvions trouver un être qui n'eût que la vue seule en partage sans autre sens extérieur, mais qui fût capable de réfléchir & de raisonner sur ce qu'il voit; les notions & les spéculations philosophiques de cet être nous seroient d'un grand secours pour pouvoir distinguer les perceptions que nous acquérons purement par la vue, d'avec celles qui tirent leur origine de nos autres sens. Admettons pour un moment l'existence d'un tel sujet tout imaginaire qu'il est,

Digitized by Google

eſt, & concevons, autant qu'il nous eſt poſſible, quelle notion il auroit des objets viſibles, quelles conſéquences il en tireroit. Nous ne devons pas nous le repréſenter opérant comme nous, ni naturellement diſpoſé, comme nous le ſommes, à conſidérer l'apparence viſible comme un ſigne de quelque autre choſe. Elle n'eſt point un ſigne pour lui, parce qu'elle ne peut rien lui apprendre, ni rien lui déſigner. Nous devons plutôt le ſuppoſer auſſi porté en vertu de ſa conſtitution naturelle à faire attention à l'étendue & à la figure viſibles des corps, que nous le ſommes nous autres, à donner toute la nôtre à l'étendue & à la figure palpables.

Si différentes figures ſe préſentoient à ſa vue, il pourroit ſans doute dans la ſuite, lorſqu'elles lui deviendroient familieres, les comparer enſemble & connoître en quoi elles different. Il pourroit encore s'appercevoir que les objets viſibles ont de la longueur & de la largeur; mais il n'auroit pas plus d'idée de la troiſieme dimenſion, que nous n'en avons d'une quatrieme. Tous les objets viſibles lui paroîtroient terminés par des

Digitized by Google

lignes ou droites ou courbes; & les objets terminés par les mêmes lignes visibles occuperoient le même lieu, & rempliroient la même partie de l'espace visible. Il ne lui seroit pas possible de concevoir qu'un objet pût être derriere un autre, que de deux objets l'un pût être plus près & l'autre plus loin de lui.

Pour nous qui concevons les trois dimensions, il nous est facile de concevoir une ligne droite; d'en concevoir une autre courbe selon une dimension, & droite dans une autre, ou même courbe dans deux de ses dimensions. Supposons une ligne tirée de haut en bas; sa longueur est une dimension que nous appellerons le haut & le bas. Elle est droite dans cette dimension. Mais il y en a encore deux autres suivant lesquelles elle peut devenir droite ou courbe. On peut la courber du côté droit ou du côté gauche, & si on ne la courbe point dans aucun de ces deux sens elle sera droite dans sa largeur. Mais en supposant qu'elle fût droite dans sa largeur, de gauche à droite ou de droite à gauche; il lui reste encore une autre dimension qui la rend susceptible d'être courbée; car on

peut la courber en avant ou en arriere. Lorſque nous concevons une ligne droite palpable, nous la concevons incapable d'être courbée dans ces deux dernieres dimenſions. Or, ce que nous concevons exclu d'un ſujet eſt auſſi réellement conçu que ce que nous y concevons renfermé; d'où il ſuit que les trois dimenſions entrent dans la conception que nous nous formons d'une ligne droite. La longueur forme une dimenſion; ſa rectitude ſelon les deux autres dimenſions eſt compriſe dans la notion que nous en avons; ou, ce qui eſt la même choſe, ſa courbure ſuivant ces deux dimenſions en eſt exclue.

L'Etre que nous avons ſuppoſé, n'ayant idée que de deux dimenſions dont l'une eſt la longueur de la ligne, ne pourra point concevoir cette ligne courbe ou droite dans plus d'une dimenſion. Ainſi la courbure qu'elle peut recevoir à gauche ou à droite, eſt exclue de l'idée qu'il a d'une ligne droite; mais celle qu'elle peut recevoir en avant ou en arriere ne peut ni en être exclue, ni y être compriſe, parce qu'il n'a & ne peut avoir aucune idée d'une courbure de cette eſpece. Ceci fait concevoir

Digitized by Google

la raiſon pourquoi une ligne ſenſiblement droite peut être prolongée en tournant juſqu'à revenir au point d'où elle étoit partie ſans ceſſer de paroître droite.

C'eſt que ſa droiture ſenſible ne renferme que la rectitude ſelon une dimenſion; & toute ligne droite ſelon une ſeule dimenſion, peut être courbée dans une autre dimenſion & ſe rejoindre elle-même en ce dernier ſens.

Une ſurface eſt pour nous qui connoiſſons trois dimenſions, une étendue en long & en large ſans l'épaiſſeur ou profondeur. Cependant cette même ſurface peut être plane ou courbe dans ſa troiſieme dimenſion; enſorte que cette notion d'une troiſieme dimenſion, doit entrer dans l'idée que nous nous formons d'une ſurface; car ce n'eſt que par le moyen de cette troiſieme dimenſion, que nous pouvons diſtinguer les ſurfaces en planes ou en courbes; & nous ne pouvons concevoir ni l'une ni l'autre de ces deux ſurfaces, ſans concevoir en même tems la troiſieme dimenſion.

L'Etre imaginé réduit au ſeul ſens de la vue n'ayant aucune conception d'une troiſieme dimenſion, n'appercevra

Digitized by Google

les figures visibles que sous les dimensions de la longueur & de la largeur. L'épaisseur n'en sera point exclue & n'y sera point renfermée, parce que c'est une qualité dont il n'a aucune idée. Par conséquent les figures visibles, quoiqu'elles aient comme les surfaces de la longueur & de la largeur, ne sont ni des surfaces planes ni des surfaces courbes. Une surface courbe renferme la courbure dans sa troisieme dimension, & une surface plane renferme l'exclusion ou la négation de cette courbure.

Cet Etre ne peut concevoir ni l'une ni l'autre, parce qu'il n'a point d'idée d'une troisieme dimension: de plus, quoiqu'il ait une conception distincte de deux lignes inclinées formant un angle, cependant il ne peut concevoir ni un angle plan, ni un angle sphérique. La notion même qu'il a d'un point, est un peu moins déterminée que la nôtre. Dans la notion que nous avons d'un point, nous excluons la longueur, la largeur & la profondeur. Dans celle qu'il a, il exclut à la vérité la longueur & la largeur, mais il ne sauroit en exclure, ni y renfermer la profon-

Digitized by Google

deur, parce qu'il n'en a point d'idée.

Après avoir ainsi établi les notions que cet Etre pourroit se former des points, lignes, angles, & figures mathématiques, il est aisé de voir qu'en comparant ces notions ensemble & en les méditant, il pourroit découvrir leurs relations & tirer des conclusions géométriques fondées sur des principes évidens par eux-mêmes. Il pourroit également avoir les mêmes notions des nombres, que nous en avons & former un système d'arithmétique. Il importe peu de savoir quel ordre il garderoit en procédant dans ses découvertes; combien de tems & de travail elles lui coûteroient. Il s'agit seulement de déterminer la mesure des connoissances que pourroit acquérir un tel sujet par la force de la raison, & sans avoir besoin des sens qui lui manqueroient.

Comme il est beaucoup plus difficile de donner son attention à des détails de possibilités qu'à des faits même peu averés & revêtus d'une mince autorité, j'espere qu'on me permettra de donner ici un extrait des voyages de Jean Rodolphe Anépigraphus, Frere de la Rose

Digitized by Google

croix, philosophe profond, qui par une étude réfléchie des sciences occultes, vint à bout d'acquérir l'art de se transporter lui-même dans différentes régions sublunaires & de converser avec des intelligences de divers ordres. Dans le cours de ses aventures, il fit connoissance avec un ordre d'Etres exactement semblables à celui que nous avons imaginé.

Mais comment ces Etres se communiquent-ils mutuellement leurs pensées? Par quels moyens comprit-il leur langage pour se faire initier aux mysteres de leur philosophie? C'est ce dont l'Auteur n'a pas jugé à propos de nous instruire, ainsi que de plusieurs autres particularités qui en satisfaisant l'avidité du lecteur curieux, auroient ajouté beaucoup de vraisemblance à des récits aussi merveilleux. Il a sans doute voulu réserver la connoissance de ces secrets pour les seuls adeptes. Voici donc ce qu'il rapporte de la philosophie de ces Etres singuliers.

„ Les Idoméniens, dit-il, sont pour „ la plûpart très ingénieux, & extrê- „ mement adonnés à la contemplation. „ Ils ont des systêmes suivis d'arithmé-

Digitized by Google

„ tique, de géométrie, de métaphyſi-
„ que & de phyſique. Ces deux der-
„ nieres ſciences ont produit parmi
„ eux des diſputes où l'on a fait voir
„ beaucoup de ſubtilité: ce qui a donné
„ occaſion à différentes ſectes. Quant
„ à l'arithmétique & à la géométrie, ce
„ ſont des ſciences à peu près auſſi uni-
„ formes chez eux qu'elles le ſont ſur la
„ terre parmi les hommes. Leurs prin-
„ cipes touchant les nombres & l'arith-
„ métique, quoique remarquables, ne
„ different cependant en rien des nô-
„ tres. Mais leur géométrie eſt toute
„ autre. "

Comme cette géométrie des Idoméniens eſt conforme en tout point à la géométrie des viſibles tellé qu'on l'a vue dans l'eſſai que nous en avons donné, nous nous diſpenſerons d'en parler ici. L'Auteur continue de la ſorte.

„ La couleur, l'étendue, & la fi-
„ gure ſont regardées comme des
„ propriétés eſſentielles du corps.
„ Une ſecte fort conſidérable ſoutient
„ que la couleur conſtitue l'eſſence des
„ corps. S'il n'y avoit point de cou-
„ leur, diſent-ils, il n'y auroit ni per-

„ ception,

„ ception ni ſenſation. La couleur eſt
„ tout ce que nous percevons qui ſoit
„ vraiment particulier au corps; puiſ-
„ que l'étendue & la figure ſont des mo-
„ des communs au corps & à l'eſpace.
„ Si nous ſuppoſions même qu'un corps
„ pût être annihilé, la couleur ſeroit la
„ ſeule choſe qu'il fût véritablement
„ poſſible d'anéantir; car la place qu'oc-
„ cupoit ce corps, & conſéquemment
„ la figure & l'étendue de cette place
„ doivent reſter; & il eſt impoſſible
„ d'imaginer qu'elles ne ſoient plus.
„ Ces philoſophes ſoutiennent que l'eſ-
„ pace eſt le lieu de tous les corps; qu'il
„ eſt immuable & indeſtructible, ſans
„ figure, ſemblable dans tous ſes points,
„ incapable d'être augmenté ou dimi-
„ nué, quoique pourtant il puiſſe être
„ meſuré parce que chaque partie de
„ l'eſpace eſt en raiſon finie relative-
„ ment à l'eſpace entier. Leur ſenti-
„ ment eſt donc, que toute l'étendue de
„ l'eſpace eſt la meſure naturelle &
„ commune de chaque objet qui a de la
„ longueur & de la largeur; & que la
„ grandeur de chaque corps & de
„ chaque figure eſt exprimée par la

Digitized by Google

„ même qu'elle forme une partie de cet
„ univers. De même, la mesure com-
„ mune & naturelle de la longueur, est
„ une ligne droite infinie qui rentre
„ dans elle-même, qui n'a point de
„ bornes, mais qui est en raison finie
„ avec toute autre ligne, ainsi que nous
„ l'avons observé ci-dessus.

„ Quant à leur physique, il est recon-
„ nu par les plus sages d'entr'eux, qu'el-
„ le a été longtems fort grossiere, &
„ qu'il lui a fallu plusieurs siecles pour
„ sortir de cet état. Les philosophes
„ ayant observé qu'un corps ne différoit
„ d'un autre qu'en longueur, en gran-
„ deur & en figure, on a regardé com-
„ me un principe avoué que toutes leurs
„ qualités particulieres devoient venir des
„ différentes combinaisons de ces attri-
„ buts essentiels. C'est pourquoi on a
„ pensé que l'objet & la fin de la physi-
„ que devoit être de montrer comment
„ les combinaisons différentes de ces
„ trois qualités dans les corps, produi-
„ soient tous les phénomenes de la na-
„ ture. Je n'aurois jamais fini, si je
„ voulois rapporter tous les systêmes
„ qu'on a inventés à ce sujet, & toutes

Digitized by Google

„ les disputes qui se sont multipliées d'âge en âge. Car les philosophes Idoméniens sont, comme les nôtres, fort habiles à exaggérer les défauts des systêmes des autres, & à pallier ceux des leurs.

„ A la suite des tems quelques esprits libres, hardis & d'un tour plaisant, fatigués de ces disputes éternelles & de la peine qu'il en coûtoit à étayer ces systêmes foibles, chancelans, prêts à tomber en ruine, se plaignirent non plus des philosophes, mais de la subtilité de la nature, de la variété infinie des changemens qu'éprouvoient les corps dans leur couleur & leur grandeur; de la difficulté de rendre compte de toutes ces apparences; & ils s'en firent un prétexte pour abandonner toute recherche sur les causes des choses, comme vaine & influctueuse.

„ Ces beaux esprits trouvoient une ample matiere de plaisanterie dans les belles imaginations des philosophes, & ils s'égayerent sur un sujet aussi riche. Ils sentirent qu'il leur étoit plus aisé de détruire que d'édifier;

„ que chaque secte fournissoit des ar-
„ mes contre les autres, & contre elle-
„ même, que toutes prêtoient beau-
„ coup au ridicule, & par le fond de
„ leurs doctrines particulieres, & par le
„ ton dogmatique qu'elles prenoient: ils
„ profiterent à merveille de ces avanta-
„ ges pour faire un ravage terrible dans
„ les régions de la science.

„ C'est ainsi que la philosophie prêta
„ des armes à l'ironie & donna lieu au
„ scepticisme; & que tous ces beaux
„ systêmes, qui avoient été l'ouvrage
„ de tant de siecles & qui avoient été
„ admirés par tant de savans, devin-
„ rent dans un moment la fable & le
„ jouet du peuple. Le vulgaire saisit
„ avidement cette occasion de trium-
„ pher sur un genre de science qui lui
„ étoit devenu suspect depuis longtems
„ parce qu'il ne produisoit que des que-
„ relles & des disputes. Ces beaux es-
„ prits ayant acquis de la réputation &
„ se voyant encouragés par le succès,
„ crurent que leur triomphe ne seroit
„ pas complet & qu'il y manqueroit
„ quelque chose, s'ils ne venoient pas à
„ bout de renverser toutes les branches

„ des connoissances. Pour remplir ce
„ dessein, ils commencerent à attaquer
„ l'arithmétique, la géométrie, même
„ les notions communes des pauvres Idoméniens qui n'avoient d'autre maître
„ que la nature. Tant il a toujours été
„ difficile aux grands conquérans, ajoute
„ notre Auteur, de bien connoître le
„ point où ils doivent s'arrêter, & borner leurs conquêtes!

„ Cependant la physique parut renaître de ses cendres, à la voix d'un Idoménien, génie profond & sublime, que
„ ses compatriotes regardoient comme
„ un Etre d'une nature supérieure à la
„ leur. Il observa que les facultés des
„ Idoméniens étoient certainement faites pour la contemplation; & que les
„ ouvrages de la nature étoient un plus
„ noble sujet d'exercer leur pénétration,
„ que les vains systêmes ou les paradoxes oiseux des savans. Sachant
„ combien il étoit difficile de trouver les
„ causes des choses naturelles, il se proposa d'observer uniquement les phénoménes de la nature, & de trouver
„ par cette observation les loix suivant
„ lesquelles ils s'operent sans se mettre en

„ peine de remonter à la cause de
„ de ces loix; en quoi il fit des pro-
„ grès considérables, & ouvrit une
„ carriere immense à ses successeurs
„ qui la fournissent avec honneur,
„ prenant le nom modeste de *philoso-*
„ *phes analogistes.* Le scepticisme s'est
„ élevé en frémissant contre cette nou-
„ velle secte; il la regarde avec envie;
„ il s'imagine qu'elle vient éclipser sa
„ gloire & qu'elle veut mettre des bor-
„ nes à son empire; enfin le scepticisme
„ ne sait plus de quel bois faire fleche
„ pour l'attaquer. Mais le vulgaire com-
„ mence à la révérer, & il la regarde
„ comme produisant des découvertes
„ utiles.

„ Tous les Idoméniens croient ferme-
„ ment que deux corps peuvent exister
„ dans le même lieu. Ils ont à cet é-
„ gard le témoignage de leurs sens; &
„ ils n'en peuvent pas plus douter que
„ de leur propre perception. Ils voient
„ souvent deux corps se rencontrer &
„ coïncider dans le même lieu, & se
„ séparer ensuite sans avoir souffert par
„ cette pénétration aucun changement
„ sensible ni aucune altération. Lorsque

„ deux corps durs se rencontrent & qu'ils veulent occuper une même place, on voit communément qu'il y en a un qui est obligé de céder à l'autre. L'un paroît dans ce lieu & l'autre en disparoît; celui qui reste est dit avoir vaincu & l'autre avoir été vaincu ".

Les Idoméniens donnent un nom à cette qualité des corps, que l'Auteur de cette relation nous dit n'avoir aucun nom dans les langues des hommes. Ensuite après une grande apologie que j'omets, il demande qu'on lui permette de l'appeller *la qualité dominante des corps.* Il nous assure „ Que les spéculations qui „ ont été faites touchant cette simple „ qualité des corps, & les hypotheses „ qu'on a imaginées pour l'expliquer, „ seroient plus que suffisantes pour remplir des milliers de volumes. On n'en „ a pas moins inventé pour rendre raison des changemens de la grandeur „ & de la figure que l'on voit se succéder continuellement dans la plupart „ des corps qui se meuvent. Le fondateur de cette *secte d'anagolistes*, croyant „ qu'il étoit au dessus des facultés des „ Idoméniens de découvrir les causes

Digitized by Google

„ réelles de ces phénomenes, s'appliqua „ tout entier à trouver par l'obſervation „ ſeulement, en vertu de quelles loix „ ces phénomenes étoient liés enſemble. „ Il découvrit en conſéquence pluſieurs „ proportions, & relations mathémati- „ ques, concernant les mouvemens, „ les grandeurs, les figures, & la qua- „ lité dominante des corps; & tous ces „ principes ont été confirmés par de „ conſtantes expériences. Mais les ad- „ verſaires de cette ſecte aiment mieux „ admettre des cauſes feintes & imagi- „ naires de ces phénomenes; & ils re- „ fuſent d'en reconnoître les loix réel- „ les parce que leur cauſe cachée, & „ reconnue pour impénétrable, eſt un „ ſujet d'humiliation pour leur or- „ gueil".

Voilà où finit la relation de Jean Rodolphe Anépigraphus. Cet Auteur eſt-il le même que celui que Borrichius, Fabricius & d'autres mettent au nombres des alchimiſtes grecs dont on n'a point encore publié les ouvrages? C'eſt ce que je ne ſais pas, & ce qu'il ne m'eſt pas poſſible de déterminer. La reſſemblance de leur nom & de leurs études,

Digitized by Google

quoiqu'elle soit cependant de quelque poids, ne suffit pas pour résoudre cette question. Je ne prétends pas non plus juger de la relation de ce savant voyageur, par les marques extérieures de sa persuasion: je m'en rapporte à celles que les critiques appellent des marques intérieures. Il seroit également superflu de s'inquiéter si les Idoméniens sont un peuple réel ou supposé. Il n'est pas rare de voir des savans contester l'existence de bien des choses qui sont plus près de nous & bien moins éloignées de nos idées. Il importe seulement de savoir si la relation que nous venons de voir touchant les Idoméniens, rend un compte juste & fidelle de leur géométrie & de leur physique. Nous avons les mêmes facultés qu'ils possedent, & de plus d'autres qu'ils n'ont pas. Nous pouvons donc former quelque jugement sur leur philosophie, leur géométrie, & leur physique en séparant & en distinguant simplement les perceptions que nous avons par l'organe de la vue, d'avec celles que nous acquérons par les autres sens, & en les analysant ensuite avec toute la précision dont nous sommes capables. Autant que je puis être juge en

Digitized by Google

cette matiere, leur géométrie me paroît devoir être telle qu'Anépigraphus l'a décrite. D'ailleurs son récit ne porte aucune marque d'imposture. Cependant il pourroit bien s'y trouver quelque légere inexactitude; & l'on doit avoir de l'indulgence pour les libertés que prend un voyageur ainsi que pour les mépriſes involontaires qui peuvent lui échapper.

SECTION X.

Du mouvement parallele des yeux.

Après avoir expliqué aussi distinctement qu'il nous a été possible, la figure visible des objets, & avoir montré quelle liaison elle a avec les choses qu'elle désigne, il ne sera pas hors de propos d'exposer à la suite quelques phénomenes des yeux & de la vision. On les rapporte ordinairement à l'usage & à la coutume, ou à des causes méchaniques & anatomiques. Mais je pense qu'on doit remonter plus haut, & qu'il faut en rechercher l'origine dans les facultés ori-

Digitized by Google

ginelles & les principes conſtitutifs de l'Eſprit humain; & en ce ſens-là, ces phénomenes entrent naturellement dans l'objet de cette Recherche.

Le premier phénomene que nous offrent les yeux, c'eſt leur mouvement parallele. Lorſqu'un de nos yeux ſe porte à droite ou à gauche, en haut ou en bas, ou directement devant nous, nous ſentons auſſitôt que l'autre œil ſuit la même direction; enſorte qu'ils ſe meuvent toujours tous les deux à la fois & tous les deux dans le même ſens. Nous voyons parfaitement que quand les deux yeux ſont ouverts, ils ſont toujours tournés du même côté, comme s'ils étoient mus tous les deux par la même force motrice. Si nous fermons l'un en y appliquant la main pour le tenir fermé, nous ſentons que tandis que l'œil ouvert joue & fait ſes mouvemens, l'autre l'imite ſous la paupiere malgré nous. Ce qui rend ce phénomene plus ſurprenant, c'eſt qu'il eſt reconnu par tous les anatomiſtes que les muſcles qui font jouer ou qui meuvent ces deux yeux, de même que les nerfs qui ſervent à ces deux muſcles, ſont abſolument diſtincts, ſans envelop-

Digitized by Google

pe commune. Ne seroit-ce pas une chose bien étonnante & dont il seroit impossible de rendre raison, que de voir un homme qui depuis sa naissance n'eût jamais remué une main sans que l'autre n'eût fait précisément les mêmes mouvemens, gardant toujours un parallélisme parfait? Cependant il ne seroit pas plus difficile de trouver la cause physique de parallelisme exact des deux mains, que la raison de celui des deux yeux, puisque les deux cas sont absolument semblables.

La seule cause qu'on ait donnée de ce phénomene, c'est la coutume. Nous sentons par l'expérience, dit-on, dès que nous commençons à regarder les objets, que pour les voir plus clairement & plus distinctement, il faut y fixer les deux yeux: ce qui ne se peut faire qu'en les tournant constamment du même côté; ainsi nous acquérons de bonne heure l'habitude de les tourner à la fois, & nous perdons peu-à-peu la puissance de faire autrement.

Cette raison paroît insuffisante; de telles habitudes ne se contractent pas si aisément: il faut du tems pour les ac-

Digitized by Google

quérir & les fortifier. Si c'étoit véritablement l'habitude qui donnât ce mouvement parallele des yeux, nous verrions les enfans quelques momens ou quelques jours après leur naiſſance, tourner leurs yeux de différens côtés, & mouvoir l'un ſans mouvoir l'autre, ainſi qu'ils remuent les jambes & les mains. Je ſais que quelques philoſophes ont ſoutenu que les enfans y avoient réellement une diſpoſition naturelle; qu'ils commençoient effectivement par remuer chaque œil ſéparément & dans une direction différente de l'autre; & que ſi on ne l'avoit pas remarqué c'étoit faute de l'avoir obſervé. Pour moi qui ai cherché à m'en inſtruire par des expériences & des obſervations multipliées, je n'ai jamais rien vu de pareil. Pour ne m'en pas rapporter à moi ſeul, j'ai conſulté des ſages femmes, des meres & des nourrices très expérimentées, je les ai priées de faire une attention particuliere aux mouvemens des yeux des enfans; elles l'ont fait ſans y remarquer jamais de ces contorſions & mouvemens contraires que lorſqu'elles craignoient que l'enfant

Digitized by Google

n'eût des convulsions ou quelque autre maladie de ce genre.

Il paroît donc très probable qu'il y a dans nous un principe naturel, antérieur à la coutume, quelque instinct qui nous porte à mouvoir les deux yeux ensemble dans le même sens.

Nous ne savons pas comment l'esprit agit sur le corps, & nous ignorons également par quelle puissance les muscles sont contractés & relâchés. Mais nous voyons que dans quelques-uns de nos mouvemens soit volontaires soit involontaires, cette puissance est si bien dirigée, si bien ordonnée que plusieurs muscles qui n'ont entre eux aucune liaison physique, aucune attache commune, agissent tous de concert, s'acquittant chacun de l'emploi qui lui est assigné dans le même tems & dans la même mesure. Les plus excellens acteurs qui représentent sur la scene, les meilleurs musiciens qui jouent dans un concert, & les plus habiles danseurs qui figurent ensemble dans un ballet, n'observent pas plus d'ordre, de régularité, de mesure, & ne contribuent pas mieux, chacun dans leur partie différente, à produire

Digitized by Google

un tout uniforme, que les muſcles ne le font dans pluſieurs fonctions animales & dans pluſieurs actions volontaires. Cependant nous voyons que ce jeu harmonique des muſcles n'eſt pas moins juſte, moins ſouple, moins d'accord dans les enfans & dans tous ceux qui ignorent même qu'ils ont des muſcles, que dans les plus habiles anatomiſtes & les plus ſavans phyſiologiſtes.

Qui eſt-ce qui a appris à tous les muſcles qui ſervent à la déglutition, à la reſpiration, aux excrétions & à toutes les autres actions naturelles, à remplir leur office avec tant d'ordre & de meſure? Dira-t-on encore que c'eſt la coutume? Non certainement; il faut que ce ſoit cet Etre ſouverain, ſage, puiſſant qui a fait la machine où s'exécutent des mouvemens ſi bien compaſſés. Il faut qu'il ait établi des loix invariables par leſquelles l'eſprit agit ſur chaque partie du corps; enſorte que dans ce jeu merveilleux chaque partie ne fait que répondre aux deſſeins de ſon Auteur, & ſuivre les loix qu'il lui a impoſées. Puis donc que nous voyons dans tant d'exemples qu'un ſyſtême de mou-

Digitized by Google

cles ſans lien commun entre eux n'a pas beſoin de la coutume ou de l'habitude, pour remplir ſes fonctions d'une maniere ſi préciſe; pourquoi les muſcles de l'œil ne produiroient-ils pas ce mouvement parallele ſans l'avoir appris par la coutume, devant comme tous les autres muſcles, s'acquitter de l'emploi auquel les a deſtinés l'Auteur de leur exiſtence?

Nous admirons la même harmonie entre les muſcles qui élevent & abaiſſent les paupieres; & dans tous les autres muſcles qui varient la conformation des yeux ſuivant la diſtance des objets.

Il faut cependant obſerver que, quoiqu'il paroiſſe vraiſemblable que ce n'eſt que par un inſtinct naturel que les deux yeux ſe tournent toujours du même côté, l'uſage y a pourtant quelque part.

Il ne faut pas prendre à la lettre ni ſtrictement, tout ce que nous venons de dire touchant ce mouvement parallele. La nature ne nous inſpire point de tenir toujours les axes des yeux préciſément & mathématiquement paralleles entr'eux. Ils paroiſſent à la vérité

vérité être très paralleles, mais ils ne le sont pas dans la préciſion mathématique. Lorſque nous regardons un objet, les axes des yeux ſe rencontrent dans cet objet. Par conſéquent ils font un angle toujours petit, il eſt vrai, mais pourtant plus ou moins petit, ſuivant que l'objet ſera plus ou moins éloigné. La nature nous a ſagement laiſſé la puiſſance, de varier un peu ce paralleliſme de nos yeux, & de le varier tellement que nous puiſſions toujours diriger nos yeux vers le même point, ſoit qu'il ſoit près, ſoit qu'il ſoit éloigné. Ceci s'apprend par la coutume, il ne faut pas en douter, & c'eſt pour cela que nous voyons qu'il faut tant de temps aux enfans avant qu'ils puiſſent acquérir cette habitude dans la perfection.

Cette puiſſance de varier le paralleliſme des yeux, n'eſt pas plus que ſuffiſante pour remplir les deſſeins que la nature s'eſt propoſés en nous l'accordant. L'habitude & la contrainte peuvent l'augmenter, c'eſt pourquoi nous voyons que quelques perſonnes ont acquis la puiſſance de tourner leurs yeux d'une maniere qui n'eſt pas naturelle; comme il y en a

Digitized by Google

qui ont pris l'habitude de tenir leurs corps dans des postures forcées & contrefaites.

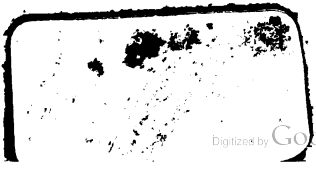
Ceux qui perdent un œil, perdent en même temps la puissance qu'ils avoient acquise par la coutume pour la direction de leurs yeux. Mais ils restent toujours possesseurs de celle qu'ils avoient reçue de la nature; & quoique leurs yeux se meuvent & tournent toujours ensemble, cependant lorsqu'ils se fixent sur un objet, l'œil aveugle ou l'œil malade ne s'écartera que très peu de la direction de de l'œil sain. Cette observation échappe aux philosophes qui n'y font qu'une légere attention, mais ceux qui sont accoutumés à examiner ces sortes de matieres avec plus d'exactitude, remarquent parfaitement bien cette différence.

Fin du Tome premier.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google